This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

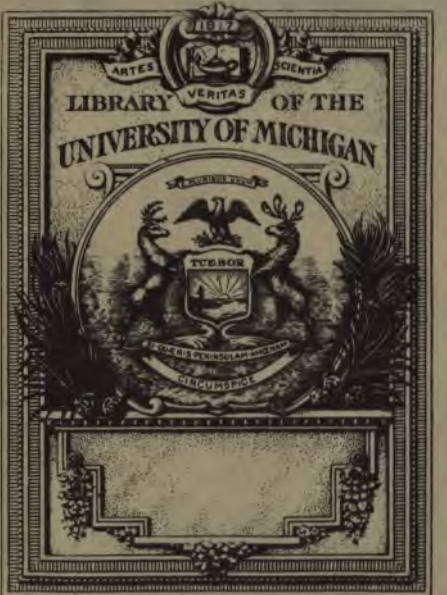
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MADAME

DE FAVREUSE.


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

L'ART
DE
CONNOISTRE
LES HOMMES.

*Par Monſieur L. D. n*****

A AMSTERDAM,
Chez GASPARD MOREAU, dans la Grande Place.

M. DCC. II.

BF
822
.D44

0949965-190

PREFACE.

IL eſt dangereux pour un Autheur de traitter un ſujet qu'on croit épuiſé. Un titre extraordinaire, un deſſein nouveau, le plus ſouvent ſpecieux & imaginaires excitent la curioſité du Lecteur. Mais au contraire celui qui travaille aprés les autres, quoique ſur un ſujet fertile, & qui devroit exercer les plumes les plus ſçavantes, ſe voit obligé de prévenir le Public: Et le parti qu'il a à prendre eſt de mendier ſon attention par une Préface, dans laquelle il lui inſinuë les motifs qui l'ont porté à écrire ſur cette matiere, le but qu'il s'eſt propoſé, &

la conduite particuliere qu'il a tenuë, en un mot ce qu'il promet de plus que ceux qui l'ont precedé.

L'Autheur de ce Traité penetré de tous ces devoirs, va en peu de mots rendre compte de ſon travail, aprés quoi l'abandonnant au jugement du Public, il le conſtituë arbitre & maître de ſa deſtinée.

Quoique les dereglemens de nôtre ſiecle ne puiſſent pas ſans injuſtice eſtre mis en parallelle avec ceux du ſiecle de Juvenal, où le deſordre & le crime étoient ſans meſure, toutefois ils ſont aſſez grands pour pouvoir déterminer un Auteur qui balance en quel genre il écrira: *Difficile eſt ſatyram non ſcribere.* Mais ſi l'on paroiſt imiter ce Poëte ſatyrique dans ſon principe, on ſe

dans le commerce, dans les affaires, & dans la ſocieté civile, ſinon d'inſinuer la droiture de cœur, de regler les intentions, & la conduite de l'homme ? Au lieu que la connoiſſance des autres hommes fait prendre des meſures pour agir & traiter ſeurement avec eux : elle fait connoiſtre leurs differentes inclinations, démeſler les differents motifs qui les animent, & prévenir les embûches & les mauvais partis qu'ils peuvent dreſſer : elle donne les lumieres neceſſaires pour ne ſe pas laiſſer ébloüir aux apparences trompeuſes d'une action d'eclat, pour ne donner des loüanges qu'à la veritable vertu : & enfin elle ſert à developer ſi finement les replis du cœur humain, que malaiſément échape-t-il la moin-

dre choſe à cette connoiſſance.

De ceux qui peuvent avoir traité de la connoiſſance des autres hommes en general, je n'ai vû que l'Ouvrage de Mr De la Chambre, intitulé *L'Art de connoiſtre les Hommes*. Il peut à juſte titre eſtre nommé Ouvrage, il eſt aſſez gros par lui-même, & par le Traité des *Caracteres des Paſſions*, qui en eſt la ſuite, & qui peut entrer dans la même catégorie. Mais s'il m'eſt permis de confirmer le jugement qu'en ont porté la plûpart des Sçavans & des Gens de Lettres, par le mien, je le trouve ſi diffus, & traité pourtant d'une maniere ſi abſtraite, que la juſtice qu'on peut lui rendre, eſt de le regarder comme le travail d'un Philoſophe, qui content de pen-

gardera bien de le ſuivre dans le deſſein & dans la conduite de l'Ouvrage. Sa Satyre eſt hors de tout reſpect & de toute retenuë, ſans aucun égard, ſans aucune diſtinction pour le rang ni pour les perſonnes, ſans aucun ménagement pour les défauts les plus cachez, & remplie d'un fiel amer qui caracteriſe bien ſon Autheur. Pour nous qui vivons dans un ſiecle plus éclairé pour la Religion, plus retenu pour les mœurs, la charité ſeule, qui doit eſtre le premier mobile & l'organe de tous nos diſcours & de toutes nos démarches pour aſſurer le bonheur, le repos & l'union avec nos freres : la charité, dis-je, eſt ſans doute le ſeul motif qui nous fait entreprendre de porter les hommes à la con-

noiſſance d'eux-mêmes, & de ceux avec qui la ſocieté civile, l'intereſt de leurs affaires, & l'occaſion leur procure quelque engagement ou quelque commerce.

Aſſez d'Auteurs ont traité de la connoiſſance de ſoi-même avec erudition, avec fruit, & entre autres le celebre Ababie. Mais il y en a peu qui ayent entrepris la connoiſſance des autres hommes en general : cependant elle n'eſt pas moins neceſſaire, & j'oſe même dire qu'elle eſt plus utile pour la politique. En effet la connoiſſance de ſoi-même eſt purement ſpeculative, & conduit l'homme à de ſerieuſes & continuelles reflexions ſur lui-même & ſur ſa conduite, mais de quel uſage peut eſtre cette ſpeculation

ſer judicieuſement & de parler ſolidement ſuivant les principes de ſa ſcience, ſe met peu en peine de reduire ce qu'il a penſé, & ce qu'il veut écrire dans les regles & dans les termes de la politique & de l'uſage. De ſorte que c'eſt, pour ainſi dire, une Anatomie des Vertus & des Paſſions, utile pour ceux qui s'appliquent à la connoiſſance phyſique des choſes par leurs cauſes & par leurs effets, & tout-à-fait inutile pour ceux que la ſocieté civile, le commerce & les affaires engagent à traiter avec les autres.

L'Ouvrage de Mr De la Chambre, au merite & à l'érudition duquel je ne pretens faire aucun tort, ne m'a donc point détourné de courir dans la même carriere; j'ai tâché de carac-

teriſer ſi bien les Vertus & les Vices, qu'on pûſt les reconnoître aiſément, proteſtant néantmoins que je n'ai point eu deſſein qu'aucun caractere puſt ſouffrir d'application, & que je n'ai eu comme à preſent je n'ai point intention d'offenſer perſonne. Une longue experience du monde jointe à un peu d'étude naturelle m'a fourni les idées, & ſi je ne les ai pas exprimées avec toute la politeſſe poſſible, du moins ai-je pris ſoin qu'elles le fuſſent d'une maniere ſenſible, & d'un ſtile concis pour ne pas embaraſſer le Lecteur dans de longues periodes, qui le plus ſouvent diſent peu en beaucoup de paroles.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CE Traité n'eſtant pas encore tout-à-fait deſtiné à paroiſtre en Public, un fameux Ecrivain conſommé dans la Morale & dans la Politique, entre les mains duquel il fut remis pour l'examiner, s'en expliqua en des termes ſi avantageux, qu'ils fixerent l'irréſolution de l'Autheur: il déféra volontiers aux ſentimens d'un homme de ce poids & de ce merite, perſuadé qu'il fut qu'aprés un témoignage de cette qualité il ne riſqueroit point d'abandonner ſon écrit au jugement des honneſtes gens. J'ay apporté tous mes ſoins afin que l'éxactitude de l'Impreſſion égalaſt celle de l'Ou-

vrage, ſi neantmoins il eſtoit échapé quelques fautes, je ſupplie le Lecteur de me procurer par une ſeconde Edition le moyen de les corriger.

APPROBATION.

J'Ay lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit Intitulé *L'Art de connoiſtre les Hommes.* Comme l'Auteur y dévelope merveilleuſement bien tous les replis du cœur humain, il m'a paru que cet Ouvrage ſeroit tres-utile & tres-agreable au Public. Fait à Paris ce 25. Juillet 1701.

LAMARQUE TILLADET.

TABLE.

De la Juſtice, page 3
De la Force, 9
De la Temperance, 19
De la Prudence, 27
De la Probité, 37
De la Reconnoiſſance, 51
De la Fidelité des Sujets envers les Princes, 66
De la fidelité du Secret, 73
De la Sincerité, 80
De la Vertu officieuſe, 86
De la Bonté, 92
De l'Humilité, 97
De la Pudeur, 105
De la Debonnaireté, 115
De l'Indulgence, 124
De la Pitié, 131
De l'Amitié, 140
De l'Honneſteté des Femmes, 154
Du Deſintereſſement, 160
De l'amour de la Verité, 167

TABLE,

Du Pouvoir ſur ſoi-même, 1
De la Moderation, 1
De la Modeſtie des Hommes, 1
De la Modeſtie des Femmes, 1
De la Patience dans les maladies 1
Du mépris de la Mort, 2
De la Conſtance, 2
De la Fermeté, 2
De la Generoſité, 2
De la Magnanimité des Philoſophes, 2
De la Vaillance, 2
Du mépris des Richeſſes, 2
De la Modeſtie dans la dépenſe, 2
De la Douleur de la mort des proches & des amis, 2
De la Gravité, 2
De la Douceur, 3
De la Complaiſance, 3
De l'Affabilité, 3
De la Liberalité, 3
De la Clemence, 3

L'AR

L'ART DE CONNOISTRE LES HOMMES.

NOus avons intereſt de nous connoître, & de connoître les autres. Sans cela nous ne pouvons éviter d'être leur dupe & de nous commettre avec eux, d'être la dupe de nous-mêmes, & de faire des projets inſenſez. Je ne touche point les autres rai-

ſons. Or entre les moyens de parvenir à cette double connoiſſance il ne m'en paroît point de plus ſûr que d'étudier les inclinations naturelles de l'homme. Nous les ſentons, & ce ſentiment n'eſt point équivoque. Les Philoſophes les plus ſolides ſont même d'accord que nous n'avons aucune idée de nôtre ame, & que nous ne la connoiſſons que par ſes modifications, c'eſt à dire, par experience. C'eſt donc la maîtreſſe que je propoſe à ceux qui voudront prendre la peine de lire cet ouvrage. Je les prie ſeulement de ſe ſouvenir de trois choſes : la premiere, qu'il eſt certaines ames privilegiées qui ſe ſentent beaucoup moins de la corruption

commune de la nature. La ſeconde, qu'on parle ici de l'homme abandonné à lui-même, & privé des ſecours de la grace. La troiſiéme, que la diverſité des conditions & des temperamens fait la diverſe meſure des paſſions qui étalent leur force dans la deſtruction des vertus.

DE LA JUSTICE.

IL faut avoüer qu'on ne ſçauroit imaginer un ſpectacle plus agréable que de voir tous les hommes également jaloux, les uns de faire obſerver, & les autres de ſuivre les ordres de la Juſtice

par un amour ſincére qu'ils auroient pour elle. Mais où voit-on cet amour ſincére de la Juſtice ? Le trouve-t-on dans les Souverains qui ont eu le plus de ſoin de faire regner la Juſtice dans leurs Etats ? Qu'étoit ce ſoin dans les Empereurs Payens, & quel eſt ce même ſoin dans les Rois Chrêtiens qui ne ſe conduiſent pas par les maximes & par l'eſprit du Chriſtianiſme, qu'un deſir ardent de regner, & une politique purement humaine ? Qu'eſt-ce autre choſe en pluſieurs d'entre-eux que leur fierté naturelle, qui ne pouvant ſupporter ceux qui oſent faire des partis, & leur declarer la guerre, les porte à les faire punir avec la derniere

ſeverité ? N'eſt-ce point en d'autres l'amour de leur repos, qui les rend diligens à étoufer les entrepriſes ſedi-tieuſes, & exacts à faire executer la rigueur des Loix contre les Chefs des ſedi-tieux ? Il n'eſt pas même impoſſible qu'en quelques-uns ce ne ſoit une envie d'eſtre ſurnommez Juſtes. L'integrité des Magiſtrats eſt le plus ſouvent une affectation d'une réputation ſinguliére, ou un deſir de s'élever aux premieres Charges. Car comme l'amour propre porte les hommes à faire ſervir leurs vices & leurs vertus à leurs intereſts, de là vient que les Juges corrompus rendent la juſtice pour s'enrichir, & les autres pour eſtre eſtimez de

tout le monde, & regardez par les Rois & les Miniſtres comme des hommes propres à remplir les grandes Magiſtratures. L'équité des perſonnes privées qui ont une attention continuelle à ne bleſſer aucun des interêts de ceux avec qui ils vivent, eſt une crainte qu'ils ont qu'on ne leur faſſe des injuſtices ; car l'homme qui ſe voit engagé dans la ſocieté, y eſt avec plus d'inquietude que s'il eſtoit au milieu d'une foreſt pleine de beſtes ſauvages, puiſqu'il ne craint pas ſeulement pour ſa vie, mais encore pour ſon bien, pour ſon repos, & pour ſa réputation ; de ſorte que ſongeant ſans ceſſe aux moyens qui peuvent le garentir des accidens dont il ſe voit me-

nacé ; il n'en trouve point de meilleur que de garder toutes les loix de l'équité à l'égard des autres. Ce jugement ne paroist pas mal fondé, parce que celuy qui se comporte envers les autres avec tant de circonspection qu'il ne leur fait jamais le moindre préjudice, les engage par leur propre réputation à bien vivre avec luy, & à ne luy faire aucun tort ; d'ailleurs on n'a pas le courage de maltraiter un homme qui vit paisiblement & équitablement avec tout le monde ; enfin les hommes justes impriment je ne sçay quel respect, & on n'ose non plus toucher à leur bien & à leur honneur qu'aux vases sacrez des Temples. Ainsi la justice des particuliers n'est

à le bien prendre, qu'une adreſſe, qui tend à mettre leur vie, leur bien, & leur honneur à couvert des injures qu'on leur peut faire. La juſtice des Philoſophes n'eſtoit qu'un deſir de ſe diſtinguer de tous les autres hommes par la droiture de leurs actions, & une envie de faire croire qu'ils vivoient eux ſeuls ſelon les regles de la raiſon. La juſtice des Juifs qui n'agiſſoient pas par l'eſprit de la Loy, eſtoit une crainte que Dieu ne retiraſt d'eux ſa protection, qu'il ne les livraſt à leurs ennemis, & qu'il ne rendiſt leurs vignes, leurs prez, & leurs champs ſteriles. Il n'eſt donc preſque aucune juſtice parmi les hommes; puiſqu'il n'y en a preſque point

qui la ſuivent pour l'amour d'elle-même, & que dans les Souverains qui l'établiſſent, dans les Juges qui l'adminiſtrent, & dans les particuliers qui la pratiquent, elle n'a gueres d'autre principe que l'interêt & l'ambition; & puiſque même ce n'étoit dans les Philoſophes qu'une vanité, & dans les Juifs les plus zelez pour la Loy, qu'une crainte ſervile & intereſſée.

DE LA FORCE.

LEs Philoſophes eſtoient tous prévenus de cette opinion, que dés que la raiſon de l'homme eſt fortement perſuadée qu'il doit ſuivre

le bien honneſte dans toutes ſes actions, elle lui ſuffit pour redreſſer ſes inclinations déreglées, & pour vivre vertueuſement & heureuſement. Mais s'ils avoient voulu faire reflexion à ce qui ſe paſſoit en eux, ils auroient obſervé que les paſſions s'élevent tout à coup dans l'ame, que leur premier effet eſt d'y éteindre la lumiére de la raiſon, & d'ôter à l'homme la vûë de ces grandes maximes, qui ſelon leur Syſtême font toute la force du Sage. En effet, comment veut-on qu'un homme à qui on donne un ſoufflet ou des coups de bâton, ait preſentes à l'eſprit les veritez utiles au reglement de la vie, que l'étude de la Philoſophie luy a appri-

ſes? Les Cyniques & les Stoïciens doivent d'autant plus convenir que cela n'eſt pas poſſible, qu'ils prétendent ſeulement que les coups ne ſont pas injurieux au Sage, & qu'ils avoüent qu'ils ſont ſenſibles & douloureux: ce qui vient de ce que l'union de l'ame & du corps eſt ſi étroite & ſi intime, que les maux de l'un paſſent incontinent à l'autre. Ainſi un homme qu'on attaque ne ſe ſent pas plutoſt frappé qu'il ſe porte ſi impétueuſement à la vengeance, que la raiſon n'a ny la liberté ny le loiſir de luy donner des conſeils. Ce n'eſt pas dans les ſeules occaſions ſoudaines que nous éprouvons que les paſſions & la cupidité nous gouver-

ment, nous l'éprouvons encore dans celles que nous avons prévûës ; je ſçay que je dois traiter d'affaires avec un homme prompt, difficile, & déraiſonnable, je ne le vais trouver qu'aprés avoir pris une forte reſolution de ne me point fâcher quoi qu'il diſe, & de quelque maniére qu'il en uſe avec moy ; cependant dés que j'ay de la peine à luy faire entendre raiſon, je m'allume & je m'emporte, & je ſens alors le miſerable état où le peché a réduit les hommes, puiſqu'ils font le mal qu'ils ne voudroient pas faire, & qu'ils n'ont pas la diſpoſition de leur propre cœur : ce qui eſt étonnant, c'eſt que cela arrive aux Chrêtiens en qui la grace re-

gne, & qui ont une pieté ſincére; & c'eſt ce qui leur fait entendre avec combien de ſujet le Fils de Dieu leur a ſi fort recommandé de veiller ſur eux, & d'invoquer le ſecours divin par des prieres continuelles. On ne comprend pas comment les Philoſophes ne connurent point la foibleſſe & l'impuiſſance de la raiſon; & on le trouve d'autant plus étrange, qu'ils ſentoient la revolte des paſſions & la malignité de nos inclinations naturelles, & qu'ils ne faiſoient pas difficulté d'avoüer qu'ils tomboient dans les fautes qu'ils condamnoient le plus, & qu'ils tâchoient d'éviter. L'experience de leur foibleſſe ne leur faiſoit point chanfaite

ger d'opinion, parce que l'orgueïl leur faiſoit croire qu'ils ne ſuccomboient à la volupté, à la colere, & aux autres paſſions, que par la negligence de ce qui peut fortifier la raiſon, & qu'ils réduiſoient à la meditation de nos devoirs & à une profonde connoiſſance les avis, & les enſeignemens des Sages. Mais quel eſtoit donc le principe de la patience de Socrate, des Cyniques, & de quelques autres Payens qui en donnerent de ſi grands exemples? C'étoit la plus délicate ambition qui puiſſe ſe former dans le cœur de l'homme, c'étoit une envie de perſuader au monde qu'ils avoient atteint la perfection de la raiſon, & que ſur les ſujets les

plus importans ils eſtoient beaucoup plus éclairez que les autres hommes. J'avouë que les vertus payennes ont un éclat trompeur : mais on n'a pas ſujet de ſe plaindre qu'on les condamne, lorſque le jugement qu'on porte de ceux qui les poſſedoient eſt conforme à celuy des perſonnes intelligentes qui les ont pratiquez ; & qui ont jugé d'eux, non par une ſeule action, mais par toutes celles de leur vie, & lorſqu'on ne juge d'eux que ſur ce que la foy & nôtre experience nous obligent de croire, que toutes nos inclinations ſont dépravées. Car il eſt ridicule de penſer qu'elles fuſſent moins malignes & moins emportées dans les Payens que Dieu avoit li-

vrez aux affections de leur cœur, que dans les Chrêtiens en qui la grace de JESUS-CHRIST travaille ſans ceſſe à les corriger & à moderer leur violence. En un mot l'on rend juſtice aux Payens, pourvû qu'on ne diſe point que la fin qu'ils ſe propoſoient dans toutes leurs actions eſtoit vicieuſe, & qu'on diſe ſeulement que le plaiſir, l'intereſt, & la varieté eſtoient les motifs ordinaires qui les faiſoient agir. En verité, il eſt ſurprenant qu'il y ait des Chrêtiens ſi préoccupez de l'eſtime qu'ils ont pour les anciens Philoſophes, qu'ils repreſentent leurs vertus, non-ſeulement comme des vertus veritables, mais encore comme des vertus par-

faites & ſublimes ; ne voyent-ils pas que cette opinion fantaſque rend la venuë du Fils de Dieu inutile, & qu'elle anéantit le mérite & le fruit de ſa Paſſion. La patience des Sages du ſiecle qui ne ſe piquent point des paroles injurieuſes qu'on leurdit, eſt pour l'ordinaire une crainte de ſe commettre & de s'expoſer à recevoir un traitement beaucoup plus injurieux. C'eſt quelquefois un deſir de differer la vengeance, & de la prendre à ſouhait & ſans rien hazarder. La patience de ceux qui ne ſe vangent point du tout eſt une crainte des inconveniens & des ſuites de la vengeance : quiconque veut ôter la vie à un autre, met la ſienne en peril,

aprés les grandes vengeances on n'eſt plus en ſûreté, & ſi l'on y eſt, on établit une querelle éternelle entre deux familles. La patience des Souverains à qui des hommes étourdis & inſolens manquent de reſpect, n'eſt qu'un effort qu'ils font ſur eux-mêmes, pour n'avoir pas la honte de s'emporter; c'eſt une diſſimulation politique qui tend à faire croire qu'ils ſont dignes de leur rang, & qu'ils n'ont pas moins de pouvoir ſur eux-mêmes que ſur les peuples qui leur ſont aſſujétis; c'eſt une conduite habile qui leur ſert à gagner le cœur de ceux dont ils ont ſupporté les paroles indiſcrettes & les procedez inconſiderez, &

à faire estimer aux autres leur bonté & leur indulgence.

DE LA TEMPERANCE.

PLATON disoit que la vertu de son siecle estoit une fausse guerison des maladies de l'ame, que ceux qui se piquoient d'estre sages se délivroient des plus apparentes par d'autres moins sensibles & moins connuës, & qu'ils surmontoient les passions par les passions. Ce que Platon disoit de la vertu en general peut estre fort proprement appliqué à la temperance ; car la plupart de ceux qui suivent ses re-

gles avec le plus de severité domptent la gourmandise & l'incontinence par l'amour de la vie, par l'envie de jouïr d'une parfaite santé & par l'avarice. Il semble mesme que ces trois passions gardent leur ordre naturel dans la production de la temperance, c'est pourquoy la passion de vivre long-tems y a la premiere & la principale part. Bien que cette passion ne se fasse pas remarquer par des transports & par des emportemens comme la colere & la vengeance, il est vray neanmoins de dire que c'est la plus forte de toutes les passions de l'homme ; & elle fait connoistre sa force en ce que la pauvreté, les douleurs

cruelles, & les plus grands malheurs, n'ont pas le pouvoir de nous faire haïr la vie, tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il ſe trouve des hommes ſenſez, qui voyant qu'une infinité de gens abregent leurs jours par la bonne chere & par la débauche, font une forte reſolution de reſiſter à la pente qu'ils ont à la volupté, ſi quelques-uns d'entre-eux uſent de grands regimes toute leur vie, & s'il y en a qui obſervent une abſtinence ſi rigoureuſe, qu'ils combattent tous les jours leur faim, & ne prennent pas la moitié de la nourriture qui leur ſeroit neceſſaire. Le déſir de paſſer la vie ſans douleur & de

s'exempter de ces frequentes incommoditez qui la rendent desagreable, est la seconde cause de la temperance; car outre que la santé est un si grand bien que l'homme qui la possede est toujours content, outre qu'elle le met en état de faire toutes sortes d'exercices, & de prendre tous les divertissemens qu'il aime, ce n'est pas vivre, c'est mourir tous les jours que de mener la vie languissante que mènent ceux qui sont sujets à la sciatique, à la goute, ou à la gravelle, c'est pour éviter ces maux ou pour les adoucir que tant de personnes renonçant à leur goust & à leur plaisir, s'abstiennent du vin, & ne mangent jamais de ragousts

& de viandes salées & épicées ; il en est de même de ceux qui ne hantent point les mauvais lieux, ils contraignent leurs inclinations déréglées, & ils fuyent ces lieux de débauche, de crainte de prendre des maladies sales & douloureuses, qui durent quelquefois toute la vie, & qui causent des repentirs & des chagrins mortels. J'ay dit que les passions qui produisent la temperance gardent leur ordre naturel dans sa production, parce que c'est de cette maniere qu'elles sont rangées. Le premier désir de l'homme est de vivre : le second, de vivre doucement & heureusement : le troisiéme, d'amasser du bien, non-seulement pour se tirer

de la neceſſité, mais auſſi pour vivre avec commodité. Ainſi c'eſt l'avarice qui eſt la troiſiéme cauſe de la temperance, elle fait même quelquefois elle ſeule une eſpece de ſobres & de continens: ce qui vient de ce que ceux qui ſont poſſedez de cette paſſion ont une grande apprehenſion de tomber dans la pauvreté, & une forte perſuaſion que l'argent eſt un ami infaillible toûjours preſt à nous aſſiſter dans tous nos beſoins, & à nous conſoler dans tous nos malheurs; c'eſt pourquoy ils cherchent toutes ſortes de voïes pour s'enrichir, & comme il n'en eſt point de plus aſſurée que l'épargne, & que c'eſt la ſeule qui eſt proprement en noſtre pouvoir

pouvoir, ils ne manquent jamais de s'en ſervir & de retrancher les dépenſes des feſtins & celles de la débauche qui conſument le bien de la plûpart des gens. A ces cauſes generales de la temperance l'on en peut joindre quelques particulieres, dont la principale eſt l'impuiſſance de manger beaucoup, que certaines perſonnes font paſſer pour ſobrieté avec une induſtrie pareille à celle avec laquelle l'homme fait quelquefois des vertus des défauts de ſon eſprit & de ceux de ſon temperament; car comme ceux qui ne parlent gueres par la ſterilité de leur eſprit tâchent de faire croire que c'eſt quils ſont ſenſez &

judicieux, de meſme ceux qui mangent peu à cauſe de la petiteſſe de leur eſtomach & de l'humidité de leur complexion, inſinuënt aux autres qu'ils ſçavent ſe regler, & en prennent avantage ſur ceux qui mangent plus qu'eux, par le beſoin qu'ils ont de plus de nourriture. L'on doit dire la meſme choſe de ceux qui veulent qu'on attribuë leur continence au pouvoir qu'ils ont ſur leurs inclinations, & à leur vertu, quoy qu'elle ne vienne que de l'extrême froideur de leur complexion. La ſobrieté des gens d'étude doit eſtre rapportée au déſir qu'ils ont de ſe conſerver l'eſprit libre, & d'empeſcher que ſa lumiere

ne ſoit offuſquée par les fumées & les vapeurs que l'eſtomach envoye au cerveau, quand on a mangé exceſſivement ; pour ce qui eſt de leur temperance à l'égard des autres plaiſirs des ſens, elle vient de la diverſion de leur ame qui en eſt tout à-fait deſappliquée, parce qu'elle eſt occupée de la paſſion de ſçavoir, & de faire des progrés conſiderables dans les Sciences.

DE LA PRUDENCE.

LA Prudence eſt l'ame de la Juſtice, de la Force, & de la Temperance ; c'eſt elle qui les ordonnant leur donne la vie, & les éle-

ve à la condition de vertus. Mais quel jugement faut-il porter de la Prudence des Sages du monde? Que quand elle ſeroit auſſi éclairée qu'elle eſt aveugle dans le choix des moyens qu'elle prend pour arriver à ſes fins, elle ne meriteroit pas nos éloges par le défaut de droiture dans celles qu'elle enviſage ; car tous les Philoſophes demeurent d'accord qu'il ne ſuffit pas pour eſtre vertueux de faire des actions vertueuſes, qu'il les faut faire vertueuſement ; & que pour les faire vertueuſement il faut les rapporter à la fin à laquelle doivent tendre toutes les actions humaines. Les Sages du Paganiſme ne ſe trom-

poient pas ſeulement en ce qu'ils regardoient le bien honneſte comme une divinité, mais auſſi en ce qu'ils croyoient que l'amour du bien honneſte eſtoit dans leur cœur, au lieu qu'il n'étoit que dans leur imagination ; car la verité eſt telle qu'ils aimoient & cherchoient la gloire qui ſuit les actions honneſtes, & qu'ils n'eſtoient touchez, du moins pour l'ordinaire, de la bienſeance des devoirs, qu'à cauſe de l'approbation & des loüanges qu'on donne à tous ceux qui s'en acquitent exactement. Ce qui cauſoit leur erreur eſtoit l'honneſteté de leurs actions, d'où ils inferoient que la meſme honneſteté ſe trouvoit dans leur in-

tention ; c'eſt ce qui trompe auſſi ceux qu'on appelle gens d'honneur & honneſtes gens ; ils ſe perſuadent que dans toutes leurs actions ils ont en vûë le bien honneſte, & qu'ils aiment la probité, cependant ce n'eſt point la probité qu'ils aiment, c'eſt l'honneur qu'elle leur fait ; & le rang qu'elle leur donne parmi les hommes. La ſeconde cauſe de l'erreur des Philoſophes eſtoit leur ſorte d'ambition, qui eſtoit ſi fine & ſi délicate qu'elle ſe déroboit à leur connoiſſance, car elle leur donnoit du mépris pour les richeſſes, pour les dignitez, & pour l'approbation des hommes, afin que le mépris des richeſſes, des charges, & des dignitez les

fiſt plus conſiderer que ceux qui les poſſedent, & qu'on les crût dautant plus dignes d'être loüez, qu'ils témoignoient faire peu de cas des loüanges & de la gloire. L'ignorance de l'eſtat veritable du cœur humain eſtoit la troiſiéme cauſe de l'imagination que les Philoſophes avoient que le bien honneſte eſtoit le principe de tout ce qu'ils faiſoient de loüable & de vertueux ; car ils ne ſçavoient pas quels ſont les reſſorts qui font mouvoir le cœur de l'homme, & ils n'avoient aucune lumiere ny aucun ſoupçon du changement qui s'eſt fait en luy aprés le peché, & par lequel la raiſon eſt devenuë eſclave des paſſions. Cela paroiſt par leurs raiſonne-

mens & par leurs maximes ; dont le premier fondement eſt que la raiſon, qui par ſa dignité & par l'excellence de ſa nature doit commander dans l'homme, y commande effectivement ; ils en concluoient que c'eſtoit elle qui leur faiſoit faire des actions honneſtes, ſages & équitables, au lieu qu'elle ne les portoit à faire ces actions que pour ſervir & ſatisfaire leur ambition, qui eſtoit leur paſſion dominante. Il eſt vray qu'ils ſont excuſables de n'avoir pas connu la cauſe du changement qui s'eſt fait dans l'homme ; mais ils ne le ſont pas de n'avoir pas apperçu ce changement ; car il eſt pardonnable à des perſonnes qui vivent ſans reflé-

xion de ne pas ſçavoir ce qui ſe paſſe au-dedans d'eux-mêmes, mais que les curieux obſervateurs de la nature, que des hommes qui mettoient leur principale application à s'étudier & à ſe connoiſtre, n'ayent pas remarqué que ce n'eſtoit plus la raiſon qui conduiſoit & gouvernoit l'homme, cela eſt incomprehenſible. En effet, comment concevoir que des gens d'eſprit n'ayent pas découvert que la raiſon avec tout ſon pouvoir & toute ſon induſtrie ne ſçauroit détruire une paſſion qui s'eſt enracinée dans le cœur de l'homme; qu'elle ne ſçauroit, dis-je, la détruire, ny par le ſecours d'aucun âge, ny par la force d'aucun exem-

ple, ny par la crainte d'aucun malheur; comment concevoir qu'ils n'ayent pas vû ce que voyent & ce que ſentent les perſonnes les plus groſſieres. Une legere attention à ce qu'ils éprouvoient eux-mêmes étoit pluſque ſuffiſantepour leur faire connoître l'état de la raiſon, pour les convaincre de ſa foibleſſe & leur faire comprendre que l'homme qui originairement eſtoit ſitué dans la partie la plus élevée de l'ame, qui hatoit cette region tranquille & lumineuſe, d'où il voyoit & regloit le dedans & le dehors de lui-même, que ce même homme eſt maintenant plongé dans les ſens, où il goûte les plaiſirs, comme s'il étoit né pour eux, & comme

s'ils eſtoient veritablement ſon partage. Ils auroient vû encore que bien que la raiſon ait perdu le pouvoir qu'elle avoit dans l'homme, elle n'avoit pas néanmoins entiérement perdu ſa lumiére, qu'il luy en reſte aſſez pour luy marquer ſes devoirs, & que c'eſt elle qui dans tous les ſiecles & dans tous les lieux du monde a enſeigné aux hommes à honorer leurs parens, à rendre juſtice, à ſoulager les peines des miſerables, & à expoſer ſa vie pour la défenſe de ſon pays. Mais ils auroient vû en même temps que depuis que l'amour propre s'eſt rendu le maiſtre & le tiran de l'homme, il ne ſouffre en luy aucune action vertueuſe qui ne

luy ſoit utile, & qu'il les employe toutes à faire réüſſir ſes prétentions ; de ſorte que ce n'eſt que par rapport aux fins où il viſe, que la raiſon excite les hommes à rendre à leurs parens le reſpect qui leur eſt dû, à ſecourir les pauvres dans leurs beſoins, & à obſerver les loix de l'équité dans les traitez qu'ils font enſemble. Ainſi ils ne s'acquitent d'ordinaire de tous ces devoirs que par le mouvement de l'amour propre, & pour procurer l'execution de ſes deſſeins. Je dis d'ordinaire, parce que je n'entre pas dans ces conteſtations des Theologiens, qui mettent en queſtion ſi les Sages Payens ſe ſont propoſé l'honneſteté & la droi-

ture de la vertu dans quelques-unes de leurs actions. Le point de cette controverſe ne fait rien à nôtre ſujet, puiſqu'on ne juge point des hommes ſur ce qu'ils font rarement, & encore moins ſur ce qu'ils peuvent faire, mais ſur ce qu'ils font ordinairement. Or tout le monde eſt d'accord que c'eſt par intereſt ou par vanité qu'ils agiſſent pour l'ordinaire.

Des vertus qu'on peut ranger ſous la juſtice.

DE LA PROBITE'.

UN Auteur a dit, que l'honneſteté exterieure des femmes n'étoit qu'un

art de paroiſtre honneſte : on pouroit dire à peu prés la même choſe de la probité & de l'honneſteté des hommes ; en effet il n'eſt pas moins rare de voir des gens également religieux à ne rien faire contre la probité quand ils agiſſent en ſecret, & quand ils ont des témoins de leurs actions, que de trouver des hommes vaillans qui attaquent ou repouſſent les ennemis la nuit avec autant de bravoure qu'ils feroient s'ils combattoient en plein jour aux yeux de leur General. Il eſt tres-rare auſſi de voir des hommes dont la probité ſoit ſi ſolide & ſi affermie, quelle ne puiſſe non-ſeulement être ébranlée par les menaces, ni tentée par les

promeſſes, mais qu'elle ſoit encore capable de reſiſter à toutes les forces des paſſions. Afin qu'on ſoit convaincu qu'il n'y en a point, il faut que chacun repaſſe dans ſon eſprit toutes les actions de ſa vie, & qu'il voye ſi aucun intereſt de haine, de vangeance, d'amour, ou d'ambition, n'a jamais eu le pouvoir de lui faire bleſſer la foi & la probité, s'il ne lui eſt jamais arrivé pour plaire à une femme dont il étoit idolâtre, de reveler un ſecret important qu'on lui avoit confié; ſi la crainte de tomber dans la diſgrace d'un Favori ne l'a jamais empêché de rendre témoignage à la verité dans les occaſions où il ne falloit que ſon témoignage pour

ſauver la reputation d'un homme calomnié ; enfin, ſi la jalouſie ne lui a pas fait diminuer le merite & la gloire d'une belle action que le meilleur de ſes amis avoit faite dans un combat. Je m'aſſûre que ſi l'on s'examine avec quelque ſoin, il n'y aura perſonne qui ſe trouve innocent, & qui ne reconnoiſſe qu'il a ſouvent manqué de probité lors qu'il a pû le faire impunément, & lorſqu'il lui en eſt revenu de grands avantages. Mais quand on ſuppoſeroit qu'il y a des gens dont la probité eſt incorruptible, il eſt viſible que les motifs par leſquels on la pratique, ne permettroient pas qu'on la comptât parmi les qualitez vertueuſes, parce que

que ces motifs ſont vicieux, & que le principal de tous eſt une ambition criminelle. Pour mettre cette propoſition dans ſon jour, il faut obſerver que la veritable inclination d'un homme que l'amour propre poſſede, ſeroit que ſon eſprit dominât ſur tous les eſprits, que tout cedât à la force de ſon bras, & que tous les hommes generalement lui fuſſent ſoumis : mais comme il trouve en lui-même & en tous les autres une infinité d'obſtacles qui s'oppoſent à ſon deſir, il le diſſimule & le cache ſelon qu'il voit plus ou moins de jour à le ſatisfaire, & quand il n'en voit point du tout, il ſe modere & ſe reduit à ſouhaiter d'avoir un rang

conſiderable parmi ceux dont il ne peut ſe rendre le maître. Delà vient que les Grands ſongent ſans ceſſe à s'agrandir davantage, & que quand ils y voyent de l'impoſſibilité, ils font du moins valoir la grandeur de leur naiſſance en toutes rencontres, & traitent le reſte des hommes comme s'ils étoient d'une eſpece inferieure à la leur. Delà vient que ceux qui n'ont point de naiſſance travaillent à l'envi de la Fortune à établir par la vertu divers rangs parmi les hommes, & ſe placent au premier rang par la probité ; à quoi l'on conſent avec d'autant plus de facilité, qu'on ne peut ſe paſſer de la probité dans la ſocieté des hommes,

& qu'on l'aime à proportion de la haine qu'on a pour les trahiſons. Ceux qui obſervent exactement les loix de la probité, ne voyent pas ſeulement que tout le monde s'accorde à les mettre au deſſus des autres par le beſoin qu'on a d'eux ; ils voyent encore que les gens d'honneur & de probité ſont fort rares, que cette rareté fait que les perſonnes dont on ſouhaite le plus d'être conſideré, les recherchent & veulent les avoir pour amis & pour confidens, & quelle eſt fort propre à leur conſerver leur rang & leurs privileges. Ils voyent auſſi qu'il n'eſt rien de ſi flétriſſant & de ſi ignominieux qu'une friponnerie ou une trahiſon découverte,

& que ceux qui les ont faites ne s'en relevent jamais. Ils voyent outre cela que quoique les gens d'honneur ne réuſſiſſent pas ſi ſouvent dans le monde que les hommes corrompus & proſtituez, il eſt certain neanmoins que le ſuccés des friponneries & des trahiſons n'eſt pas infaillible, qu'elles ne ſont pas toûjoûrs récompenſées, & que lors qu'elles le ſont, ceux en faveur de qui on les fait, payent l'utilité que les trahiſons leurs apportent, & ont les traîtres en abomination. C'eſt de ces vûës qu'eſt formée la probité de ceux de qui on dit qu'ils ont l'ame belle. L'intereſt fait la probité des ames baſſes & mercenaires, & elle n'eſt en eux

qu'un desir d'acquerir du bien. L'on se recrie contre ce que nous venons de dire, que le principe de la probité des honnestes gens est une ambition d'être illustres sans Charges & sans Dignitez, & d'avoir un rang considerable parmi les hommes, & l'on oppose qu'il y en a plusieurs qui font en secret des actions de probité; d'où l'on conclut que c'est par probité qu'ils les font & non par aucune envie d'être estimez & honorez des hommes. A quoi je répons avec Saint Thomas, qu'il y a certaines personnes qui ont la complexion si heureuse, qu'ils se portent aux actions droites par la seule disposition de leur temperament. Je répons en second

lieu, que celui qui fait des actions de probité, quoiqu'il les dérobe à la connoiſſance de tout le monde, les fait ſouvent par un deſir d'être approuvé. Pour entendre ce paradoxe, il faut ſçavoir que l'homme eſt ſi glorieux & ſi avide de loüanges, que ſes plus hautes connoiſſances & ſes plus excellentes vertus ne lui plaiſent qu'à proportion de l'eſtime & des loüanges qu'elles lui attirent; c'eſt pourquoi l'on peut dire que dans le cœur de tous ceux qui ont des vertus extraordinaires, il y a une ſorte d'ambition ſemblable à celle des Conquerans, & que les uns & les autres viſent en leur maniere à la conqueſte du genre humain, avec cette

difference que les Conquerans veulent ſe ſoumettre tous les hommes pour ſe rendre maîtres de leurs biens & de leur liberté, au lieu que ceux qui ont des vertus rares & ſingulieres ſongent à occuper la premiere place dans leur eſtime. Mais les Philoſophes qui furent les premiers en qui cette ambition parut, jugeant qu'il eſt impoſſible d'acquerir l'eſtime de tout le monde, parce que la plûpart des hommes ont fort peu de diſcernement, & qu'ils ſont capricieux & injuſtes, bornérent la pretention du Sage à être approuvé des hommes judicieux, équitables, & vertueux. Il eſt vrai qu'ayant enſuite obſer-

vé qu'il eſt malaiſé d'obtenir l'approbation de pluſieurs perſonnes, à cauſe qu'il n'eſt point de plus grande diverſité que celle des goûts des hommes, & que d'ordinaire leur gouſt a part à leurs jugemens, ils crurent qu'il ſuffiſoit au ſage d'avoir un approbateur, pourvû que cet approbateur fuſt un homme éclairé & ſolide, & qu'il fuſt approuvé de tous les gens de bien. Seneque, celui de tous les Philoſophes qui a mieux connu ce qui eſt plus propre à ſatisfaire l'orgueil de l'homme, decida enfin que le ſage étant capable lui ſeul de juger du merite des actions, étoit auſſi lui ſeul un digne approbateur de lui-même ; & qu'il n'avoit beſoin

ſoin d'aucune approbation étrangere. Le ſage, dit-il, ne laiſſe pas d'être parfaitement content, lors même qu'il n'a aucun témoin de ſes actions ; car que peut-il ſouhaiter de mieux que de ſe rendre témoignage à lui-même, & d'être l'objet de ſon admiration. Concluons donc que celui qui fait des actions de probité à l'inſçû du monde, les fait ſouvent par un deſir d'être approuvé. Encore que la gloire ne conſiſte pas dans la loüange d'un homme ſeul, ainſi que dit Saluſte, il y a pourtant certaines perſonnes, dit Saint Thomas, qui établiſſent la leur dans leur ſeule eſtime : ces perſonnes ſont à la verité tres-rares, & lors qu'elles

ſont des actions de probité en ſecret, il arrive ſouvent qu'elles ſe flattent que quelque hazard favorable les fera connoître. Ainſi ce n'eſt pas la probité, mais les loüanges qu'on donne à la probité que les hommes aiment : ce ne ſont pas auſſi les actions mauvaiſes qui leur déplaiſent; ce qui les fâche uniquement, c'eſt qu'elles ruinent leur reputation. C'eſt pourquoi lors qu'on les accuſe d'avoir fait une action ſale & contraire à la probité, quoiqu'ils ſçachent en leur conſcience qu'ils ſont coupables, ils implorent le ſecours de tous leurs amis; & employent toutes ſortes de voyes pour ſe juſtifier.

DE LA RECONNOISSANCE.

L'Intereſt joüe lui ſeul ce nombre infini de perſonnages qu'on voit ſur le Theatre du Monde. Que ſi quelqu'un doute de cette verité, il n'a qu'a conſiderer de prés un bienfacteur & un homme reconnoiſſant ; car quoiqu'il ſemble que le premier ne s'étudie qu'à faire les dons qu'il fait d'une maniere pure & ſeulement pour ſatisfaire ſon inclination bienfaiſante, & que l'autre n'ait point de plus forte paſſion que de témoigner dans quelque bonne occaſion combien il reconnoiſt les graces

qu'il a reçuës, on trouvera neanmoins qu'il n'y a en eux ni generoſité, ni reconnoiſſance, & que l'un & l'autre vont droit à leurs intereſts. Pour en être aſſuré, il faut premierement examiner la conduite d'un bienfacteur, & voir comme auſſi-toſt qu'il a quelque Emploi ou quelque Charge à donner, il ne ſonge pas ſeulement à en gratifier quelqu'un, mais il eſt encore ſoigneux que le preſent qu'il fait ne manque d'aucune des circonſtances qui peuvent en augmenter le prix, & le rendre plus agreable ; c'eſt pourquoi il jette les yeux ſur un homme qui ne s'y attend point, qui ne lui a rendu aucun ſervice, & en faveur duquel qui

que ce ſoit ne lui a parlé. Il eſt certain que cette conduite, à la bien examiner & à la regarder dans l'intention du bienfacteur, bien loin d'être franche & genereuſe eſt fine & intereſſée, que le bienfacteur a ſongé à ne pas perdre ſon bienfait, lorſqu'il la fait de ſi bonne grace, & que tous les ſoins qu'il a apportez pour rendre ſon procedé honneſte, ſont des liens avec leſquels il a pretendu attacher celui qu'il a obligé. Si l'on en veut être convaincu, l'on n'a qu'a conſiderer la ſurpriſe, la colere, & le deſeſpoir d'un homme à qui on a manqué de reconnoiſſance, ſes chagrins ſecrets, & ſes haines publiques contre celui qui

n'a pas répondu à ſa generoſité pretenduë, avec quelles couleurs il peint ſon ingratitude, comme il déchire ſa reputation, & crie contre lui de même que contre un homme qui l'a volé ; car ſi dans le bien qu'il a fait il n'a cherché que le plaiſir de bien faire, n'a-t'il pas eu ce plaiſir ? Et s'il n'a pretendu tirer aucun avantage de ſes bienfaits, pourquoi ſe fâche-t-il de ce qu'ils ne lui raportent rien ? Il doit donc confeſſer que ſon deſeſpoir vient preciſément de ce qu'il voit ſes eſperances trompées, & qu'il n'a pas recueilli le fruit qu'il s'étoit promis Il eſt aiſé de conclure delà deux choſes : la premiere, que nous ſommes bien faux & bien hypocrites, de vouloir faire

croire que nous avons l'ame belle, que nous ne pretendons aucune recompenſe des graces que nous faiſons, & que nous ſommes aſſez payez par la ſatisfaction & la joye que nous ſentons, lorſque nous pouvons faire du bien aux autres. La ſeconde, qu'il n'y auroit point d'ingrats, ſi cette maxime de Seneque étoit veritable, qu'on n'eſt obligé de reconnoiſtre que les plaiſirs qu'on nous a faits gratuitement. Voyons maintenant quels ſont les ſentimens d'un homme reconnoiſſant, & quel eſt le principe ſecret de ſa reconnoiſſance. Les premiers ſentimens qui naiſſent dans le cœur d'un homme reconnoiſſant ſont ſi tendres, ſi

affectifs, & ſemblent ſi naturellement conçûs pour ſon bienfacteur, quel'homme méconnoiſſant s'y trompe ſouvent lui-même, & croit avoir pour ſon bienfacteur une amitié non-ſeulement ſincere, mais cordiale. Cependant tout ce qu'il ſent vient de ſon amour propre, qui fait qu'il ſçait bon gré de tous les biens qu'il reçoit à ceux qui en ſont auteurs, non pour l'amour d'eux, mais par la ſeule conſideration de ſon intereſt. Mais les ſentimens qui ſuccedent à ceux qu'on vient de repreſenter leur ſont bien contraires; car celui qui a reçu de grands bienfaits, voit bien-toſt aprés que ce ne ſont pas des dons, mais des prêts veri-

tables qu'on lui a faits. Il commence à regarder ſon bienfacteur comme un creancier qui le preſſe, & toutes les obligations qu'il lui a comme autant de chaînes dont il ſe trouve chargé. Cet état lui eſt ſi inſuportable que l'envie d'en ſortir le diſpoſe ſecretement à ſe moquer de toutes ſes obligations, & ſon ingratitude paroiſtroit ſans doute à la premiere rencontre ſans la crainte qu'il a de ruiner ſes nouvelles pretentions. C'eſt cette crainte, ou pour mieux dire, c'eſt l'eſperance de quelque bienfait plus conſiderable qui l'oblige à publier la generoſité de ſon bienfacteur, à le voir avec aſſiduité, & à montrer en toutes

occaſions qu'il lui eſt acquis d'une maniere particuliere. Que ſi pendant qu'il tient cette conduite, quelque perſonne puiſſante flatte ſes eſperances de quelque grand établiſſement, il tourne tout-à-coup, & va droit où ſon intereſt l'appelle. Il garde neantmoins les dehors à l'égard de ſon bienfacteur juſques à la fatale occaſion, où celui-ci venant à ſe broüiller avec l'autre, il prend ſans heſiter le parti qui lui eſt le plus utile. C'eſt alors que ſon intereſt ſe declare, & que ſon ingratitude ſort du fonds de ſon cœur, & ſe fait voir auſſi noire qu'elle eſt, malgré tous les ſoins qu'il prend de la couvrir d'un million de pretextes,

& d'affoiblir tous les bienfaits qu'il a reçus. L'on ne doit pas eſtre ſurpris qu'un ſentiment auſſi lâche & auſſi honteux prenne naiſſance dans le cœur de l'homme; il y en naiſt de bien plus étranges, au moins ſi nous en croyons Ariſtote. Voici comme il parle ſur ce ſujet. La nature humaine, dit-il, eſt ſi méchante, que ceux qui doivent de grandes ſommes, & ceux qui ont reçu des graces conſiderables, ſouhaitent la mort de leurs bienfacteurs & de leurs creanciers. Ce que ce Philoſophe dit de la malignité de l'homme à l'égard du bienfacteur qui l'a comblé de biens ne paroîtra pas incroyable à ceux qui connoiſſent la

grandeur de ſon orgueil, & qui ſçavent que toutes les dépendances & tous les devoirs lui ſont odieux. Nous avons dit que l'intereſt étoit la cauſe principale de la reconnoiſſance : neantmoins comme elle n'eſt pas la ſeule, il eſt à propos de voir quelles ſont les autres. La premiere qui ſe preſente, eſt la crainte de la honte qui eſt attachée à l'ingratitude ; car depuis que les hommes ſe ſont rendus juges ſouverains des actions humaines, ils ont declaré beaucoup plus infâmes celles qui leur cauſent du préjudice, ou qui les offenſent, que celles qui bleſſent les loix de Dieu. Et parce qu'il n'eſt point de dépit pareil à celui qu'ils ont, lorſ-

qu'ils ne reçoivent pas de ceux qui leur ont les dernieres obligations, les ſervices qu'ils en avoient attendus, & qu'ils ſe voyent fruſtrez de leurs eſperances, de là vient qu'ils ſe ſont accordez à les regarder comme des gens indignes de vivre, & que les ingrats ſont flêtris, pendant que les ſacrileges & les impies ſont honorez. Ces deux eſpeces de reconnoiſſance, dont l'une vient de l'intereſt, & l'autre de la crainte de voir ſon honneur terni, ſont les plus ordinaires. Celles qui viennent du faſte & de la vanité ne le ſont pas ſi fort, mais elles ne laiſſent pas d'être aſſez communes. L'on voit cette ſorte de reconnoiſſance en ceux qui ayant

été en faveur auprés des Rois ou auprés des Princes, prennent toutes ſortes d'occaſions pour raconter les bienfaits qu'ils en ont reçus, & en relevent les circonſtances, apparemment pour faire voir qu'ils en conſervent le ſouvenir, mais en effet pour apprendre la conſideration où ils ont été. Il y a auſſi des reconnoiſſances malignes; telles ſont celles qu'on affecte de témoigner devant certaines perſonnes qu'on veut adroitement accuſer; on les exprime en cette maniere. J'ai des obligations infinies à ce Prince, il m'a fait mille biens, mais le plus grand de tous eſt qu'il a toûjours prévenu mes demandes. Ces reconnoiſſances ainſi témoi-

gnées devant les grands Seigneurs à qui il faut arracher les graces, ſont pour l'ordinaire des accuſations fines & des reproches couverts que nous leur faiſons; ce ſont auſſi quelquefois des inſtructions que nous leur donnons pour nôtre profit, & non pas pour le leur. Il y a encore des reconnoiſſances vitieuſes & criminelles: il faut mettre en ce rang les reconnoiſſances de ceux qui ayant une fauſſe idée de l'amitié, croyent qu'elle leur donne droit, & même qu'elle leur impoſe l'obligation de violer les loix les plus ſaintes & les plus indiſpenſables. L'on ſe contente de dire, que plus on étudie l'homme, & moins on comprend comment il ſe peut ſouffrir

& vivre en paix avec lui-même. Tout ce qui vient dans l'eſprit eſt, que pendant qu'on remarque des vices dans ſes vertus, il voit peut-être des vertus dans ſes vices, & regarde dans ſes actions comme une grande habileté, ce que nous blâmons comme une duplicité & une fourberie, ou bien il ſe peut faire que de même que le Paon il contemple toûjours ce qu'il a de plus beau, & qu'il ne porte jamais ſa vûë ſur ſes injuſtices, ſes infidelitez, & ſes ingratitudes. Il y a deux ſortes d'ingrats comme il y a deux ſortes de poltrons : les premiers le ſont au ſouverain degré, & tournent le dos auſſi-toſt aprés les bienfaits reçus, ſans qu'ils puiſſent être

arreſtez

arreſtez par la crainte de l'infamie ; les autres ſe retirent peu à peu, & pour rendre leur fuite imperceptible, ils la tournent en retraite. L'on voit plus ordinairement les ingrats de la premiere eſpece dans les Provinces, où les hommes ſont plus naturels & les vices moins déguiſez : les ingrats de l'autre eſpece ſont à la Cour, où l'on ſçait donner une face honneſte aux procedez les plus mauvais & les plus blâmables. Je ne ſçaurois mieux finir ce diſcours que par ces belles paroles de Platon. Si tu n'inſpire, dit-il, la vertu à ceux que tu oblige, ils ne ſçauroient être ſenſibles à tes bien-faits.

DE LA FIDELITE' des Sujets envers les Princes.

L'Obéiſſance que nous devons à Dieu & à ſon Egliſe nous devroit obliger à reverer les Rois, à avoir un attachement inviolable pour eux, & à executer religieuſement leurs ordres. Cependant où ſont les Chrêtiens qui honorent Dieu en la perſonne des Souverains, qui leur ſoient fidelles pour s'acquitter d'une obligation de conſcience, & qui obéiſſent à leurs commandemens avec le même reſpect & la même exactitude, que s'ils les avoient reçus de Dieu mê-

me ? Ne voit-on pas que la fidelité qu'on a pour les Princes n'eſt en la plûpart de ceux qui leur font la cour, que le deſir & l'eſperance de leurs bienfaits, que le zele qu'ils ont pour le ſervice du Roy redouble quand ils en reçoivent la recompenſe, qu'il s'affoiblit lorſqu'ils ſont traitez avec mépris, & qu'il s'éteint entierement dés qu'ils voyent jour à rendre leur fortune meilleure ? C'eſt pourquoi dans tous les mouvemens de la Cour il y a tant de gens qui ſe jettent dans des partis, & tâchent de ſe mettre en état d'arracher par des Traitez des gratifications & des Charges qu'on leur a refuſées, & qu'ils ont toûjours crû meriter. Qu'eſt-

ce que cette fidelité en d'autres, que la crainte des peines & des ſupplices dont les Rois puniſſent ceux qui oſent la violer par des cabales & des factions contre leur ſervice, ou par des conſpirations contre leur perſonne ? Ce qui le prouve eſt, que les Princes qui ont le plus d'averſion de répandre le ſang humain, n'épargnent pas quelquefois celui des perſonnes les plus illuſtres de leur Royaume, pour retenir les autres dans le devoir par ces exemples de leur juſtice. La fidelité des hommes capables & ſolides ne vient-elle pas de la connoiſſance qu'ils ont qu'il n'eſt rien de ſi grand que le pouvoir des Rois, & que la pen-

sée de les détruire n'eſt pas ſeulement impie, mais encore inſenſée ? Car ils ſçavent que les Troupes que les Rois entretiennent pour leur garde, forment elles ſeules un corps d'armée qui eſt toûjours ſur pied, & qui allant fondre à l'impourvû ſur ceux qui font des partis, & ſur les ſeditieux qui travaillent à fouler les peuples, ne donnent pas le tems à ceux-ci de conſommer leurs deſſeins, & aux autres de ſe préparer à faire la guerre. Ils ſçavent encore que les Rois diſpenſent toutes ſortes de graces, les biens, les honneurs & les dignitez, que tous les hommes recherchent ardemment, & qu'ainſi ils ont toûjours dans leurs mains

des moyens infaillibles pour faire revenir à l'obéiſſance ceux qui s'en ſont écartez, bien moins d'ordinaire par un eſprit de rebellion, que pour accommoder leurs affaires. Ils ſçavent enfin que la plûpart des Sujets qui ſe ſont aſſez oubliez pour ſe meſurer avec leur Souverain, ont fini malheureuſement, ou vieilli dans une priſon, ou paſſé leur vie avec leur famille dans les Païs étrangers. N'eſt-il pas encore facile de remarquer que les perſonnes riches, qui ſont contentes de leur état, & qui n'ont point d'autre paſſion que de goûter les douceurs de la vie, n'ont qu'une fidelité intereſſée ? Car comme c'eſt proprement pour

eux que la guerre eſt un fleau, au lieu qu'une infinité de gens la ſouhaitent pour acquerir de la gloire, ou pour ſe procurer d'autres avantages, ils ſont tres attachez au Roy, parce qu'il veille continuellement ſur le Royaume, & qu'il empêche que les ennemis domeſtiques ou étrangers n'en troublent la tranquillité, de maniere qu'ils le conſiderent comme le Dieu tutelaire de leur repos & de leur bonheur; *Deus nobis hæc otia fecit.* Peut-on avoir une autre opinion de ceux qui étant domeſtiques des Rois, & ayant les premieres Charges de leur Maiſon ne peuvent leur manquer de fidelité, ſans ſe perdre de repu-

tion, & ruiner leur fortune; & peut-on croire que leur fidelité ſoit pure & veritablement vertueuſe? Quelle idée peut-on ſe former auſſi de la fidelité de ces Politiques conſommez, qui dans le tems des guerres civiles ſe retirent dans leurs Gouvernemens pour y attendre, que la fortune ſe declare & ſuivre le parti qu'elle favoriſera, & qui en attendant tiennent une conduite aſſez habile pour faire craindre à la Cour qu'ils ne ſe joignent aux factieux, & pour la forcer à leur offrir quelque grande Charge? Enfin la fidelité des Peuples eſt-elle autre choſe qu'une facilité qu'ils ont à demeurer dans l'état où ils ſe trouvent, & où on les laiſſe?

laiſſe ? Et comme ils n'ont pas moins de facilité d'en ſortir pour peu qu'on les en ſollicite, n'eſt-il pas vrai qu'ils ſont toûjours également diſpoſez, à ſe tenir dans l'obéiſſance, & à s'en tirer, & que leur fidelité dépend purement des tems & des conjonctures.

DE LA FIDELITE' du Secret.

LA confiance des Princes n'eſt pas ſi difficile à gagner que l'on ſe l'imagine ordinairement ; car outre que leur oiſiveté les met dans un beſoin preſque continuel de converſation,

leur cœur eſt ſenſible & impatient, & leurs ſentimens ſont beaucoup plus vifs & plus impetueux que ceux du reſte des hommes; c'eſt pourquoi comme ils ont une peine extrême à les contenir, ce leur eſt une double commodité de pouvoir les communiquer, & de pouvoir conter tout ce qu'ils viennent d'apprendre à des gens qui n'abuſent pas de leur confiance. C'eſt par cette raiſon qu'ils aiment ceux qui ont la reputation d'être ſeurs, qu'ils les favoriſent en toutes occaſions, & qu'ils leur font des honneurs extraordinaires, & c'eſt par l'opinion qu'ils ont que les perſonnes qui paſſent pour ſieurs le ſont en effet, qu'ils

ſont cas de ces perſonnes, & non point par une vraye eſtime de la fidelité. Ils ſeroient excuſables de ne pas eſtimer la fidelité, s'ils connoiſſoient ce qu'elle eſt dans les motifs de ceux qu'on éprouve les plus fidelles, & ils n'auroient pas tant de conſideration pour leurs confidens, s'ils ſçavoient qu'il n'y a rien de ſi rare que de trouver des hommes qui gardent le ſecret avec la derniere exactitude & ſans en donner connoiſſance à qui que ce ſoit ſans exception ; car les perſonnes qui ont leurs ſecrets en leur diſpoſition, ou les employent à contenter la curioſité d'une Dame oiſive, à reveiller ſon eſprit & la ti-

rer de la langueur où elle tombe par ſon inutilité, ou bien ils en obligent un homme qui eſt dans un poſte conſiderable à la Cour, & à qui il eſt agréable & utile de ſçavoir tout ce qui ſe paſſe. Oüi, mais ces gens-là ne ſont-ils pas bien-toſt découverts ? Non, car ils ne diſent les choſes importantes qu'on leur a confiées qu'à des perſonnes qui ne leur peuvent manquer, & aprés avoir bien pris toutes leurs précautions. En un mot, ce ne ſont pas des gens foibles qui n'ayent pas la force de retenir ce qu'on leur a dit dans le dernier ſecret, ni des étourdis qui l'aillent reveler indifferemment à toute ſorte de perſonnes ; ce ſont des

infidelles judicieux & de prudens diſpenſateurs des ſecrets. Que s'il ſe trouve des hommes qui gardent les ſecrets avec tant de religion, qu'ils feroient ſcrupule de les découvrir à leurs plus intimes amis ; ils n'en uſent ainſi que par des raiſons qui regardent leurs intereſts, dont la premiere eſt que la fidelité eſt une voye honneſte pour parvenir. Or quoique tous les hommes ſoient intereſſez, comme ils ne le ſont pas de même maniére, qu'il y en a de qui l'amour du bien eſt la paſſion dominante, & d'autres qui ſont beaucoup plus touchez du deſir d'être eſtimez & conſiderez que de celui d'acquerir du bien ; delà vient

DE LA SINCERITE'.

QUelles ſont les fins où viſe un homme ſincere? La premiere eſt d'obliger ſes amis, & tous ceux avec qui il eſt en commerce à lui parler ſincerement, & à n'avoir rien de caché pour lui, afin qu'il puiſſe connoiſtre la verité de leurs ſentimens, leurs inclinations, leurs goûts, leurs affaires, & qu'il puiſſe auſſi ſçavoir au vrai tout ce qui ſe paſſe, c'eſt á dire les avantures & les hiſtoires les plus ſecretes & les plus curieuſes; de ſorte que c'eſt la curioſité qui eſt la cauſe principale de la ſince-

rité. La ſeconde prétention qu'ont les gens ſinceres eſt qu'on leur diſe vrai, ce qu'ils ſouhaitent, non par l'amour de la verité, ni par aucune averſion qu'ils ayent pour l'erreur & la fauſſeté, mais par la crainte de la honte d'être dupez. Les gens ſinceres pretendent en troiſiéme lieu éloigner d'eux tout ſoupçon de duplicité & de fourberie ; car comme ils voyent que la fouberie ruine irreparablement la reputation, ils en conçoivent une averſion extrême, & ils regardent la ſincerité comme une vertu propre à les faire eſtimer, & à les mettre ſur un pied honneſte ; ils eſperent auſſi acquerir la bienveillance de

tout le monde par la franchiſe de leur procedé, & par la ſincerité de leurs paroles, & ils ne ſont pas trompez dans leur eſperance ; car par la même raiſon qu'on craint & qu'on fuit les hommes faux & diſſimulez, l'on aime & l'on cherche ceux qui ſont ſinceres, l'on eſt même favorable à leur avancement, & on les ſert volontiers dans les occaſions qui s'en offrent ; auſſi eſt-ce encore une des vûes des gens ſinceres ; car ils ne ſe contentent pas que leur ſincerité leur attire l'eſtime & l'amitié des hommes, ils veulent encore qu'elle ſoit utile à établir leurs affaires. Enfin, nous faiſons profeſſion de ſincerité afin qu'on ait

créance en nous, & qu'on ajoûte foy à toutes nos paroles ; car rien ne flatte tant nôtre vanité que cette autorité, que nos paroles acquierent par l'opinion qu'on a de nôtre ſincerité. L'on voit à la Cour même parmi ceux qui ſont le plus avant dans les intrigues des gens qui prennent un air ſincere qu'ils s'efforcent de rendre le plus naturel qu'ils peuvent, & qui accommodent à cet air le ton de leur voix & de leur action ; ils affectent d'avoir un viſage ouvert & des manieres naïves, pour trouver créance parmi ceux à qui ils ont affaire. Cette ſorte de ſincerité concertée ſe trouve dans les premiers Miniſtres, dans les

Gens d'affaires, dans les Negociateurs, & generalement dans toutes les perſonnes publiques; lorſqu'ils ſont habiles, elle leur ſert à cacher leurs deſſeins, à faire qu'on les croye, & qu'on ſe repoſe ſur eux, & elle les met en liberté de faire ce qu'ils veulent par leur inclination & par leur intereſt, contre les engagemens qu'ils ont pris, par la confiance qu'elle leur donne, que tout ce qu'ils feront ſera toûjours bien interpreté. Il y a une ſorte de ſincerité qui vient de la force de l'amour propre, elle ſe rencontre dans des perſonnes groſſieres & naturelles, qui font connoître en toutes occaſions la ſincerité de leurs ſentimens,

parce qu'elles n'ont ni le pouvoir, ni l'adreſſe de les cacher ; de ſorte qu'au lieu que ceux qui ſont habiles parlent & ſe conduiſent de telle maniere qu'il ſemble que leur intereſt ne leur eſt rien, les perſonnes naïves font voir celui qui les fait parler & agir, parce que la violence de leur amour propre les découvre & les trahit. Outre toutes les eſpeces de ſincerité dont nous venons de parler, il y en a une qui ſuit le temperament qu'on peut appeller la ſincerité naturelle ; car il y a, dit Ariſtote, des vertus de temperament, c'eſt à dire des diſpoſitions & des pentes à exercer certaines vertus.

DE LA VERTU officieuſe.

DAns toutes les familles nombreuſes, & ſur tout dans celles des grands Seigneurs, il y a de certaines perſonnes qui pratiquent une vertu d'une eſpece toute particuliere, qu'on peut appeller la vertu officieuſe; car ils ne ſe ſoucient apparemment d'avoir part à leur confiance, & ſemblent n'être auprés d'eux que pour rendre de bons offices à tous leurs domeſtiques, que pour excuſer leur fautes, couvrir leurs défauts, & faire valoir leurs ſervices & leurs bonnes qualitez. Quoique ces

perſonnes qui poſſedent les bonnes graces des Grands, paroiſſent ne vouloir faire autre uſage de leur faveur que de la rendre utile à leurs domeſtiques, ils ont neanmoins trois grandes & ſecretes pretentions. La premiere eſt de troubler l'envie qui s'attache toûjours à ceux qui ſont en proſperité, ce qui eſt un projet fort vain & fort peu ſolide ; car rien n'eſt ſi difficile que de guerir ceux qui ſont tourmentez de cette paſſion, & tout ce qu'on peut faire eſt de les empêcher de murmurer & de nuire ouvertement : la raiſon de cela eſt que toutes les élevations font naître, allument & irritent l'envie, & que quand elle eſt irritée,

quelque prudente, modeſte & obligeante que ſoit la conduite des Favoris, elle n'eſt pas capable de l'appaiſer. Leur ſeconde pretention eſt qu'on leur rend ce qu'ils prêtent aux autres, & que tous les domeſtiques s'accordent à dire du bien d'eux comme ils en diſent de tous les domeſtiques ; ce qui eſt encore une pretention fort peu judicieuſe, & qui vient manifeſtement du peu de connoiſſance qu'ils ont des inclinations de l'homme ; car il a une malignité naturelle qu'on ne ſçauroit luy arracher du cœur, qui fait qu'on ne le peut jamais diſpoſer à être veritablement favorable à ceux qui le traitent bien.

Que

Que ſi les hommes ſont ſi oppoſez les uns aux autres, que c'eſt inutilement que nous nous efforçons de les engager à entrer ſincerement dans nos intereſts, par quel art un homme qui eſt bien dans l'eſprit d'un Prince, peut-il mettre tous ſes domeſtiques en cette ſituation qu'ils conſpirent tous à l'y maintenir ? Ils parleront à ſon avantage en preſence du monde & en ſa preſence; mais comme ils ſont ſecretement offenſez de la preference que le Prince lui donne dans ſon eſtime, lui ſeront-ils toûjours fidelles, ſur tout lorſqu'ils verront jour à s'y établir eux-mêmes à ſon préjudice ? C'eſt dequoi il n'eſt pas poſſible de s'aſſurer. Mais

la principale & la plus ordinaire prétention de ces hommes officieux eſt d'obliger les domeſtiques à qui ils ne ſe ſont point laſſez de procurer des graces, à les ſervir avec une ardeur égale dans les occaſions où il s'agira de leur établiſſement ; car ceux qui ont l'oreille & la faveur des Princes & des grands Seigneurs leur font le plus ſouvent propoſer par d'autres ce qu'ils ſouhaitent, pour les faire ſonder, & découvrir qu'elles ſont leurs diſpoſitions, ou parce que la pudeur fait qu'on parle pour ſes propres intereſts avec timidité. Or cette derniere prétention eſt auſſi frivole que les autres, & ils ne prouvent que trop qu'ils ſe ſont

abuſez lorſqu'ils ont compté ſur la reconnoiſſance des hommes ; car lorſqu'il ſe preſente une occaſion où ils eſperent tirer recompenſe de leurs bons offices, ils voyent qu'on les deſſert, qu'on ne les ſert point du tout, ou qu'on les ſert par maniere d'acquit & avec moleſſe ; c'eſt pourquoi ils font des plaintes ameres & des reproches outrageux à ceux qui leur ont manqué ſi honteuſement ; mais pendant qu'ils leur reprochent leur ingratitude & leur infidelité, ils ne prennent pas garde qu'ils ſe trahiſſent eux-mêmes, & qu'ils font voir qu'ils n'ont pas l'inclination bienfaiſante ; car ceux qui ont l'inclination veritable-

ment bienfaiſante trouvent leur recompenſe & leur ſatisfaction dans les ſoins qu'ils prennent des autres, & ne ſongent jamais à profiter de tous les biens qu'ils font.

DE LA BONTE'.

L'Homme eſt ſi bon qu'il ne peut ſouffrir les bonnes qualitez des autres, ni naturelles, ni acquiſes, ni corporelles, ni ſpirituelles : il leur envie leur taille, leur bonne mine, leur vigueur, leur ſanté, leur merite. Non ſeulement il ne fait cas, & n'a ſoin des autres qu'à proportion qu'ils contribuent à ſa gloire ou à ſon plaiſir, ou

qu'ils peuvent le ſervir dans ſes intereſts, mais encore il eſt leur implacable ennemi dés qu'ils ſont mine de s'oppoſer à ce qu'il deſire, & la violence de ſon amour propre eſt telle, qu'il eſt toûjours diſpoſé à les rendre miſerables & à les détruire, s'il ne peut parvenir au comble de ſes ſouhaits que par leur infortune & par leur deſtruction. Cela ſuppoſé, comment peut-on concevoir qu'il veüille ſincerement faire du bien aux autres, & contribuer à la fortune; je ne dis pas des perſonnes qui lui ſont indifferentes, mais de celles qui lui ſont proches, lui qu'on peut comparer à un grand arbre qui attire naturellement tout le

ſuc à ſoy, & qui n'eſt propre qu'à faire ſecher les arbres voiſins : au contraire n'eſt-il pas manifeſte que bien que ceux qui font profeſſion d'être bons ſemblent ſortir hors d'eux-mêmes, lorſqu'ils employent leur tems, leurs pas, & leurs ſoins à faire réüſſir les affaires des autres, neanmoins ils reviennent toûjours à eux, & comme des arbres ne ſemblent en ſortir que pour s'accroître, pour s'étendre, & pour s'élever ; de ſorte qu'on peut dire que la bonté eſt une maniere de preſtige dont l'homme ſe ſert pour paroître toûjours ailleurs, quoiqu'il demeure toûjours chez ſoy. Concluons donc que la bonté eſt une vertu chimerique, parce

que ceux qui ſe piquent de bonté, & qui affectent d'en donner des preuves dans toutes les rencontres qui ſe preſentent, ont ordinairement de grandes prétentions. Il y a pluſieurs eſpeces de bonté, mais on en voit particulierement deux à la Cour. La premiere eſpece eſt celle de ces perſonnes extraordinairement ambitieuſes, qui ayant fait de grands plans de fortune, s'offrent à tous ceux à qui ils peuvent rendre quelque ſervice, & ſe donnent, ou pour dire ſe preſtent à tout le monde, afin que tout le monde s'empreſſe de les ſervir, & qu'ils puiſſent obtenir la Charge ou la Place qu'ils ſouhaitent lors qu'elle viendra à va-

quer, & que le Roy voudra la remplir. La seconde espece est celle de ces gens de qualité qui se trouvent comblez de biens & d'honneurs, & à qui il ne reste rien à desirer pour être parfaitement heureux, que d'avoir l'approbation publique; si bien qu'ils s'étudient à obliger tous ceux dont on leur recommande les interests, & tous ceux qu'ils voyent embarassez dans de facheuses affaires, afin de se faire estimer & aimer de tout le monde.

DE L'HUMILITE'.

L'Orgueil eſt le maître de l'homme, c'eſt le principe de la plûpart de ſes mouvemens interieurs & de ſes actions. L'on remarque même, non ſans étonnement, qu'il eſt également cauſe de ſes agitations & de ſon repos, & qu'aprés avoir excité du trouble dans ſon ame, il le calme tout-à-coup comme par une puiſſance miraculeuſe. En effet, lorſque la delicateſſe rend l'homme ſenſible à une injure, l'orgueil fait qu'à l'inſtant ſa colere s'allume, & qu'il court aux armes pour

contenter ſon reſſentiment; & dés que ſes emportemens & ſes fougues le deshonorent, l'orgueil l'appaiſe, & le rétablit dans ſa premiere aſſiete. Ce n'eſt pas tout, l'orgueil eſt humainement invincible, & il n'eſt point de condition vile qui le rabaiſſe, point d'avanture honteuſe qui l'humilie, point de puiſſance qui le ſoumette; enfin, un orgueilleux peut bien être foulé aux pieds, mais non pas être dompté. Que ſi l'orgueil gouverne l'homme, & le diſpoſe de telle ſorte qu'il ne peut jamais être ſoumis, ainſi que chacun l'apprend par ſon exemple, il eſt aiſé de conclure que lorſque l'homme ſe mépriſe, ou qu'il ſe

blâme, ſes paroles trahiſſent ſes ſentimens, que toutes les fois qu'il s'abaiſſe devant les autres, c'eſt pour s'élever audeſſus d'eux, & qu'il ne feroit jamais des actions ſi contraires à ſon naturel fier & orgueilleux, s'il ne comprenoit que rien n'eſt plus propre à le relever que ſes abaiſſemens volontaires. Il y a pluſieurs marques qui font connoiſtre que l'humilité des faux humbles n'eſt que diſſimulation. La premiere eſt, qu'au même tems qu'ils ſemblent n'avoir que du mépris pour eux-mêmes, ils obſervent avec ſoin la maniere dont on uſe avec eux, ils exigent rigoureuſement qu'on leur rende ce qu'on leur doit, & prennent

vengeance des moindres injures qu'on leur a faites. La ſeconde marque eſt, qu'il y en a qui ſont ſouples à l'égard des perſonnes utiles à leurs intereſts, & fiers à l'égard des autres. Sylla, dit Plutarque, s'humilioit devant ceux dont il avoit affaire, & ſe faiſoit adorer par ceux qui avoient affaire de luy. La troiſiéme eſt, que ceux d'entre eux qui prennent ſi volontiers les dernieres places dans les feſtins & dans les aſſemblées, n'en uſent de cette ſorte qu'à l'égard des perſonnes au deſſus deſquelles ils pourroient être aſſis ſans conteſtation, qu'ils ſont jaloux de conſerver leur rang avec leurs égaux, & qu'ils ont bien de la peine à ſe

ſoumettre à ceux dont la condition eſt plus relevée que la leur. La quatriéme eſt, que parmi les faux humbles, qui vont juſqu'à dire d'eux-mêmes des choſes les plus capables de les faire meſeſtimer, qui avoüent qu'ils font des fautes, & qu'ils ont des défauts & des inclinations mauvaiſes, il n'y en a aucun qui faſſe cet aveu pour ſe corriger; ils ne le font tous que pour ſe décharger d'une partie du blâme qu'on leur donne, & pour diminuer la honte qu'ils en doivent avoir : & c'eſt par cette adreſſe que certaines femmes avoüent qu'elles font galanterie, afin de la faire avec plus de liberté & moins de confuſion. Pour les dé-

fauts, il n'y en a pas un qui s'accuſe d'en avoir d'eſſentiels, comme de n'avoir point d'honneur & de probité, & d'être menteur & fourbe : on s'accuſe ſeulement d'être promt, negligent, pareſſeux, & d'avoir de ſemblables défauts qui ne flétriſſent point la reputation. Il en eſt de même des fautes, on reconnoiſt qu'on eſt ſujet à faire celles où tombent les plus parfaits, d'avoir fait une réponſe ſotte, & de s'être emporté mal à propos en quelque occaſion, mais perſonne ne confeſſe qu'il a volé, ou qu'il a trahi ſon ami.

DE LA PUDEUR.

IL n'eſt rien dont l'homme ſoit ſi fort choqué que de l'effronterie, parce que comme il trouve ridicules tous ceux qui au lieu de ſuivre la mode dans leurs habits, s'habillent d'une maniere tout-à-fait bizarre, de même il regarde comme des gens étranges ceux qui ont des manieres d'agir entierement oppoſées aux mœurs & aux coutumes des autres hommes. Mais l'homme n'eſt pas ſeulement choqué, il eſt encore offenſé des paroles & des façons de faire effrontées & impudentes, à cauſe que le

reſpect qu'il croit qu'on lui doit eſt violé par ceux qui ſe comportent ainſi devant lui. C'eſt pourquoi il a tant de peine à ſupporter ces ſortes de gens, qui étant décriez, parce qu'ils ſont ſans honneur, ſans foi & ſans probité, marchent pourtant la teſte levée, & ces femmes qui vivant ſans aucun ſoin de leur reputation, ſe preſentent hardiment dans toutes les compagnies; & c'eſt par une raiſon contraire qu'on eſt charmé de la pudeur de ces honneſtes femmes, qui pouvant ſe montrer par tout avec aſſurance, paroiſſent dans tous les lieux où elles entrent avec je ne ſçai quelle timidité qui ſemble demander grace. Enfin,

on a été favorable à la pudeur, par cette fauſſe conſequence qu'on a tirée, que puiſque l'impudence eſt un vice, il faut donc que la pudeur ſoit une vertu, & l'on a tiré cette conſequence, parce qu'on a crû que l'effronterie étoit un vice diſtingué & ſeparé de tous les autres vices, au lieu qu'elle n'eſt, pour le dire ainſi, que la conſommation du vice, qui venant à ſe déborder paſſe pardeſſus tous les égards & toutes les loix de la bienſéance. Ce ſont là les veritables cauſes de l'idée qu'on s'eſt formée de la pudeur, & de la perſuaſion où l'on eſt malgré les raiſons qui vont être repreſentées, que la rougeur qu'on voit ſur le viſage des

perſonnes qu'on ſurprend en faute, eſt une confuſion d'y être tombées. La premiere raiſon qui prouve que ce n'eſt pas de la laideur des actions vicieuſes que l'on rougit, eſt que l'on commet en ſecret, ſans aucune honte, les plus honteuſes & les plus noires. La ſeconde, qu'il n'eſt point d'homme qui rougiſſe lorſqu'il n'a pour témoins que les complices de ſon crime. La troiſiéme, que ſi la pudeur naiſſoit de la difformité des actions mauvaiſes, elle ſeroit plus ou moins grande ſelon que les actions ſeroient plus ou moins criminelles : ce qui eſt viſiblement faux, puiſque les concuſſions & les rapines,

ou ne font point du tout de confuſion, ou en font une beaucoup moindre que les larcins, & que d'ailleurs perſonne ne rougit de l'orgueil, de l'ambition, & des autres vices de l'ame. La quatriéme raiſon eſt, que l'on ſeroit plus honteux à meſure qu'on deviendroit plus méchant, & qu'on ſeroit plus débordé. Et la derniere, que nous ſerions également confus de faillir & de nous emporter devant les foux & devant les ſages, devant nos proches & devant les étrangers, ce qui eſt contraire à l'experience de tout le monde. Quelle eſt donc la cauſe de cette rougeur qui paroiſt ſur le viſage de ceux qui font quelque mauvaiſe action en la pre-

ſence des autres ? C'eſt la crainte de tomber dans le mépris, laquelle troublant l'ame de ceux à qui l'on voit faire quelque faute conſiderable, cauſe une grande alteration dans leur corps, & enflâme ſoudainement leur viſage. L'on peut oppoſer qu'il n'eſt pas impoſſible de trouver des gens qui rougiſſent des crimes qu'ils font à l'inſçeu du monde ; & en effet, cela n'eſt pas impoſſible, mais on n'en doit pas conclure que ce ſont donc les crimes qu'ils ont faits qui les font rougir, parce que ces ſortes de gens ont honte d'eux-mêmes, & s'eſtiment ſi fort qu'ils ſont fâchez de perdre leur propre approbation. La crainte de l'infamie n'eſt

pas pourtant la ſeule cauſe de la pudeur, & il eſt certain qu'Ariſtote en la définiſſant l'a trop reſſerrée, puiſque les enfans & les domeſtiques rougiſſent par l'apprehenſion des châtimens & des reprimandes, & qu'ils ne ſe ſoucient gueres de ce que leurs precepteurs & leurs maîtres penſent & jugent d'eux. La pudeur eſt auſſi quelquefois l'effet de l'émotion que cauſe la joye, comme on le voit dans les hommes qui rougiſſent quand on les loüe; ce qu'on attribuë avec bien peu de fondement à leur modeſtie & à la peine qu'ils ont de recevoir des loüanges : je dis avec bien peu de fondement, parce qu'il n'y a nulle apparence que les

loüanges puiſſent déplaire à des hommes vains, & qu'il y a bien plus de raiſon d'attribuer leur rougeur à la joye qu'ils ont de ſe voir loüer, ou tout au moins à l'embaras où ils ſont, qui fait qu'ils ne ſçavent quelle contenance ils doivent tenir pendant qu'on les loüe. Il en eſt de même des jeunes femmes qui rougiſſent quand les hommes les abordent & les cajolent ; car leur rougeur qu'on prend pour une marque de leur honneſteté & de leur vertu, en eſt une preſque infaillible de leur humeur coquette & de la joye que leur cœur reſſent de trouver ce qu'elles cherchent naturellement. Ceux qui ſçavent la correſpon-

dance qu'il y a entre le cœur & le viſage par le moyen des nerfs, comprendront aiſément, que dés que le cœur eſt ému, il eſt de toute neceſſité que ſes émotions paroiſſent ſur le viſage. Que ſi ces preuves ne ſemblent pas aſſez fortes pour détruire l'opinion où l'on eſt, que la pudeur qui fait rougir les jeunes gens & les perſonnes qui ſont avancées dans l'âge, eſt le caractere des ames bien nées ; & pour être convaincu que cette rougeur eſt un ſigne fort équivoque, l'on n'a qu'à ſe ſouvenir que Sylla rougiſſoit de même que Pompée, & qu'on voit des gens dont les inclinations ſont fort dépravées, qui rougiſſent bien plus facilement

& plus frequemment que ceux qui ſont ſages & vertueux. Le principe qui produit la pudeur eſt un orgueil caché, & une ſorte d'orgueil qui rend l'homme injuſte; & qui le diſpoſe de maniere que quelque crime qu'il faſſe, il n'en veut pas recevoir la confuſion, ni en être blâmé & meſeſtimé: une ſorte d'orgueil qui l'aveugle juſqu'au point que ne ſe ſouvenant plus qu'il eſt homme, il veut qu'on le croye incapable de faire les moindres fautes; ce qui ſe voit en ceux qui rougiſſent des fautes les plus legeres, telles que ſont les mépriſes dans les paroles, & des plus ordinaires; quoiqu'ils ſçachent bien que tout le monde les excuſe

excuſe & qu'on les doit excuſer : une ſorte d'orgueil qui lui donne un ſi grand deſir d'être approuvé en tout ce qu'il fait, que la moindre crainte de ne l'être pas le fait auſſi-toſt rougir. De là vient qu'on rougit dans l'apprehenſion de ne pas ſortir à ſon honneur de tout ce qu'on entreprend, quelque peu important qu'il ſoit, & que les jeunes filles qui entrent dans le monde rougiſſent de rien ; car elles ne rougiſſent pas ſeulement par la peine où elles ſont pour l'ordinaire d'aſſurer leur contenance, elles rougiſſent encore dés qu'on les regarde, qu'on leur adreſſe la parole, ou qu'on leur fait faire la moindre choſe. En-

fin un orgueil qui fait que l'homme rougit de la baſſeſſe de ſa naiſſance, de la ſervitude, de la pauvreté, & d'autres choſes ſemblables, qui dans la verité ne ſont point honteuſes, & qu'il rougit même des prieres qu'il fait pour faire réuſſir ſes propres affaires, parce que par ſes prieres il ſe ſoumet aux autres, & ſe met en état de dépendre d'eux.

DE LA DEBONNAIRETÉ.

LE mot de debonnaire nous fait concevoir en même tems un homme doux & clement, toûjours porté à faire du bien, & incapable de faire du mal à qui que ce ſoit au monde: & un homme facile, foible & ſi endurant que ſa patience exceſſive donne l'audace à ſes ennemis de lui ôter ſon bien, de le mépriſer & de lui faire toutes ſortes d'injures; de ſorte que lorſqu'on appelle quelqu'un debonnaire, l'on ne ſçait ſi l'on lui donne ce nom pour le loüer ou pour le blâmer. Pour donner donc une con-

noiſſance exacte de la debonnaireté, il nous faut, ſelon le langage d'un Prophete, ſeparer ce qu'elle a de precieux de ce qu'elle a de vil & de mépriſable, & examiner l'un & l'autre à part, c'eſt ce que nous allons faire preſentement. Nous honorons les Chrêtiens qui ſe ſont dépoüillez de leurs biens, & qui ont ſouffert les plus grands outrages plutôt que d'abandonner la foi: & nous avons au contraire une idée baſſe des gens debonnaires qui endurent qu'on leur retienne ou qu'on leur uſurpe une terre qui leur appartient, qu'on ne faſſe aucun cas d'eux & qu'on les foule aux pieds; pourquoi cela? Si ce n'eſt parce que nous conſiderons ceux-ci

comme des perſonnes foibles & puſillanimes qui n'ont ni la force, ni l'induſtrie de ſe défendre & de ſe faire faire raiſon, au lieu que nous regardons les autres comme des athletes & comme des hommes que la vertu du Saint Eſprit animoit. Il faut donc reconnoiſtre qu'encore que les gens debonnaires imitent les mœurs des plus parfaits Chrêtiens, & que de même qu'eux, ils ne trouvent pas mauvais qu'on leur faſſe des affronts, & qu'on leur ôte ce qu'ils poſſedent, ils ſont neanmoins meſeſtimez avec juſtice, & que par conſequent il y a une partie de la debonnaireté qui eſt vile & mépriſable. Voila ce que la de-

bonnaierté a de mauvais. Voyons maintenant ſi ce qu'elle a de bon eſt veritablement bon ; & ſi la bonté qui fait que les hommes debonnaires ne ſçauroient donner du chagrin à perſonne, & qu'ils ſont toûjours diſpoſez à faire tous les plaiſirs, & à accorder toutes les graces qu'on leur demande, ſi cette qualité, dis-je, eſt une bonté qui merite d'être eſtimée. Il faut avoüer d'abord que la plûpart des debonnaires agiſſent naturellement, & que leur debonnaireté eſt ſincere ; car comme les debonnaires doivent l'être toûjours, s'ils ne l'étoient effectivement, & s'il leur faloit joüer la Comedie pour le paroiſtre ; perſonne ne

ſe voudroit condamner à faire toute ſa vie ce perſonnage. En effet, il n'eſt pas de ceux qui pratiquent la debonnaireté comme de ceux qui ſe piquent d'amitié, de gravité, & de beaucoup d'autres vertus; ce n'eſt que quand les hommes graves ſe montrent en public, qu'ils ſe redreſſent & qu'ils compoſent leurs viſages, dés qu'ils ſont en leur particulier ils ne ſe donnent plus cette geſne: les amis les plus parfaits ne ſont pas amis de tout le monde, & ne ſont pas obligez à donner des témoignages d'amitié à ceux qui les payent d'ingratitude; mais il n'y a ni tems, ni raiſon, ni pretexte qui diſpenſe de la debonnaireté, & on ne l'exerce jamais plus à propos que

lorſqu'on a de juſtes ſujets de ne la point exercer. La ſeconde preuve que la debonnaireté dont nous parlons n'eſt pas feinte ni étudiée, ſe tire du naturel de l'homme qui eſt ſi ſenſible, ſi impatient, & ſi vindicatif, qu'il ſe fait violence toutes les fois qu'étant maltraité, il prend le parti de la bonté, de la douceur, & de la ſouffrance. Or comme ſon naturel eſt roide & rebelle, il eſt impoſſible qu'on puiſſe toûjours le plier & le tourner où l'on veut. C'eſt pourquoi il eſt viſible que ceux qui ont une bonté, une douceur, & une patience à toute épreuve, ne ſont pas des gens contraints, & qui affectent d'être debonnaires. La debon-

débonnaireté eſt donc preſque toûjours ſincere, mais il ne s'enſuit pas quelle ſoit vertueuſe; car, ainſi que dit Ariſtote, pour être vertueux il faut faire le bien par choix, & ne le pas faire ſeulement parce qu'on y eſt entraîné par ſes inclinations naturelles. D'ailleurs ce ſont les vices du temperament qui en font ſouvent les vertus : de ſorte que comme la froideur exceſſive du temperament eſt quelquefois la cauſe principale, pour ne pas dire l'unique de l'honneſteté des femmes, de même la moleſſe de la complexion des perſonnes débonnaires, fait elle ſeule leur débonnaireté. J'ai dit que la débonnaireté eſt ordinairement

ſincere, parce qu'elle ne l'eſt pas toûjours, & qu'il y a des perſonnes en qui elle eſt concertée : car il y a des gens qui voyant qu'ils ont tant de défauts & de choſes deſagréables qu'on a peine à les ſupporter, & qu'on les tourmente ſans ceſſe, font profeſſion d'être debonnaires pour ſe délivrer des tourmens & des perſecutions qu'on leur fait. Il y en a d'autres qui ſont d'une eſpece un peu plus relevée, qui n'ont point de défauts qui attirent le mépris, mais qui n'ayant aucun talent qui puiſſe les faire conſiderer, prennent la debonnaireté comme un office qui leur donne quelque rang dans la ſocieté où ils ſont. Les Princes qui ne ſe

ſentent pas aſſez vaillans pour acquerir de la reputation par les armes, ni aſſez habiles pour être eſtimez par le gouvernement de leurs Etats, s'étudient à ſe montrer debonnaires pour ſe faire approuver au moins par une qualité eſtimée dans le vulgaire. Quelques-uns d'entre eux uſent de douceur & d'indulgence envers leurs ſujets par le ſeul deſſein de leur être agréables & de gagner leur affection. Enfin, ceux qui ſuccedent à des Princes durs & cruels ſont doux & debonnaires, afin que les peuples ſe trouvent heureux d'être ſous leur domination, & qu'ils beniſſent leur regne. La debonnaireté eſt donc une fauſſe vertu, ou une

pauvre qualité qui ne ſe rencontre que dans des ſujets auſſi pauvres & auſſi miſerables qu'elle.

DE L'INDULGENCE.

S'Il ſe trouve quelqu'un qui doute que la ſcience ait part à la production des vertus & des actions vertueuſes, il n'eſt point pour le convaincre de plus infaillible moyen, que de luy faire conſiderer l'indulgence, puis que la ſcience eſt manifeſtement le principe & l'ame de cette vertu aimable. En effet, à meſure que nos connoiſſances augmentent, nous devenons plus

doux & plus indulgens, les fautes & les defauts de ceux avec qui nous vivons, nous font moins de peine, & nous comprenons bien que ſi nôtre lumiere arrivoit à ſa perfection, nous pouvons parvenir à une eſpece d'inſenſibilité à l'égard des offenſes qu'on nous fait, même à l'égard de celles qui nous cauſent de plus grands chagrins. Ce qui fait que l'indulgence eſt parfaite, lors qu'elle ſe rencontre dans un homme extraordinairement éclairé, eſt que la grandeur de ſa lumiere luy fait penetrer les cauſes les plus cachées des fautes & des emportemens des hommes, & luy fait trouver des excuſes pour une infinité d'ac-

tions qui luy ont autrefois paru tres offenſantes & tres mauvaiſes. Il voit par exemple qu'il s'eſt piqué de ce qu'on lui a dit en quelques occaſions des paroles qu'il a regardées comme des paroles de mépris, pour n'avoir pas connu l'intention ou le peu de ſens des perſonnes qui les ont dites, & que ſouvent il a attribué à la malice ce qu'on a fait contre luy par hazard & ſans aucun deſſein. Quant aux defauts du corps, il croiroit bleſſer l'équité, s'il les reprocholt à ceux qui les ont, & s'il leur imputoit les fautes de la nature : il traite également les defauts de l'eſprit, & comme il n'eſt point offenſé de l'aveuglement du corps, il ne l'eſt point auſſi

de la ſtupidité, qu'il conſidere comme l'aveuglement de l'ame. Mais les perſonnes intelligentes ne comprennent pas ſeulement qu'ils ne doivent pas eſtre choquez des imperfections & des défauts naturels des autres, ils ſont encore convaincus qu'ils doivent ſuporter ſans chagrin les ſujets veritables qu'on leur donne de ſe faſcher, tels que ſont les bleſſures que font à leur reputation les envieux & les méchans qui médiſent d'eux; car quoique ces bleſſures ſoient infiniment ſenſibles, neanmoins l'homme qui a acquis la perfection de l'indulgence n'en eſt pas touché, & il les regarde, ainſi que faiſoit Socrate, comme les effets

d'une mauvaiſe éducation dont on n'eſt point coupable, ou d'une legereté qui ne fâche qui que ce ſoit, ou d'une malignité naturelle & inſurmontable. Il voit d'un œil auſſi tranquille les oppoſitions de ceux qu'il trouve dans ſon chemin, il ſe met en leur place, il entre dans leurs intereſts, dans leurs ſentimens, & même dans leurs imaginations, & il découvre qu'ils ne le traverſent que par les étroites liaiſons d'intereſt & d'amitié qu'ils ont avec ſes concurrens, ou par le reſſentiment de quelque injure qu'ils croyent avoir reçüe de lui. Avec tout cela il ſeroit malaiſé de trouver une vertu plus fauſſe, plus politique

& plus intereſſée que l'indulgence humaine ; elle n'eſt en nous qu'une crainte de perdre ceux qui nous offenſent par leur indiſcretion, ou par leur humeur violente, parce qu'ils nous ſervent dans nos affaires, ou que par l'agrément de leur eſprit ils contribuent à noſtre divertiſſement : on les ſupporte encore, pour ne pas perdre le merite des ſervices qu'on leur a rendus, ou par la peur qu'on a de paſſer pour querelleur & pour delicat. L'indulgence humaine eſt auſſi quelquefois une poltronnerie habile, qui fait que certaines perſonnes excuſent ou diſſimulent ce qu'on leur dit de fâcheux, pour n'eſtre pas obligez d'en tirer raiſon.

C'eſt enfin une liberté qu'on veut avoir d'abuſer des autres, & qu'on ne peut prendre ſi l'on ne donne aux autres la liberté d'abuſer de nous. Ce qu'on a dit montre que l'indulgence humaine n'eſt pas une vertu ſincere; mais ce qui le prouve invinciblement, eſt que ceux qui la pratiquent, quelques doux & endurans qu'ils paroiſſent, ſont choquez dans leur ame de tous les procedez & de tous les diſcours piquans, qu'ils ont une peine extrême à cacher leurs impatiences & leurs chagrins, & qu'ils les feroient éclater, s'ils n'eſtoient retenus par les conſiderations qu'on a marquées.

DE LA PITIE'.

CEux qui agiſſent par le mouvement d'une pitié purement humaine, lorſqu'ils ouvrent leur bourſe, pour ſubvenir à la neceſſité d'un homme qui eſt tombé dans la pauvreté, ou qu'ils ſauvent de la priſon un debiteur pourſuivi par ſes créanciers, ou qu'ils ſe montrent officieux & ſecourables à un de leurs voiſins, qu'ils voyent accablé de douleurs & de maladies, ou qu'ils eſſayent de donner quelque conſolation à un pere & à une mere déſolez de la mort de leur fils unique: ces gens-

dis-je, quoique, leurs actions nous perſuadent qu'ils ont une veritable compaſſion des afflictions & des miſeres de leur prochain, cependant ils n'ont pitié que d'eux-mêmes, ils ſe ſervent, ils s'aſſiſtent, & ſe ſoulagent en la perſonne des autres, & ils eſſuïent leurs propres larmes dans les yeux de leurs proches & de leurs amis. Ce ſont des gens qui voyant que par l'inconſtance des choſes humaines, les plus riches ſont en peu de temps appauvris par les mauvaiſes affaires qui leur ſurviennent, que les plus robuſtes & les plus ſains, lors qu'ils y penſent le moins, ſont attaquez de maladies longues & incurables, & que les plus heureux deviennent

ſouvent les objets de la haine de la fortune, prennent tous les ſoins qu'ils peuvent des malheureux, afin qu'on prenne les mêmes ſoins d'eux, s'ils viennent à manquer de bien, s'ils tombent malades, & ſi leur fortune vient à changer; de ſorte qu'ils préviennent tous leurs beſoins, & ſe donnent par avance tous les ſecours qu'ils peuvent s'imaginer. Ainſi la pitié eſt un ſentiment ſecretement intereſſé, c'eſt une prévoyance habile, & on peut l'appeller fort proprement la providence de l'amour propre. Que ſi quelqu'un veut eſtre convaincu de la verité que j'avance, il n'a qu'à obſerver qu'on trouve rarement la pitié en ceux qui

peut compter ſur les aſſiſtances que donnent au prochain ceux qui ne l'aſſiſtent que par une pure compaſſion naturelle. Les ſujets les plus ſuſceptibles de pitié ſont les vieillards, les femmes & des enfans, qui ſont tous les ſujets foibles & faciles à émouvoir ; les vieillards, parce que leur corps & leur eſprit ſont affoiblis par l'âge ; les enfans, parce qu'ils agiſſent par l'impreſſion que font en eux les objets qui frappent les ſens ; & les femmes, à cauſe que leur ſexe les éloigne des emplois qui éveillent & qui exercent le courage, & que d'ailleurs elles ſont dépourvües des connoiſſances qui fortifient l'eſprit ; de ſorte que dans les

les accidens qui leur arrivent elles ſe trouvent ſans force & ſans réſolution: c'eſt par cette raiſon qu'elles plaignent extraordinairement tous ceux qu'elles voyent dans la ſouffrance, & qu'elles voudroient, dit Seneque, briſer tous les fers & ouvrir toutes les priſons. Que ſi l'on veut ſçavoir d'où vient qu'on a tant d'inclination pour les perſonnes qui ſont ſenſibles aux maux des autres, & pourquoy la pitié a trouvé place parmi les qualitez les plus eſtimées, je répons qu'on a conçû une opinion avantageuſe de la pitié, par la même raiſon qui perſuada aux Babyloniens que Belus eſtoit un Dieu; car comme ils eurent

cette créance & lui rendirent les honneurs divins, parce qu'ils voyoient que ſa ſtatuë eſtoit un azile pour tous les criminels, de même le vulgaire voyant que la pitié eſt le refuge des miſerables, l'a regardée & honorée comme une qualité divine. On approuve auſſi la pitié par l'extrême averſion qu'on a pour la dureté, qui eſt une qualité étrange & tout-à-fait oppoſée à la nature de l'homme, parce qu'elle étouſe en lui tous les ſentimens humains, & qu'il ſemble qu'elle ferme ſon cœur à tous les autres hommes, en le rendant inſenſible à leurs afflictions & à leurs miſeres. L'on peut même dire que puiſque la dureté eſt

un vice qui empêche les hommes de compatir mutuellement à leurs déplaiſirs, c'eſt une choſe loüable de ſentir des maux auſquels on eſt obligé de remedier. Mais il faut s'arrêter là : car ſi l'on fait un pas plus avant, & qu'on tire cette conſequence, que la pitié qu'on n'a des autres que pour l'amour de ſoi-même eſt une qualité vertueuſe, l'on commence à s'égarer, parce que les ſentimens que la vertu inſpire ſont paiſibles, uniformes, & purs de tout interêt, & qu'au contraire la compaſſion naturelle eſt un ſentiment inquiet, inégal, & intereſſé, qui n'a pour objet que ſes diſgraces & des malheurs temporels.

DE L'AMITIE'.

L'Amitié de deux hommes qui ont des qualitez extraordinaires, à la définir comme il faut, eſt une maniere de traité qu'ils font, par lequel ils ſe promettent d'obſerver en eux reciproquement tout ce qu'il y a d'eſtimable, & de s'entre-eſtimer autant qu'ils croyent le meriter. Les amitiez ordinaires ſont des trafics honnêtes, où nous eſperons faire pluſieurs ſortes de gains qui répondent aux prétentions differentes que nous avons, ou pourmieux dire à nos paſſions differentes. Comme celle

d'acquerir du bien eſt vive & impatiente, & qu'il y a une infinité de gens qui n'en ont point du tout, ou qui n'en ont pas aſſez pour vivre ſelon leur condition ; de là vient que l'intereſt fait preſque toutes nos amitiez & toutes nos liaiſons ; de là vient que l'on s'attache aux Rois, à leurs Favoris, & à leurs Miniſtres, & que ceux qui leur font la cour profitent de toutes ſortes d'occaſions, & prennent toutes ſortes de figures pour leur perſuader qu'ils leur ſont entierement dévoüez. La paſſion du plaiſir aſſocie & lie les jeunes gens, & comme ils ne le trouvent pas toûjours dans un même endroit par les obſtacles qu'ils y rencontrent, & qu'ils

en changent ſouvent par dégoût & par laſſitude, ils changent auſſi ſouvent d'amis, ainſi qu'Ariſtote l'a remarqué. Il y a une ambition cachée qui eſt la troiſiéme cauſe de l'amitié ; elle ſe rencontre dans une eſpece de gens qui donnent tout leur temps & tous leurs ſoins à quelque perſonne dont la condition eſt infiniment relevée, & dont l'approbation les met en conſideration. Il y a une autre ſorte d'ambition plus aiſée à connoiſtre & plus ordinaire, par laquelle certaines gens cherchent à ſe ſignaler dans toutes les affaires de leurs amis pour faire bruit dans le monde & ſe rendre recommandables par l'amitié. Mais les hommes ne

ſont pas ſeulement trompez par leurs paſſions qui font qu'ils ſe conſiderent & ſe recherchent eux-mêmes ſecretement lorſqu'ils croyent ſervir leurs amis d'une maniere tout-à-fait déſintereſſée, ils ſont encore abuſez par les diſpoſitions & les qualitez de leur temperament que pluſieurs prennent pour les inclinations & les qualitez veritables de l'amitié ; car les coleres qui font tout avec violence, s'imaginent lorſqu'ils défendent leurs amis avec tant de chaleur, que c'eſt par le zele de l'amitié qu'ils s'allument : cependant c'eſt par leur ardeur & leur fougue naturelle qu'ils s'échaufent & qu'ils s'emportent. Les melancholiques

croyent aimer mieux ceux à qui ils ne s'attachent que par un choix capricieux & opiniaſtre. Les femmes prennent la moleſſe de leur complexion pour la tendreſſe de l'amitié. Enfin les ſanguins ſe perſuadent qu'ils ont de l'amitié, parce qu'ils ont l'humeur careſſante, & une certaine gayeté naturelle qui les diſpoſe à faire toûjours bon accueil à ceux avec qui ils vivent en ſocieté, & à bien recevoir toutes leurs prieres. Delà vient qu'on ne s'accorde point ſur le ſujet de l'amitié, & qu'on s'en forme des idées differentes ; car comme la plûpart des gens aiment par temperament, & que leur amitié tient de l'humeur particuliere

ticuliere prédomine en eux, il n'eſt pas poſſible qu'ils ſentent & qu'ils conçoivent l'amitié d'une maniere ſemblable. C'eſt par cette raiſon que les bilieux qui ont une amitié ardente & emportée, ſe tourmentent, crient, & font du bruit dans les fâcheuſes avantures de leurs amis, pendant que ceux qui ont le naturel doux ne prennent dans la comedie de l'amitié que le rôle des lamentations & des plaintes, & ſe contentent même quelquefois de témoigner leur déplaiſir par leur air triſte & par leur ſilence. C'eſt encore par cette même raiſon que ces deux eſpeces d'amis ſe deſapprouvent & s'entraccuſent, les amis doux & paiſi-

bles nepouvant comprendre que l'amitié conſiſte à faire du bruit, & les impetueux ne pouvant approuver une amitié tranquille. Il y a des amitiez qu'on n'entretient que pour parvenir à d'autres plus grandes & plus utiles, ou pour les conſerver, ou pour les rallumer quand elles ſont refroidies; car le monde eſt ſi ſolide, & ſe gouverne ſi fort par raiſon, que ceux qui veulent réuſſir ſont contraints de s'y élever par machines, & de s'y maintenir par toutes ſortes d'artifices. Celui où les plus honneſtes gens ſont forcez de recourir, eſt de s'établir auprés des uns par les autres, & de faire entendre adroitement qu'ils ont

la confiance d'une Princeſſe, ou l'accés auprés de pluſieurs perſonnes de qualité, pour avoir entrée chez un Miniſtre. Il en eſt d'autres qui étant ſoufferts dans le grand monde, & n'y étant ni aimez, ni conſiderez, ſe vantent pourtant d'avoir un fort grand nombre d'amis ; de ſorte que toutes les fois qu'il meurt des perſonnes de la premiere qualité, ils ne manquent jamais de ſe montrer ſenſiblement touchez de leur mort, & de dire qu'ils ont fait une grande perte. Avant que d'achever ce diſcours, il faut répondre à une objection tres conſiderable : c'eſt à dire à la preuve d'amitié que ſe donnerent Pylade & Oreſte, Phythias & Damon,

lorſqu'ils voulurent opiniâtrement mourir l'un pour l'autre. On ne veut pas affoiblir cette preuve, comme l'on pouroit, par l'incertitude de ces exemples, dont le premier n'eſt appuyé du témoignage d'aucun Hiſtorien, ni par leur rareté qui eſt ſi grande qu'on ne rapporte que ces deux-là, parce que l'on peut accorder qu'un homme s'eſt offert à mourir pour ſauver ſon ami, & même qu'il eſt mort effectivement pour lui, ſans quitter la penſée qu'on a qu'il n'eſt point d'amitié pure & veritable ; car l'on ſoutient que quoiqu'il paroiſſe qu'un homme donne ſa vie pour conſerver celle de ſon ami, il eſt certain

pourtant qu'il meurt pour ſa propre gloire, c'eſt à dire pour acquerir une ſorte de gloire qu'il trouve d'autant plus charmante qu'elle eſt rare & tres ſinguliere. Il y a des gens, dit Ariſtote, qui aiment mieux faire une belle & grande action, que de faire une infinité d'actions ordinaires, tels que ſont ceux qui meurent pour leurs amis. Que ſi l'on a de la peine à concevoir comment un homme peut ſouffrir la mort & conſentir à ſa propre deſtruction pour l'amour de ſoi-même, l'on n'a qu'a ſonger à ceux qui ſe ſont tuez afin de paſſer dans la poſterité pour des hommes forts & capables d'une grande reſolution. L'on n'a auſſi qu'à pren-

dre garde que la difficulté que nous avons de comprendre ce paradoxe, vient de ce que nous raiſonnons d'un homme malade de même que s'il étoit ſain. En effet, l'ambition étant une des plus violentes maladies de l'homme, il eſt clair qu'elle peut changer aſſez ſon état & dépraver aſſez ſon gouſt, pour lui faire mieux aimer la gloire immortelle qui ſuit une grande action, que de joüir d'une longue vie. C'eſt par cette même regle que nous devons juger de cette preuve d'amitié ſi grande & ſi peu commune, que Socrate donna à Alcibiade, lorſqu'il lui ceda l'honneur de la victoire qu'il remporta dans la Macedoine, & l'on

peut croire avec fondement que Socrate vit fort bien que la gloire à laquelle il renonçoit pour la laiſſer à Alcibiade revenoit à lui avec plus d'éclat, & que ſon cœur delicatement ambitieux goûteroit bien mieux celle que merite une belle action qui n'a point d'exemple, que celle qu'on acquiert par le gain d'un combat & d'une bataille. Reconnoiſſons donc avec Ariſtote, que toutes nos amitiez doivent être raportées à nôtre amour propre comme à leur vrai principe, qu'il entre dans toutes, & que toute la difference qu'il y a entre les amitiez ordinaires & celles des honneſtes gens, c'eſt qu'il eſt délié & caché dans celle-ci.

au lieu qu'il eſt viſible & groſſier dans les autres. Reconnoiſſons encore & avoüons de bonne foi, que lors même que nous nous reſolvons à rendre quelque ſervice à nôtre meilleur ami, il nous vient dans la penſée que dans une occaſion que nous prévoyons nous aurons affaire de lui, ou qu'il aura encore plus de ſoin de nous deſennuyer & de nous tenir compagnie. Confeſſons, dis-je, que ces motifs, & beaucoup d'autres ſemblables ſe preſentent à nôtre eſprit, & qu'il en entre toûjours quelqu'un dans tous les projets, & dans toutes les reſolutions que nous faiſons d'obliger ceux que nous aimons. Enfin, on ſupplie ceux

qui n'auront pas été perſuadez par toutes ces raiſons, de faire reflexion ſur les accidens qui arrivent à la plûpart des gens dans le cours de la vie humaine, & de conſiderer qu'ils ne prouvent que trop qu'il n'y a point d'amis ſinceres & veritables. Nos diſgraces & nos beſoins ne les rendent pas infidelles, ils ne font que nous découvrir ce qu'ils ſont, & nous apprenons par de fâcheuſes experiences avec combien de raiſon Socrate diſoit, qu'un homme n'eſt jamais plus empêché que lorſqu'il faut qu'il faſſe le compte de ſes amis.

DE L'HONNESTETE' des Femmes.

LA violence que ſe font les femmes qui aiment tendrement, quand elles ſont ſeveres, paroiſt digne d'admiration aux Auteurs des Romans, parce qu'ils la prennent pour une force extradinairement vertueuſe. Ce qui les trompe & qui trompe preſque tout le monde, eſt qu'on a égard à l'effet, & qu'on n'en a point du tout à la cauſe de cette violence; je veux dire que l'on conſidére que la violence qu'elles font à leurs inclinations conſerve leur honneur, &

qu'on n'examine point ce qui les rend ſi ſoigneuſes de le conſerver, & d'où vient le pouvoir qu'elles ont ſur elles-mêmes. Il eſt impoſſible d'en chercher tant ſoit peu la cauſe, qu'on ne découvre que ce n'eſt pas l'amour de leur honneur qui fait qu'elles en ſont ſi jalouſes, mais l'envie d'être longtemps aimées; car elles voyent qu'elles ne le peuvent être qu'autant de tems qu'elles ſeront eſtimées, & que leur complaiſance pour les deſirs de leurs amans eſt la décadence de leur empire. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir décrié la force par laquelle les femmes qui ont ſuccombé à l'amour, reſiſtent à la fureur de cette paſſion. Il nous faut par-

courir toutes les eſpeces d'honneſtes femmes dont la vertu reçoit des éloges, & voir ſi l'on peut leur donner juſtement ce nom. La premiere eſpece d'honneſtes femmes ſont ces femmes ambitieuſes, qui ayant un dépit caché de ce que les hommes ont tant de moyens de ſe ſignaler, & que les Sciences, les Arts, la grande habileté, & la vaillance les rendent recommandables, embraſſent l'honneſteté avec d'autant plus d'ardeur qu'elle ſe preſente à elles comme le ſeul chemin qui leur eſt ouvert pour acquerir de la gloire. C'eſt pourquoi elles travaillent à mettre un grand eſpace entre elles & le commun des

femmes, & ne ſe contentant pas d'être honneſtes, elles affectent des manieres d'honneſteté toutes particulieres afin qu'on les croye prudes. Delà vient encore que lorſqu'elles ſe ſentent de la pente à la galanterie, & qu'il arrive quelque occaſion capable de les tenter, elles font de ſecrets efforts pour ſe retenir, afin de conſerver le rang où elles ſe ſont miſes, & être toûjours diſtinguées des autres perſonnes de leur ſexe. Ces ambitieuſes honneſtes ont bien du rapport avec les Veſtales : celles-ci voüoient leur virginité aux faux Dieux ; & celles-là voüent leur chaſteté & leur honneſteté à la Gloire, qui qui eſt une des fauſſes Di-

vinitez que le monde adore.
La ſeconde eſpece d'honneſtes femmes, ſont celles qui ſont honneſtes par fierté, & parce qu'elles n'imaginent rien qui ſoit digne d'elles: c'eſt par cette orgueilleuſe diſpoſition qu'elles ſe montrent éloignées des intrigues & des amuſemens qui ont accoutumé d'occuper les femmes; on peut dire que leur honneſteté naiſt de la perſuaſion qu'elles ont de l'excellence de leur merite, & que c'eſt pour n'en pas diminuër le prix qu'elles ſont honneſtes. La pareſſe & la timidité font une troiſiéme eſpece d'honneſtes femmes: celles qui s'engagent dans la galanterie ſont obligées d'avoir tant d'é-

gards & de précautions, & d'uſer de tant de feintes, de fineſſes, & d'artifices que cette fatigue paroiſt inſupportable à la plûpart des femmes qui ſont nées pareſſeuſes; elles craignent d'ailleurs la colere d'une mere, la violence d'un mari, la revolte de leur famille, & le bruit du monde, & tout cela enſemble leur perſuade qu'il eſt moins difficile de ſuivre ſon devoir, que de ſuivre une paſſion qui condamne les femmes qui s'y ſoumettent à tant de ſoins, de peines, d'inquietudes & de ſoucis. Enfin, le bonheur du temperament a preſque toute la part à l'honneſteté d'un fort grand nombre de femmes, ſur tout de celles dont l'eſprit n'eſt

point du tout agiſſant, & qui ſe laiſſent conduire à leurs inclinationsnaturelles.

DU DESINTERESSEMENT.

LEs gens qui ſont les deſintereſſez ne ſont pas du nombre de ceux qui trompent les autres, parce qu'ils ſont trompez eux-mêmes : ce ſont des gens déliez qui jugent que rien ne leur ſçauroit être plus utile pour arriver à leurs fins, que d'être crûs deſintereſſez. Il ne faut que ſe ſouvenir des ſtratagemes avec leſquels quelques-uns d'entre eux ayant eſſuié

eſſuié toutes les fatigues & tous les perils d'un parti, & refuſé longtems d'être compris dans un Traité, font habilement charger le meilleur de leurs amis de l'accommodement, aprés avoir exigé de lui qu'il en rompra toutes les meſures, s'il ne peut obtenir pour eux des ſommes & des Charges conſiderables. D'autres diſent que pour eux ils ne veulent rien; mais que tous ceux de leur parti ayant eu des Gouvernemens ou de grandes gratifications, il y iroit de leur honneur s'ils ne recevoient un ſemblable traitement. Enfin, les autres ſe font contraindre par leurs amis, ou commander par la Cour d'accepter un emploi qu'ils ont

toûjours ſecretement ſouhaité. Il en eſt donc de l'apparition de ces faux deſintereſſez comme de celle des mauvais Anges qui ſe transfigurent en Anges de lumiere: à la fin on les découvre par quelque endroit. Venons aux raiſons qui les obligent de ſe mettre ſur le pied de gens deſintereſſez. La premiere eſt, l'envie de faire imaginer qu'ils ont l'ame belle & de donner une grande idée d'eux-mêmes; ce qui vient de ce que l'orgueil qui excite continuellement les hommes à ſe faire valoir, preſſe ceux qui ont de bonnes qualitez à les mettre en vûë, & à faire croire qu'ils en ont d'extraordinaires, parmi leſquelles il n'y en a

point de plus belle & de plus rare que d'avoir un grand deſintereſſement. La ſeconde raiſon eſt, que le deſintereſſement eſt la voye la plus honneſte qu'ils peuvent prendre pour aller à leurs intereſts. Or cette voye eſt dautant meilleure qu'elle eſt ſinguliere ; car la ſingularité ſert merveilleuſement à les mettre en credit. La troiſiéme raiſon eſt, la connoiſſance qu'ils ont de l'averſion qu'on a pour les perſonnes intereſſées, pour ces perſonnes qui vivent dans la ſocieté avec auſſi peu de zele pour le bien des autres, que s'ils étoient nez uniquement pour eux-mêmes, qui ne prennent jamais feu dans les affaires les plus importantes de leurs

amis, & qui ſont inſenſibles aux plus preſſans beſoins de leurs proches ; car comme tout le monde leur rend juſtice, qu'on eſt détaché d'eux comme ils ſont détachez des autres, que perſonne ne s'intereſſe à leur avancement, & qu'ils ſont abandonnez dans toutes les diſgraces qui leur arrivent ; cette experience fait que certains hommes ne voiant rien qui ſoit plus avantageux pour leur reputation & pour leurs affaires, que de paſſer pour des gens qui ſont audeſſus de leurs intereſts, ils s'étudient à donner cette impreſſion d'eux à toutes les perſonnes qui les approchent. Mais puiſque c'eſt une verité connuë, que tous les hommes

generalement ſont ſi attachez à leurs intereſts ; qu'il leur eſt auſſi peu poſſible d'y renoncer que de ſe défaire de leur nature, comment ces gens qui ſe vantent d'être deſintereſſez, trouvent-ils créance dans l'eſprit du monde ? En voici la raiſon. La plûpart ne ſont inſtruits de cette verité, que parce qu'ils voient qu'on en eſt perſuadé, & qu'ils ne le ſont point par une profonde connoiſſance des inclinations de l'homme ; c'eſt pourquoi ils ſont facilement attachez par ceux qui paroiſſent deſintereſſez. Cela vient auſſi de l'adreſſe qu'ont ceux-ci de faire quelques actions de deſintereſsement devant des hommes autoriſez & dont le

témoignage ſuffit pour établir cette opinion dans le monde ; car ils ſçavent qu'à la Cour ; & dans toutes les ſocietez particulieres il y a des gens qui dominent ſur les eſprits, & dont les ſentimens ſont la regle des penſées & des ſentimens des autres. Cela vient enfin de ce qu'il eſt ſi rare d'être deſintereſsé, que l'envie qu'on a de voir des gens qui le ſoient veritablement, nous aide à croire qu'il y en a.

DE L'AMOUR DE la verité.

IL n'eſt rien de ſi grand que la verité, & c'eſt avec beaucoup de ſujet que ſa recherche nous eſt marquée dans l'Ecriture, comme le premier de tous nos devoirs, & ſa poſſeſſion, comme la plus grande acquiſition que nous pouvons faire; mais il faut la chercher d'une maniere digne d'elle, & c'eſt pour l'amour d'elle, & non par raport à nous que nous devons l'aimer. C'eſt pourtant en quoi manquent tous ceux qui la cherchent & qui l'aiment d'une affection humaine; car ce n'eſt pas pour

gouſter la verité & pour en faire l'uſage qu'on en doit faire, qu'ils ſouhaitent ſi ardemment de la connoiſtre, mais bien plûtoſt pour contenter leur curioſité; c'eſt à dire pour ſuivre les mouvemens d'une paſſion âpre & impatiente qui n'enviſage point la beauté & l'utilité, & qui n'a point d'autre but que de ſe ſatisfaire. Voila la premiere diſpoſition de l'homme à l'égard de la verité. La ſeconde eſt une diſpoſition maligne, telle eſt la diſpoſition de la plûpart des gens qui s'informent inceſſamment de ce que les autres ſont de mauvais & de reprehenſible, non pour les avertir & pour les corriger, mais pour s'en réjoüir & pour en médire.

dire. La troiſiéme eſt cette diſpoſition orgueilleuſe avec laquelle les Philoſophes s'éleverent à la connoiſſance de Dieu pour s'en eſtimer davantage, & en moins eſtimer ceux qui n'avoient pas fait cette importante découverte ; car au lieu que cette connoiſſance devoit les porter à glorifier Dieu, à ſe ſoumettre à lui, & à vivre ſelon ſes loix, elle ne ſervit qu'à leur enfler le cœur, & leur lumiere, dit Saint Paul, ne ſervit qu'à les aveugler. La quatriéme eſt une diſpoſition d'amour propre, avec laquelle certaines perſonnes prennent la défenſe d'une verité dont ils ſont perſuadez ; car ils la défendent avec zele & avec courage,

apparemment pour empêcher qu'on ne l'obſcurciſſe, & qu'on ne la détruiſe, mais en effet par l'attachement ſecret qu'ils ont à leur opinion. C'eſt de ces ſortes de gens que Saint Auguſtin dit en parlant à Dieu : *ils défendent leur verité, & non pas la tienne ;* c'eſt à dire qu'ils ſe l'approprient & qu'ils la défendent, non pour ſoutenir la cauſe de Dieu, mais par l'intereſt qu'ils y ont, & comme un bien qui leur appartient. La cinquiéme eſt une diſpoſition vaine, qui eſt commune à la plupart des Sçavans, par laquelle ils ſe condamnent au travail d'une longue étude, & s'inſtruiſent non-ſeulement des veritez curieuſes, mais des plus

hautes veritez, dans la ſeule vûë de faire montre de leur ſcience. La diſpoſition de ceux qui ſont veritables dans leurs paroles, eſt en quelques-uns une ſecrette ambition qu'ils ont que tout le monde ajoûte foy à tout ce qu'ils diſent, afin de ſe mettre par là ſur un pied non ſeulement honneſte, mais precieux; c'eſt en d'autres un deſir de faire voir qu'ils ont l'ame belle, parce que ceux qui ſont ſujets à mentir, ont ordinairement l'ame baſſe: c'eſt en la plupart des gens un éloignement du menſonge, non parce qu'il eſt oppoſé à la verité, mais à cauſe qu'il eſt deshonnorant, & que les menteurs ſont bannis des ſocietez honne-

ſtes, & mépriſez dans les plus indulgentes. La liberté de dire la verité à toutes ſortes de gens & en toutes occaſions ſe rencontre en certaines perſonnes fieres, qui ſe mettent au deſſus de leurs intereſts pour n'eſtre obligez à aucune ſorte d'égards: cette diſpoſition orgueilleuſe eſt pourtant celle du magnanime d'Ariſtote, c'eſt à dire d'un homme ſouverainement vertueux. Le magnanime, dit-il, parle avec liberté, parce qu'il n'eſtime perſonne, & qu'il ne s'empêche jamais de dire la verité par la conſideration de qui que ce ſoit.

Des vertus qu'on peut ranger ſous la force.

Du pouvoir ſur ſoi-même.

IL n'eſt point de Precepteur quelque ſage & capable qu'on l'imagine, qui ſoit ſi propre à corriger l'homme que ſon orgueil. C'eſt lui qui lui fait voir qu'il bleſſe la dignité de ſa nature, lorſqu'il s'abandonne à la volupté, qu'il perd la raiſon quand il ſe laiſſe emporter à la violence de la colere, & qu'il découvre la foibleſſe de ſon ame toutes les fois qu'il ſe laiſſe abattre à l'affliction. Il ſemble même que

l'orgueil ne ſe contentant pas de le détourner de ſuivre les mouvemens des paſſions qui le deshonorent, lui inſpire encore une ſecrette force qui les empêche de s'élever, & rend certains hommes tellement maîtres de leurs ſentimens, qu'il n'eſt point d'avantures fâcheuſes & ſurprenantes qui puiſſent les émouvoir. Cette declaration que je fais, que c'eſt l'orgueil, qui donne aux grands hommes & aux Heros l'empire qu'ils ont ſur eux-mêmes, me diſpenſe de l'obligation où je ſerois de montrer que leur retenuë eſt une fauſſe ſageſſe : tout ce que je dois ajoûter eſt, que ce n'eſt pas ſeulement l'orgueil, mais la grandeur

de leur orgueil qui les rend maîtres d'eux-mêmes ; car comme ils ſe voient placez au rang des Demidieux par l'excellence de leurs qualitez & des actions qu'ils ont faites, ils ſont jaloux de conſerver leur rang, & de faire voir qu'ils ne ſont pas dominez par les paſſions de même que le commun des hommes. C'eſt pourquoi ils ſouffrent qu'on oſe les choquer & les contredire, & même leur parler peu reſpectueuſement, l'orgueil leur faiſant craindre la honte de s'emporter beaucoup plus que les injures qu'on leur fait, ou qu'on leur peut faire. L'on entrera dans ce ſentiment, ſi l'on fait reflection que les Heros ne ſont inſen-

ſibles qu'aux injures de ceux qui leur ſont inferieurs, & que quand ces Demidieux ſont offenſez par des Demi-dieux, ils s'allument & s'abandonnent à la colere comme les hommes. Il eſt donc certain que les Heros & tous ceux generalement qui ſe montrent moderez dans les occaſions qui nous déconcertent, reſſentent les mouvemens des paſſions; mais ils font de ſecrets efforts pour les reprimer & les empêcher de paroiſtre, afin qu'on les en croie exemts, & qu'on ne penſe pas qu'ayant ſçu vaincre les autres, ils n'ont pas le pouvoir de ſe vaincre eux-mêmes. Ainſi les grands hommes qui répondent doucement à ceux qui leur par-

lent avec inconſideration & avec audace, qui laiſſent médire d'eux, & qui ne s'offenſent point de ce qu'on les traverſe, ſont des gens incomparablement plus fiers, & plus orgueilleux que le reſte des hommes. Ils ſont même d'autant plus orgueilleux, qu'il eſt faux qu'ils ſoient inſenſibles; car comme ils ſont judicieux & ſpirituels, qu'ils voient tout ce qu'il y a de piquant dans les procedez injurieux, & qu'ils pénetrent l'intention de ceux qui les fâchent, ils ſentent vivement les offenſes qu'on leur fait, & en ont de fort grands chagrins, ils ne les diſſimulent qu'afin de perſuader que rien ne les ſçauroit toucher, & qu'ils

ſont au deſſus des injures & des mépris. Il eſt ſi vrai qu'ils ſurmontent la colere par leur orgueil, qu'encore que Dieu ne recommande rien tant à l'homme que de tenir ſes paſſions ſoumiſes, il ne laiſſe pas de declarer qu'il reprouvera la ſageſſe des Sages du monde, & que cette ſageſſe eſt une folie devant ſes yeux, parce qu'elle eſt vicieuſe, & que c'eſt par la vertu, & non pas par un vice auſſi grand qu'eſt l'orgueil, qu'il veut qu'on détruiſe les paſſions.

DE LA MODERATION.

SI la moderation de ceux que la proſperité n'enfle point, & dont elle ne change point les procedez, l'air, & les manieres, étoit dans la verité ce qu'elle eſt dans les apparences, il eſt certain que ce ſeroit une vertu admirable. Mais nos joyes étant toûjours proportionnées à nos deſirs, il eſt malaiſé que ceux qui ſe voient ſeuls poſſeſſeurs de la faveur des Rois ſentent médiocrement un bien qu'on croit ſi rare & ſi precieux, qu'ils ont ſouhaité avec paſſion, & recherché

avec toute l'induſtrie & toute l'ardeur dont ils ſont capables. Il eſt donc plus juſte de penſer que leur moderation n'eſt qu'une moderation politique, que c'eſt une ſageſſe habile, & un art avec lequel ils ſçavent cacher leur joye & l'enfermer dans leur amé. Mais pourquoi ſe donnent-ils cette gêne? C'eſt parce que la joye qui naiſt de la poſſeſſion des bonnes graces & de la confiance d'un Roy porte à l'inſolence, & fait qu'un Favori n'a plus les égards qu'on doit toûjours avoir, qu'il ſe croit diſpenſé des loix de la civilité & de la coutume, & qu'il a une hardieſſe à choquer, à offenſer, & à ſe vanger qui eſt toute extraordinaire.

Mais le pire effet de cette ſorte de joye eſt qu'elle luy fait tourner la teſte, & l'aveugle ſi fort qu'il vient enfin à abuſer de la bonté que le Roy lui témoigne, qu'il ne ſe ménage plus, & ſemble avoir entierement oublié l'état de ſa premiere fortune. Ils ſont moderez en ſecond lieu pour en exciter moins l'envie qui s'attache à tous ceux qui ſont en faveur, & fait à leur égard tous les effets de la haine; ce qui vient de ce que les envieux voulant avoir tous les avantages, toutes les charges, tout le bonheur que les autres ont, ne peuvent les ſouffrir, & les regardent comme détenteurs de leur propre bien. Ils ſont moderez en troiſiéme lieu, de

peur que les émotions de leur joye ne paroiſſent ſur leur viſage, & que cette paſſion vive & turbulente ne leur faſſe dire ou faire quelque choſe qui les rabaiſſe & les faſſe meſeſtimer. Ils ſont moderez en quatriéme lieu, afin qu'on croie que quelque grande que ſoit leur élevation, leur ame eſt encore plus grande que leur fortune; car pendant que l'homme qui voit ſa petiteſſe, fait tout ce qu'il peut pour ſe relever par les charges & les emplois, ſon orgueil lui perſuade, & fait qu'il tâche de perſuader aux autres que c'eſt de ſes excellentes qualitez qu'il tire ſon élevation, & non pas de ſa grandeur étrangere. Enfin, l'on eſt moderé & l'on ne ſe

laiſſe point tranſporter à la joye, afin d'en goûter toute la douceur, que ceux qui s'abandonnent à ſes tranſports ne ſçauroient goûter, parce que leur ame eſt comme hors d'elle-même. Cette ſorte de moderation ſe voit le plus ordinairement dans les premiers Miniſtres qui paroiſſent n'être point touchez des heureux ſuccez des choſes qu'ils ont le plus ardemment ſouhaitées, dans le tems qu'ils en ſont ravis dans leur ame: ce qu'on découvre par la favorable diſpoſition, où les trouvent en ce tems-là ceux qui leur recommandent leurs intereſts; car on éprouve alors que toutes les prieres leur ſemblent raiſonnables, toutes les affaires faciles, &

que les perſonnes fâcheuſes & incommodes ne leur ſont point deſagréables. Ce ſont ces ſecrettes ſatisfactions des Miniſtres qui achevent la plûpart des affaires à la Cour, pendant que les Courtiſans ſe ſçavent bon gré de les avoir fait réuſſir, & regardent les graces qu'ils reçoivent comme une juſtice qu'on leur rend, & comme un effet de leur adreſſe & de leur habileté La moderation des vainqueurs eſt un deſir d'augmenter la gloire qu'ils ont acquiſe par la victoire, & de faire connoiſtre que l'honneſte homme eſt joint en eux au grand Capitaine. Voila ce que c'eſt que la moderation des ſages du monde.

DE LA MODESTIE *des Hommes.*

LA modeſtie bien loin de naiſtre d'une humble diſpoſition de cœur dans les perſonnes modeſtes, comme elle devroit faire ſi elle étoit une vertu veritable, prend naiſſance de leur ambition & de leur orgueil. Ce qui le prouve demonſtrativement eſt qu'il eſt évident que la vanterie eſt une vanité groſſiere & viſible, qui rend les hommes mépriſables & ridicules, & que le mépris eſt ſi oppoſé à la nature de l'homme, qu'il n'y a rien qu'il ne faſſe pour n'y pas tomber.

De là vient que les hommes orgueilleux qui ont du ſens & de la lumiere étouffent ſans ceſſe le deſir qu'ils auroient de parler de leurs belles actions, de leur eſprit, de leur ſçavoir, & de leur valeur, & que bien loin de s'applaudir, & de publier leurs loüanges, ils ſemblent ſouffrir avec peine qu'on leur en donne. Ils voient de plus qu'un homme qui ſe vante eſt peu poli & n'a gueres de monde, le propre effet de la politeſſe étant de former un homme ſur le modele des honneſtes gens, & ſon premier ſoin de lui faire éviter les défauts qu'ils deſaprouvent le plus: or un homme orgueilleux veut qu'on croie qu'il eſt poli, & qu'il

ne luy manque aucune des qualitez qui peuvent luy faire meriter l'approbation des perſonnes les plus eſtimées ; c'eſt pourquoi il ſe donne bien de garde de parler avantageuſement de lui ; & de faire voir par làqu'il eſt ſujet aux vices les plus ordinaires à ceux qui n'ont pas été élevez à la Cour, & qui ont reçû une éducation groſſiere. Enfin, les hommes orgueilleux & intelligens voient que celui qui ſe loüe s'établit juge de lui-même : ce qui eſt une ſorte d'injuſtice & d'aveuglement qui n'eſt point du goût de l'orgueil ; car l'orgueil, tout aveugle & tout injuſte qu'il eſt, veut qu'on croie qu'il eſt éclairé & juſte. C'eſt donc l'or-

gueil qui leur fait craindre de paſſer pour des gens pleins & préocupez d'eux-mêmes, juſqu'au point de s'imaginer qu'ils peuvent être les Juges équitables de leur merite ; c'eſt l'orgueil qui les excite à étudier & à imiter les mœurs & les façons de faire des perſonnes les plus modeſtes, & qui eſt le principe caché de leur modeſtie. Dans les perſonnes extraordinairement habiles la modeſtie eſt une vanterie fine, & une maniere d'éloge qu'on fait de ſoi, & qu'on exprime par le ſilence ; ce qu'on ne trouvera pas étrange, ſi l'on obſerve que le ſilence fait ſouvent l'office de la parole, & fait même quelquefois de plus

grands effets ; cela ſe voit dans la muſique, où les longues poſes & les ſuſpenſions qu'un Ancien appelle des ſilences placez & employez avec induſtrie, contribuent autant à l'harmonie que les chants les plus agreables & les plus beaux. Il y a donc des gens qui s'expliquent par le ſilence, & qui ſçavent l'art de ſe loüer en ne diſant mot : & ce ſont ceux qui venant de faire quelque belle & grande action, n'en parlent non plus dans les compagnies où ils ſe rencontrent, que s'ils l'avoient veritablement oubliée. Ils éloignent même tous les diſcours qui pourroient y faire penſer, & dés que quelqu'un ouvre la bouche pour en

parler, ils ſe retirent ou ils ſont ſemblant de ne le point entendre, & ne répondent rien à ce que l'on dit : car le ſilence qu'ils gardent à l'égard des belles actions qu'ils ont faites, pendant qu'elles font un ſi grand bruit dans le monde, eſt un langage muet par lequel ils ſe loüent mille fois plus que les hommes vains ne ſe loüent par les paroles ; c'eſt un ſilence concerté, & pareil à celui dont les maiſtres de muſique font un uſage ſi excellent, qu'il ſert en même tems à faire remarquer la beauté des chants, & à l'augmenter. Il faut obſerver ſur tout, comme une choſe qui rend les faux modeſtes reconnoiſſables, qu'ils

ſe taiſent quand tout le monde parle d'eux, & qu'ils jugent qu'il leur eſt inutile, & qu'il leur ſeroit nuiſible de ſe donner des loüanges, mais qu'ils rompent le ſilence, & ne manquent gueres de mettre en vûë leurs belles actions & leurs bonnes qualitez, lorſqu'on les ignore, & que perſonne ne les publie.

DE LA MODESTIE des Femmes.

LA froideur du temperament eſt le principe le plus ordinaire de la retenuë & de la modeſtie des femmes. Auſſi n'eſt-il point

de force pareille à celle des inclinations naturelles, on n'y resiste qu'en se faisant violence, & on souffre & on ne peut durer dans un état violent ; outre cela il n'est point de maniere d'agir qui soit plus douce & plus agreable, que de suivre dans nos actions la pente que la nature nous donne : & enfin il n'en est point qui soit plus commode. La bonne éducation est le deuxiéme principe de la modestie des femmes : Car à peine les filles ont-elles l'usage de la raison, qu'on leur donne une vraie horreur pour les paroles, & pour les actions deshonnêtes, & qu'on leur fait remarquer que celles qui tiennent des discours,

&

& qui ont des manieres de faire libres & immodeſtes, ſont mépriſées de tout le monde, & regardées comme des filles qui ont renoncé à la pudeur de leur ſexe : ces impreſſions qu'elles reçoivent dans leurs premieres & plus tendres années, bien loin de s'effacer avec le tems, ſont comme des lettres qu'on grave ſur l'écorce des jeunes arbres, qui croiſſent & ſe fortifient avec eux. La crainte d'être flétries & d'avoir une mauvaiſe réputation, eſt le troiſiéme principe de la modeſtie des femmes ; ce qu'on n'aura pas de peine à croire, ſi l'on fait reflexion que la réputation eſt un frein ſi puiſſant & ſi capable de retenir les femmes, que celles

qui font galanterie uſent d
toutes ſortes d'artifices pou
l'ôter à la connoiſſance d
monde, afin d'accorder leu
réputation avec la ſatisfac-
tion qu'elles trouvent dan
ce commerce. Or il n'y
rien qui aviliſſe ſi fort, &
qui ruine tant la réputation
que d'avoir des mœurs aſſe
diſoluës, pour ne pas crain-
dre de dire des paroles qu
bleſſent ouvertement la pu-
deur ; c'eſt pourquoi l'on
ne doit pas être ſurpris ſi
l'on voit un ſi grand nombre
de femmes qui ſe montrent
infiniment éloignéesde cette
dépravation, de peur d'être
miſes au rang des femmes
perduës & débauchées. Il y
en a même qui pour ſe mettre
ſur le pied de femmes pré-

tieuſes affectent une ſi grande modeſtie, qu'elles ne peuvent ſouffrir non ſeulement les paroles éfrontées, mais encore celles qui font entendre d'une maniere délicate des choſes tant ſoit peu contraires à l'honnêteté; cette ſorte de modeſtie ſe rencontre le plus ordinairement dans les perſonnes de qualité, & c'eſt une envie de faire voir qu'elles n'ont pas moins d'avantage ſur les femmes de baſſe condition par la politeſſe & par l'honnêteté de leurs mœurs, que par leur naiſſance. Dans celles qui ſont galantes, c'eſt un deſir d'engager ceux qui par l'éclat de leur merite ou de leur fortune, ſont propres à ſatisfaire leur vanité;

mais c'eſt une matiere ſur laquelle il ne faut pas s'étendre. La paſſion que les filles ont de ſe marier contribuë beaucoup à leur modeſtie ; cette paſſion eſt ſi forte qu'elle les fait veiller continuellement ſur elles-mêmes, pour rendre toutes leurs paroles & toutes leurs actions conformes aux regles les plus ſeures de la pudeur ; car comme l'état des filles eſt un état de ſujetion, comme ce leur eſt une gêne inſuportable de n'être point maîtreſſes de leur conduite, & qu'elles eſperent de trouver dans le mariage le bonheur de l'independance, elles ſouhaitent de ſe marier avec une ardeur qui ne ſe peut concevoir : de ſorte

que leur modeſtie eſt une voie par laquelle elles inſinuënt aux hommes qu'ils ne hazardent rien de les épouſer, & une maniere de caution qu'elles donnent de leur vertu.

DE LA PATIENCE dans les maladies.

IL eſt certain que la patience empêche l'homme de tomber dans la langueur, de ſe decourager, & de ſe chagriner, lorſqu'il eſt attaqué par quelque maladie longue & douloureuſe, & que ſon propre office eſt de vaincre l'extrême averſion qu'il a pour le mal, qui le

rend incompatible avec ceux mêmes qui ſont les plus petits & les moins incommodes. Auſſi eſt-ce la preuve demonſtrative dont on ſe ſert pour montrer que la patience des Stoiciens n'étoit qu'une vertu apparente; car c'eſt une verité ſi conſtante que le mal eſt l'objet de l'averſion de la volonté, que l'homme le fuiroit toûjours, ſi dans les choſes dures qu'il ſupporte il n'enviſageoit les agreables qu'il deſire. Perſonne, dit ſaint Auguſtin, n'endure volontairement le mal qui le tourmente, que pour obtenir le bien qui lui plaît : ainſi les Marchands entreprennent de longues & perilleuſes navigations par l'eſperance de s'enrichir,

ainſi l'on ſe fatigue à la chaſſe pour en avoir le plaiſir, & l'on eſſuie les travaux & les dangers de la guerre pour ſe mettre en reputation. Il eſt encore évident que l'homme ſouffre le mal plus ou moins long-tems, avec plus ou moins de facilité, à proportion du deſir qu'il a de ſe procurer le bien qu'il ſouhaite; tellement que c'eſt la force de ſon deſir, qui ne ſe ralentit & ne ſe rebute point, qui fait toute ſa patience. Que doit-on conclure de là? Ce qu'en conclut ſaint Thomas, que ce n'eſt que dans les Chrétiens que la patience eſt une veritable vertu, parce qu'ils ſupportent avec joie toutes les miſeres de cette vie pour l'a-

mour de Dieu, & par l'eſperance qu'ils ont de joüir de lui éternellement ; qu'au contraire la patience des Payens n'étoit qu'une vertu apparente, parce que ne croyant point qu'il y eût une autre vie, ce n'étoit pas pour être heureux aprés leur mort qu'ils enduroient toutes les peines de celle-ci, mais par l'envie qu'ils avoient, les uns d'amaſſer des treſors, les autres de parvenir aux charges, & les autres d'aquerir l'eſtime des hommes. Ainſi la patience bien loin d'être une diſpoſition vertueuſe & loüable, n'étoit autre choſe que l'ardeur & l'opiniâtreté de leurs paſſions : cela étant, l'on peut juſtement tirer cette

conſequence que la patience des Stoïques, dont le cœur brûloit d'ambition, étoit une patience de faſte. L'opinion où ils étoient qu'il eſt permis au ſage de finir ſa vie pour finir les douleurs qui la luy rendent inſuportable, eſt la deuxiéme preuve de la fauſſeté de leur patience; car comment accorder ces deux maximes ſi oppoſées qu'il n'eſt point de douleur quelque violente qu'elle ſoit qui puiſſe abbattre le ſage, & qu'il y a des douleurs inſuportables au ſage, & ſi inſuportables que pour s'en delivrer, il peut innocemment attenter ſur ſa propre vie. Une forte envie de vivre eſt le principe caché de la patience avec laquelle les ſa-

ges du monde ſupportent les maladies : car comme la vie eſt le plus grand de tous les biens temporels de l'homme ; que les richeſſes, les honneurs & la gloire ſont hors de lui, que les plaiſirs ne font ſur lui qu'une impreſſion paſſagere, & que la vie eſt le ſeul bien qui ſoit en lui, qui dure autant que lui, & par lequel il ſubſiſte & dure lui-même, l'amour de la vie eſt auſſi la premiere de toutes les paſſions, c'eſt la paſſion de tous les âges, de tous les ſexes, de tous les états, de toutes les conditions, & quoiqu'il y ait bien des gens qui ne ſont ni ambitieux, ni avares, l'on n'en voit neanmoins aucun qui ne veuille vivre. C'eſt cette

paſſion de ſe conſerver la vie, & de recouvrer bientôt la ſanté, qui met dans l'eſprit des malades ſenſez, que les maux s'aigriſſent par les inquietudes & les chagrins, & que la nature a beſoin de repos pour ſe rétablir: c'eſt pourquoi ils rejettent toutes les penſées, & reprimẽt tous les mouvemens qui les portent à l'impatience. La patience des malades eſt quelquefois une adreſſe de l'amour propre, qui tend à leur attirer la compaſſion de leurs proches & de leurs amis, à & redoubler l'affection de ceux qui les ſervent.

DU MEPRIS DE la Mort.

LEs Heros ne pâliſſent point dans les perils qui font trembler les plus aſſûrez, parce qu'ils ne voient dans ces perils que leur élevation; la gloire qu'ils ont devant les yeux les empêche de voir la mort, quoi qu'elle ſe preſente à eux à toute heure dans les combats. De-là vient qu'étant ſans peur dans les batailles, où l'on reçoit tant de coups mortels, & où la mort eſt preſque certaine, ils ont neanmoins tant de peine à ſe reſoudre à ſouffrir

la piqueure d'une ſaignée, & que quand ils ſont attaquez d'une maladie tant ſoit peu dangereuſe, la crainte de la mort les ſaiſit d'abord, les inquiete, les afflige & leur abbat le courage. De ſorte qu'à la vanité prés, qui enfle & affermit leur cœur, ils ſont faits comme les autres hommes C'eſt auſſi une verité tres certaine que la mort, qui fait fremir la nature, & qui eſt l'averſion & l'horreur de la volonté, ne peut jamais être mepriſée. La mort fait fremir la nature, parce que nos craintes ſont toûjours proportionnées à nos deſirs, & que n'en ayant point de plus fort que de nous conſerver, nôtre plus grande crainte eſt

auſſi de voir finir nôtre vie. L'on voit encore qu'elle eſt l'averſion & l'horreur de la volonté, en ce que l'homme dumonde le plus malheureux a bien moins de peine à s'accommoder de ſa miſere, qu'à conſentir à ſa deſtruction : c'eſt pourquoi ſans s'arrêter aux imaginations de Philoſophes contraires aux ſentimens & à l'experience de tous les hommes, il faut déclarer les cauſes de la fermeté avec laquelle les grands hommes enviſagent la mort, de la tranquilité avec laquelle quelques-uns l'attendent ; de la patience que prennent ceux qui ſe voient mourir, & de celle avec laquelle une infinité de perſonnes meurent. Ceux qui ſont

convaincus que la maladie qu'ils ont les emportera, prennent patience, parce que la loi qui les aſſujettit à la mort eſt une loi generale, & que perſonne n'oſe ou ne trouve juſte de ſe plaindre en particulier d'une rigueur dont qui que ce ſoit n'eſt exempt. En ſecond lieu, parce que l'homme par un ménage ordinaire à l'amour propre, voiant qu'il ne peut conſerver ſa vie, ſonge du moins à ſauver ſa réputation, & à ne faire rien d'indigne d'une homme raiſonnable & d'un honnête homme. En troiſiéme lieu, parce qu'il ſe gouverne par la coûtume, & que comme il s'y laiſſe entraîner lorſqu'elle veut que toutes les fois qu'il aura

rend incompatible avec ceux mêmes qui ſont les plus petits & les moins incommodes. Auſſi eſt-ce la preuve demonſtrative dont on ſe ſert pour montrer que la patience des Stoiciens n'étoit qu'une vertu apparente; car c'eſt une verité ſi conſtante que le mal eſt l'objet de l'averſion de la volonté, que l'homme le fuiroit toûjours, ſi dans les choſes dures qu'il ſupporte il n'enviſageoit les agreables qu'il deſire. Perſonne, dit ſaint Auguſtin, n'endure volontairement le mal qui le tourmente, que pour obtenir le bien qui lui plaît : ainſi les Marchands entreprennent de longues & perilleuſes navigations par l'eſperance de s'enrichir,

ainſi l'on ſe fatigue à la chaſſe pour en avoir le plaiſir, & l'on eſſuie les travaux & les dangers de la guerre pour ſe mettre en reputation. Il eſt encore évident que l'homme ſouffre le mal plus ou moins long-tems, avec plus ou moins de facilité, à proportion du deſir qu'il a de ſe procurer le bien qu'il ſouhaite; tellement que c'eſt la force de ſon deſir, qui ne ſe ralentit & ne ſe rebute point, qui fait toute ſa patience. Que doit-on conclure de là? Ce qu'en conclut ſaint Thomas, que ce n'eſt que dans les Chrétiens que la patience eſt une veritable vertu, parce qu'ils ſupportent avec joie toutes les miſeres de cette vie pour l'a-

mour de Dieu, & par l'eſperance qu'ils ont de joüir de lui éternellement ; qu'au contraire la patience des Payens n'étoit qu'une vertu apparente, parce que ne croyant point qu'il y eût une autre vie, ce n'étoit pas pour être heureux aprés leur mort qu'ils enduroient toutes les peines de celle-ci, mais par l'envie qu'ils avoient, les uns d'amaſſer des treſors, les autres de parvenir aux charges, & les autres d'aquerir l'eſtime des hommes. Ainſi la patience bien loin d'être une diſpoſition vertueuſe & loüable, n'étoit autre choſe que l'ardeur & l'opiniâtreté de leurs paſſions : cela étant, l'on peut juſtement tirer cette

conſequence que la patience des Stoïques, dont le cœur brûloit d'ambition, étoit une patience de faſte. L'opinion où ils étoient qu'il eſt permis au ſage de finir ſa vie pour finir les douleurs qui la luy rendent inſuportable, eſt la deuxiéme preuve de la fauſſeté de leur patience; car comment accorder ces deux maximes ſi oppoſées qu'il n'eſt point de douleur quelque violente qu'elle ſoit qui puiſſe abbattre le ſage, & qu'il y a des douleurs inſuportables au ſage, & ſi inſuportables que pour s'en delivrer, il peut innocemment attenter ſur ſa propre vie. Une forte envie de vivre eſt le principe caché de la patience avec laquelle les ſa-

ges du monde ſupportent les maladies : car comme la vie eſt le plus grand de tous les biens temporels de l'homme ; que les richeſſes, les honneurs & la gloire ſont hors de lui, que les plaiſirs ne font ſur lui qu'une impreſſion paſſagere, & que la vie eſt le ſeul bien qui ſoit en lui, qui dure autant que lui, & par lequel il ſubſiſte & dure lui-même, l'amour de la vie eſt auſſi la premiere de toutes les paſſions, c'eſt la paſſion de tous les âges, de tous les ſexes, de tous les états, de toutes les conditions, & quoiqu'il y ait bien des gens qui ne ſont ni ambitieux, ni avares, l'on n'en voit neanmoins aucun qui ne veuille vivre. C'eſt cette

paſſion de ſe conſerver la vie, & de recouvrer bientôt la ſanté, qui met dans l'eſprit des malades ſenſez, que les maux s'aigriſſent par les inquietudes & les chagrins, & que la nature a beſoin de repos pour ſe rétablir: c'eſt pourquoi ils rejettent toutes les penſées, & reprimentent tous les mouvemens qui les portent à l'impatience. La patience des malades eſt quelquefois une adreſſe de l'amour propre, qui tend à leur attirer la compaſſion de leurs proches & de leurs amis, à & redoubler l'affection de ceux qui les ſervent.

diſſimulent les agitations qu'elle leur cauſe, & qui tremblent dans le fonds de l'ame, pendant qu'ils ont le viſage aſſûré.

DE LA CONSTANCE.

ON ne doit pas être fâché que les Philoſophes ſe ſoient portez juſqu'à cet excés, d'avancer que le ſage trouve qu'il eſt délicieux d'être brûlé tout vif : il faut au contraire s'en réjoüir ; car la Philoſophie s'eſt trahie par ces vanteries & ces excés. Elle a fait voir que toute ſa force ne conſiſte qu'en paroles ; & que Zenon, Chryſippe, & Epicure, qui

ont passé pour des hommes extraordinairement solides & éclairez, étoient des hommes vains & chimeriques, qui donnoient la gêne à leur imagination pour lui faire concevoir la plus grande & la plus belle idée de la vertu que l'on puisse se former, sans se mettre en peine que cette idée convint à la vertu humaine. Le sens commun même suffit pour faire voir que la constance agit sur l'ame, & non pas sur les objets exterieurs, qu'elle n'a point d'autre fonction que de la fortifier, & de la mettre en état de supporter les plus grands tourmens, & qu'ainsi elle n'a pas le pouvoir de suspendre l'activité du feu, & encore moins de

auſſi de voir finir nôtre vie. L'on voit encore qu'elle eſt l'averſion & l'horreur de la volonté, en ce que l'homme dumonde le plus malheureux a bien moins de peine à s'accommoder de ſa miſere, qu'à conſentir à ſa deſtruction : c'eſt pourquoi ſans s'arrêter aux imaginations de Philoſophes contraires aux ſentimens & à l'experience de tous les hommes, il faut déclarer les cauſes de la fermeté avec laquelle les grands hommes enviſagent la mort, de la tranquilité avec laquelle quelques-uns l'attendent ; de la patience que prennent ceux qui ſe voient mourir, & de celle avec laquelle une infinité de perſonnes meurent. Ceux qui ſont

convaincus que la maladie qu'ils ont les emportera, prennent patience, parce que la loi qui les aſſujettit à la mort eſt une loi generale, & que perſonne n'oſe ou ne trouve juſte de ſe plaindre en particulier d'une rigueur dont qui que ce ſoit n'eſt exempt. En ſecond lieu, parce que l'homme par un ménage ordinaire à l'amour propre, voiant qu'il ne peut conſerver ſa vie, ſonge du moins à ſauver ſa réputation, & à ne faire rien d'indigne d'une homme raiſonnable & d'un honnête homme. En troiſiéme lieu, parce qu'il ſe gouverne par la coûtume, & que comme il s'y laiſſe entraîner lorſqu'elle veut que toutes les fois qu'il aura

eux d'avancer qu'il eſt bienheureux au milieu des flammes. C'eſt donc une folle imagination de croire que la vertu ait le pouvoir d'adoucir la rigueur des ſupplices les plus cruels ; ce qui eſt préciſement vrai eſt que le plaiſir qu'on ſent à ſuivre ſes paſſions, fait ſupporter les peines, & que l'homme eſt en état d'en ſuporter de plus grandes à proportion que le plaiſir qu'il goûte eſt plus grand. C'eſt pourquoi les Romains, que l'amour de la gloire poſſedoit, avoient un courage à l'épreuve des plus dures extrêmitez. La conſtance de ceux qui ſemblent mépriſer la mort, vient non d'une force vertueuſe, mais comme nous

avons dit, d'un ſtratageme de l'amour propre qui occupe l'eſprit de toute autre choſe pour lui ôter la vûë de cet objet terrible; l'homme en cet état, choiſit d'ordinaire l'occupation qui a fait tout l'agrément de ſa vie, afin d'éloigner une penſée ſi fâcheuſe & ſi capable de le troubler. Le faſte & le découragement font preſque toûjours la conſtance de ceux qui cherchent & qui affrontent la mort : telle étoit celle du Philoſophe Calanus, pour qui Alexandre eut tant d'eſtime & de veneration ; car étant travaillé de la colique, & ne la pouvant plus ſupporter, il fit dreſſer à la vûë de toute l'armée d'Alexandre un

bucher, vers lequel il s'achemina vêtu d'une robe de pourpre ſemée de pierreries, & couronné d'un chapeau de fleurs, & ſi-tôt qu'il fut allumé il ſe jetta au milieu des flammes. La conſtance avec laquelle les grands hommes reçoivent & ſupportent les accidens inopinez, les grandes afflictions & les infortunes, n'eſt qu'un maſque de fermeté qu'ils prennent pour tromper les autres, & qui les trompe ſouvent eux-mêmes : c'eſt un art avec lequel ils cachent leurs déplaiſirs dans le fonds de leur ame, pour conſerver le calme de leur viſage : c'eſt un violent effort qu'ils font pour arrêter au dedans d'eux-mêmes leurs émotions qui en

deviennent plus grandes. Les hommes conſtans, dit Epicure, s'émeuvent étrangement pour ne ſe pas émouvoir; ils exercent de veritables inhumanitez contre leur propre cœur, & l'on peut dire que c'eſt une eſpece de ſages qui ſont enragez contre eux-mêmes. Le ſage, dit Zenon, doit être ſincere & ne témoigner par aucune de ſes actions, qu'il veut qu'on le croie plus fort ou meilleur qu'il n'eſt. On découvre la fauſſeté de la conſtance de ceux qui ſont chaſſez de la Cour, aprés avoir eu part à la faveur ou à l'adminiſtration des affaires; par le commerce qu'ils entretiennent avec leurs amis, par l'attention qu'ils

ont à tous les changemens qui arrivent à la Cour, par les intrigues continuelles qu'ils font pour être rappellez, mais ſur tout par la joie qu'ils témoignent loſque la nouvelle de leur rétabliſſement les ſurprend, & ne leur donne pas le tems d'étudier leurs mines. C'eſt par ces marques que l'on connoît combien eſt peu ſincere le langage que tiennent les Miniſtres & les favoris éloignez de la Cour, & relegguez dans leurs maiſons: *Qu'ils ſont contens, & qu'ils ſe divertiſſent à voir couler la riviere qui paſſe au bout de leur jardin.* En verité ceux que le cours d'une riviere deſennuie, ne doivent être guéres ennuiez. La conſtance de

ceux qui ſe piquent de ſupporter la priſon ſans inquiétude, n'eſt pas moins fauſſe, & moins vaine, que celle dont on vient de parler : car comme la liberté fait reſpirer l'ame, demême que l'air fait reſpirer le corps, comme elle eſt l'appanage de la nature de l'homme, le pouvoir d'aller où il veut, & de faire ce qu'il lui plaît, lui eſt ſi cher & ſi doux qu'on ne peut l'en priver ſans lui faire ſouffrir une gêne inſupportable. Cette ſeule raiſon ſuffit pour convaincre de fauſſeté ceux qui ſe vantent de n'avoir point trouvé la priſon deſagréable & ennuieuſe. Il y a d'autres eſpeces de conſtance : l'on eſt conſtant pour diminuer la

joïe & le triomphe d'un ennemi: on eſt conſtant de laſſitude de s'étre tourmenté & inquieté; enfin l'on eſt conſtant parce qu'on fait de néceſſité vertu.

DE LA FERMETE'.

ON conçoit une haute eſtime pour ceux qui étant bien à la Cour, en ſont éloignez par le credit d'un Miniſtre qui aprés avoir fait toutes choſes imaginables pour les gagner, les contraint de ſortir du Royaume & les tient long-tems exilez ſans les faire plier ſous lui. Mais on ne prend pas garde qu'un hom-

me d'importance pouſſé de cette maniere voit qu'il fait un beau perſonnage ſur le theatre du monde, qu'une infinité de gens qui ont les yeux ſur lui, l'excitent à le bien joüer, & que dans la reſolution qu'il a priſe de ne point fléchir, il eſt ſoutenu de ſa vanité. Ce qui appuye l'opinion qu'on a que leur fermeté n'eſt pas vertueuſe, eſt que cette reſolution de ne point fléchir, eſt cauſe que leurs affaires ſe ruinent, qu'ils ſont à charge à tous leurs amis, & qu'ils ſe condamnent à de longs ennuis & à des chagrins mortels. Or ſe roidir & ne ſe vouloir point raccommoder avec un Miniſtre au préjudice de ſa famille, de ſes amis,

de changer ſa nature, & de le rendre doux. Il n'y a que Dieu qui puiſſe faire cet effet extraordinaire, & il l'a fait quelquefois en faveur des ſaints Martyrs, auſquels il donnoit une force celeſte, victorieuſe de toute la ſenſibilité & de toute la répugnance de la nature, ou des avant-goûts de la felicité du Ciel qui leur faiſoient ſentir une joie inéfable dans laquelle leur ame étoit abſorbée. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe paſſât quelque choſe de ſemblable en quelque façon dans les Payens qui ſouffroient les ardeurs du feu avec tranquillité & avec conſtance, & que comme l'amour de Dieu dont les Chrétiens ſont embraſez, & l'attention qui

qui les attend, leur diminuent les ſentimens des tourmens qu'ils endurent, il n'arrivât de même que les paſſions vehementes faiſoient ſortir les Payens hors d'eux-mêmes, & les tranſportoient dans leurs objets, auſquels leur ame s'attachoit ſi fortement, que dans cette maniere d'alienation, ils n'étoient pas auſſi ſenſibles qu'on l'eſt d'ordinaire à ce qui incommodoit leur corps. Mais comme cette eſpece d'extaſe qui eſt cauſée par la vehemence des paſſions ne fait que diſtraire l'ame, & que d'ailleurs Dieu par une operation ſurnaturelle & miraculeuſe ne rendoit pas le ſage des Payens inſenſible, c'étoit une choſe ridicule à

eux d'avancer qu'il eſt bien-
heureux au milieu des flam-
mes. C'eſt donc une folle
imagination de croire que la
vertu ait le pouvoir d'adou-
cir la rigueur des ſupplices
les plus cruels ; ce qui eſt
préciſement vrai eſt que le
plaiſir qu'on ſent à ſuivre
ſes paſſions, fait ſupporter
les peines, & que l'homme
eſt en état d'en ſuporter de
plus grandes à proportion
que le plaiſir qu'il goûte eſt
plus grand. C'eſt pourquoi
les Romains, que l'amour
de la gloire poſſedoit, a-
voient un courage à l'é-
preuve des plus dures extrê-
mitez. La conſtance de ceux
qui ſemblent mépriſer la
mort, vient non d'une force
vertueuſe, mais comme nous

avons dit, d'un ſtratageme de l'amour propre qui occupe l'eſprit de toute autre choſe pour lui ôter la vûë de cet objet terrible; l'homme en cet état, choiſit d'ordinaire l'occupation qui a fait tout l'agrément de ſa vie, afin d'éloigner une penſée ſi fâcheuſe & ſi capable de le troubler. Le faſte & le découragement font preſque toûjours la conſtance de ceux qui cherchent & qui affrontent la mort : telle étoit celle du Philoſophe Calanus, pour qui Alexandre eut tant d'eſtime & de veneration ; car étant travaillé de la colique, & ne la pouvant plus ſupporter, il fit dreſſer à la vûë de toute l'armée d'Alexandre un

bucher, vers lequel il s'achemina vêtu d'une robe de pourpre ſemée de pierreries, & couronné d'un chapeau de fleurs, & ſi-tôt qu'il fut allumé il ſe jetta au milieu des flammes. La conſtance avec laquelle les grands hommes reçoivent & ſupportent les accidens inopinez, les grandes afflictions & les infortunes, n'eſt qu'un maſque de fermeté qu'ils prennent pour tromper les autres, & qui les trompe ſouvent eux-mêmes : c'eſt un art avec lequel ils cachent leurs déplaiſirs dans le fonds de leur ame, pour conſerver le calme de leur viſage : c'eſt un violent effort qu'ils font pour arrêter au dedans d'eux-mêmes leurs émotions qui en

deviennent plus grandes. Les hommes conſtans, dit Epicure, s'émeuvent étrangement pour ne ſe pas émouvoir; ils exercent de veritables inhumanitez contre leur propre cœur, & l'on peut dire que c'eſt une eſpece de ſages qui ſont enragez contre eux-mêmes. Le ſage, dit Zenon, doit être ſincere & ne témoigner par aucune de ſes actions, qu'il veut qu'on le croie plus fort ou meilleur qu'il n'eſt. On découvre la fauſſeté de la conſtance de ceux qui ſont chaſſez de la Cour, aprés avoir eu part à la faveur ou à l'adminiſtration des affaires; par le commerce qu'ils entretiennent avec leurs amis, par l'attention qu'ils

vers un côté, ils ont une extrême difficulté à ſe porter vers un autre : ce qui eſt cauſe que l'ame qui ne peut faire aucune de ſes fonctions ſans eux, s'arreſte aux vûës qui l'ont occupé, & aux reſolutions qu'elle a priſes ; l'excés de cette humeur mélancolique fait les bleſſûres d'eſprit de cette eſpece de foux, qui ne le ſont que ſur un ſujet, & qui raiſonnent à merveilles ſur tous les autres.

DE LA GENEROSITE'.

CE qui releve le pouvoir de la generoſité, eſt qu'outre que le plaiſir de la

vengeance eſt ſi grand & ſi doux qu'il eſt bien difficile à l'homme de ne s'y pas laiſſer emporter, la victoire & generalement tous les avantages qu'il obtient contre tous ceux qui ont oſé s'en prendre à lui, enflent ſi fort ſon cœur qu'il a une peine extrême à le gouverner. On ne peut donc nier que la force de la generoſité ne ſoit extraordinaire; mais il ne s'enſuit pas que ce ſoit une force vertueuſe. Car il y a, dit ſaint Auguſtin, deux genres d'hommes forts qui partagent tous les hommes, les uns ſont forts par la vehemence de la cupidité, & les autres, c'eſt-à-dire, les Chrétiens, par la grandeur de la charité: il n'y a rien

que ceux-ci n'entreprennent & ne faſſent pour l'amour de Dieu, il n'y a rien que les autres n'oſent & ne ſoient capables d'executer pour l'amour d'eux-mêmes, & pour ſatisfaire leurs paſſions. C'eſt d'elles qu'ils tirent toutes leurs forces, & c'eſt l'ambition qui leur donne celle de ſurmonter la vengeance; car quelque doux que ſoit le plaiſir de ſe venger, un ambitieux qui aime l'éclat trouve la gloire qu'il acquiert par un procedé genereux beaucoup plus douce que la vengeance : la raiſon même ſe joint à ſon ambition, & lui fait voir que la vengeance quelque agreable qu'elle ſoit, n'eſt qu'un ſentiment paſſager, au lieu

que

que la réputation qu'il acquiert par une ſeule action de generoſité, eſt un bien durable. La generoſité des Miniſtres & de tous ceux qui ſont en autorité vient de leur intereſt; c'eſt pourquoi dés qu'ils apprennent qu'un homme de merite ou de qualité qui n'eſt pas de leurs amis, a une mauvaiſe affaire, ils ſe preſſent de l'en tirer, afin de le gagner & de l'attacher à eux. C'eſt par cette même politique qu'ils procurent quelquefois à ceux qui ont eſté leurs plus grands ennemis, de plus grandes graces qu'à leurs amis les plus zelez & les plus fidelles. Nôtre malignité naturelle eſt la cauſe la plus ordinaire de nôtre ge-

neroſité; car les ſervices que nous rendons à ceux qui ont traverſé nos deſſeins, ſont autant de charbons de feu que nous amaſſons ſur leur tête, c'eſt-à-dire, que nous ne leur faiſons du bien qu'afin qu'ils ayent de la confuſion de nous avoir fait du mal, & pour les rendre plus coupables s'ils continuent à nous en faire. L'eſprit de vengeance entre même dans cette malignité, l'on penſe que ſi un homme, dont on ne s'eſt vengé que par des bienfaits, vient à manquer aux obligations qu'il nous a, il ſe deshonorera & nous vengera beaucoup mieux que nous ne ſçaurions nous venger nous-mêmes. La generoſité dont les vainqueurs

uſent envers les vaincus, eſt vaine ou politique, & l'on a ſujet de s'étonner de ce que les Hiſtoriens mettent les traitemens favorables qu'Alexandre fit à la mere, à la femme, & aux filles de Darius, au nombre des actions veritablement genereuſes. Car outre que leur ſexe & leur qualité le mettoient dans une eſpece de neceſſité de les bien traiter, & qu'il ne pouvoit ſans ſe flétrir en uſer d'une autre maniere, il aimoit ſi éperdument la gloire que ſon cœur n'étant pas content de celle qu'il avoit acquiſe par ſes victoires, il ſongeoit inceſſamment à l'augmenter par l'honneſteté de ſes procedez. D'ailleurs il adouciſſoit au-

tant qu'il pouvoit les malheurs de ces Princeſſes captives, pour empecher qu'elles ne conçûſſent de la haine contre celui qui en étoit l'auteur Il viſoit encore à ſe rendre favorables juſqu'à un certain point les ſentimens de Darius & de toute la famille royale, & à les mettre dans cette diſpoſition qu'ils crûſſent, que ſi leur mauvais deſtin leur ôtoit l'éclat de leur premiere fortune, & les aſſujettiſſoit à ſon empire, ils ne pouvoient tomber en de meilleures mains. Ce ne fut pas auſſi pour venger la mort de Darius, & par la haine de ſa trahiſon qu'il fit punir ſi rigoureuſement l'attentat horrible du traître Beſſus, puiſ-

que cette perfidie, quelque execrable qu'elle fût, avoit mis Alexandre en poſſeſſion du plus grand Empire du monde. Ce fut donc par honneur & par intereſt qu'il vengea la mort de Darius, mais principalement par intereſt: car il fit mourir Beſſus d'une mort cruelle pour remedier aux frequentes conſpirations que les Grands de ſa Cour faiſoient contre lui. L'on peut encore moins donner le nom de generoſité à ce qu'il fit, lorſque pouſſant ſa victoire, & faiſant une diligence incroiable pour trouver Darius en vie, il le rencontra étendu ſur ſon chariot: car dés qu'il vit qu'il étoit mort, il couvrit ſon corps de ſon manteau, &

pleura amerement l'infortune de ce grand Roi, qui avoit fait une fin si peu sortable à sa gloire. Ce ne fut aucun sentiment de generosité qui lui fit répandre des larmes & se plaindre de la mauvaise fortune de son ennemi, parce que Darius n'étoit point son ennemi, c'étoit Alexandre qui étoit ennemi de Darius, & qui envahissoit son Empire. Ce fut donc Alexandre qui fut le vrai sujet de ses larmes, & qui se considerant en la personne de Darius, se vit abandonné des siens, assassiné par ses meilleurs amis, & accablé de tous les malheurs qui ont accoûtumé de suivre les grandes prosperitez.

DE LA MAGNANIMITE' des Philoſophes.

CIceron dit que la magnanimité n'eſt autre choſe que la liberté de l'ame; dont il conclut que comme les Philoſophes ſe ſont délivrez par leurs efforts de la ſervitude des paſſions, & qu'ils ſe ſont procuré cette liberté, ils doivent eſtre mis au rang des magnanimes avec d'autant plus de juſtice qu'ils l'ont eſté effectivement, au lieu que les Heros & les Conquerans ne le ſont d'ordinaire que dans l'opinion des peuples. La juſteſſe du raiſonnement de Ciceron dé-

pend de la verité de la ſuppoſition qu'il fait que les Philoſophes s'étoient affranchis de toutes les paſſions. Or cette ſuppoſition eſt tres fauſſe, car c'eſtoient des eſclaves qui ayant briſé quelques-unes de leurs chaînes, croyoient les avoir briſées toutes, & des gens poſſedez d'une ambition de paroître ſeveres dans leurs mœurs, afin d'exciter l'admiration des hommes: c'eſt cette ambition qu'ils voyoient les uns dans les autres, & qu'ils ne voyoient pas en eux-mêmes. Comme le faſte de ces ſages du Paganiſme eſt remarqué & blâmé par les Hiſtoriens de leur vie qui ne leur ſont point ſuſpects, il n'eſt pas neceſſaire d'apporter d'autres

tres preuves pour montrer que l'ambition eſtoit leur paſſion dominante, & qu'étant ſous le joug de la plus violente de toutes les paſſions, il n'eſtoient ny libres, ny magnanimes. Quant à ceux d'entre les Philoſophes qui ne voulurent pas accepter le gouvernement des Republiques comme Epicure, & qui laiſſerent paſſer l'occaſion de ſe faire Roy comme Lycurgue & Solon, on ne peut mieux regler l'opinion qu'on en doit avoir que ſur celle qu'en ont les meſmes Autheurs. Ils témoignent que Lycurgue ne voulut point accepter le Royaume de Sparte, parce qu'il ne le pouvoit faire qu'en faiſant mourir ſon neveu, à qui le

Royaume appartenoit, c'eſt-à-dire ſans ſe ſoüiller d'un horrible crime & ſans perdre la grande réputation d'homme de probité & d'integrité qu'il avoit acquiſe, que Solon ne profita point de l'occaſion qu'il eut de ſe faire Roy des Atheniens, parce que la querelle des pauvres & des riches étant devenuë une guerre civile, les deux partis qui diſputoient l'authorité s'accorderent à la remettre entre ſes mains, & qu'il aima mieux en eſtre le dépoſitaire par leur agrément que de ſe l'approprier par la force & la violence, & que ce qui obligea Epicure à refuſer le gouvernement de la Republique d'Athenes, fut

qu'il vit jour à ſe faire Chef d'une grande Secte, ce qui luy parut plus honorable & plus propre à ſatisfaire ſa ſorte d'ambition, que d'eſtre Miniſtre d'un puiſſant Etat. Ce ſont auſſi les plus fidelles & les plus excellens Hiſtoriens qui nous apprennent que ceux qui à l'exemple des Philoſophes ont refuſé ou quitté les grandes Charges publiques, n'avoient pas des motifs plus loüables qu'eux, que Lucullus ne voulut pas accepter la pleine authorité que le Senat & le Peuple luy voulurent donner dans Rome, par la crainte qu'il eut de ſe commettre avec Pompée: que le grand Scipion renonça à la dignité

de Prince du Senat, & alla finir ſes jours hors de Rome par la rage qu'il eut de ſe voir traité avec tant d'ingratitude par les Romains dont il avoit porté ſi haut la gloire & dont il avoit ſi fort étendu l'Empire : que Sylla ſe démit de la Dictature, afin que la derniere partie de ſa vie étant exemte de cruautez & de barbaries fiſt perdre le ſouvenir de celles qu'il avoit faites, afin que ſon nom ne paſſaſt point à la poſterité chargé de la haine publique, & afin d'éviter la mort violente que ſes déportemens horribles luy faiſoient craindre. L'on peut penſer raiſonnablement que la réſolution que prit Charles Quint

de ſe dépoüiller de ſes Etats, de ſes Royaumes & de l'Empire luy fut inſpirée par ſa pieté & par le deſir de ſonger & de travailler à ſon ſalut, mais que ce motif fut ſecondé de pluſieurs conſiderations humaines ; les plus puiſſantes furent la goute continuelle dont il eſtoit tourmenté, qui le mit hors d'état de ſoutenir le grand nombre d'Ennemis qu'il avoit ſur les bras, les deux mauvais ſuccés qu'il eut, preſque en meſme tems en France & en Allemagne, luy qui étoit accoutumé d'en avoir d'heureux & de glorieux, & l'opinion qu'il eut que la fortune l'abandonnoit & qu'elle ſe déclaroit pour Henri II. Voila les

motifs particuliers qui portent les hommes à refuſer & à quitter l'adminiſtration des affaires & l'authorité ſouveraine ; voions quels ſont ceux qu'ils ſe propoſent le plus ordinairement. La pareſſe dont la force eſt ſi peu connuë, a celle de faire mépriſer à l'homme les Sceptres & les Couronnes; car elle luy fait conſiderer les ſoins, les ſoucis, & les inquietudes dont ſont agitez tous ceux qui tiennent les rénes des Monarchies, quelle prévoyance, quelle vigilance ils doivent avoir, avec quelle diligence ils ſont ſouvent forcez de courir aux Frontieres de leurs Royaumes, l'obligation où ils ſont de diſſimuler, de ſe

contraindre, & meſme de ſouffrir une infinité de choſes déſagreables ; & toutes ces vuës l'étonnent & le rebutent ſi fort qu'une Couronne qui a tant d'appas pour les autres hommes, luy paroît un fardeau qui va l'accabler. L'incapacité eſt la ſeconde cauſe du refus & du délaiſſement des Royaumes & des Empires ; car ceux qui ſe ſentent dépourvûs des qualitez neceſſaires pour le Gouvernement d'un Etat, ou n'ont pas l'aſſurance de le prendre, ou s'ils l'ont pris, voyant qu'ils ſucombent ſous le poids d'une ſi grande charge, ils ont impatience de le quitter. La troiſiéme cauſe eſt une baſſeſſe de cœur, ou, ſi l'on veut luy donner un

autre nom, une soumission naturelle qu'ont certaines personnes qui semblent estre nées pour obéir, comme il y en a d'autres qui ont une grandeur d'ame proportionnée à la grandeur des Sceptres & des Couronnes, qui sont dignes de les porter, & qui semblent estre nez pour commander. En effet si l'on considere avec attention la difference des lumieres & des talens des hommes, on ne doutera point qu'il n'y ait divers ordres d'hommes comme il y a divers ordres d'Anges, & que ceux qui sont d'un ordre inferieur ne soient dans un besoin continuel d'estre éclairez, & d'estre conduits par ceux qui sont d'un or-

dre ſuperieur. Une ſorte d'ambition grande & délicate eſt la quatriéme & derniere cauſe du refus & du délaiſſement des Royaumes & des Empires, parce qu'elle fait voir à ceux qu'elle poſſede, que les actions magnanimes qu'on fait aſſez ſouvent & que pluſieurs perſonnes ſont capables de faire, ne meritent pas d'eſtre ſouverainement eſtimées, qu'il n'y a que celles qu'on fait tres rarement & qui demandent une force d'ame toute extraordinaire, qui par leur rareté & leur ſingularité diſtinguent un homme de tous les autres hommes, & l'élevent au deſſus d'eux. C'eſt cette ambition qui leur fait voir qu'il n'y

a point de Couronne qu'on doive autant priſer que le mepris qu'on en fait, & qu'avec quelque pompe & ſolemnité qu'on prenne poſſeſſion d'un Royaume, on ne le quitte pas avec moins de pompe. Que ſi le mépris de la Puiſſance ſouveraine & du Miniſtere n'eſt point ſincere & vertueux en ceux qui les quittent, comment peut-il l'eſtre en ceux qui ne les quittent point & qui ſe vantent de les mépriſer? Mais quel jugement doit-on faire de ces grands Seigneurs qui ſe retirent de la Cour & vont paſſer leur vie dans leurs maiſons de Campagne? On répond que ce n'eſt point par ſageſſe & par habileté qu'ils pren-

nent ce parti, & que pour l'ordinaire ce ſont des gens qui manquent de bien, ou d'eſprit, ou de cœur, ou qui n'ont pas l'humeur accommodante, ou qui ont quelque défaut conſiderable dans leur perſonne. C'eſt pourquoy, dit Seneque, on ſe mocque de les loüer & de dire qu'ils ſçavent vivre, car tout ce qu'on peut dire d'eux eſt qu'ils ſçavent ſe cacher : & à dire le vray, ceux qui peuvent demeurer à la Cour, qui ont moyen de faire de la dépenſe, & qui ont un certain aſſortiment de qualitez qu'il faut avoir pour y eſtre d'une maniere agreable, ne la quittent point parce qu'ils s'en détrompent & qu'ils con-

noiſſent la vanité des choſes qu'on y pourſuit, ils la quittent au contraire parce qu'ils ne les ont pas obtenuës, & par le dépit qu'ils ont, l'un de ce qu'on a donné le Commandement de l'Armée à un homme qui a moins de ſervice & d'experience que luy, l'autre de ce qu'on luy a refuſé une Charge qu'on luy avoit fait eſperer & qu'il avoit long-tems ſouhaitée, & celui-ci par le chagrin que lui donne la ſoudaine élevation d'un Favori, en qui l'on ne voit que des qualitez fort communes, & que la fortune fait elle ſeule valoir. C'eſt donc par le dépit de n'avoir pû contenter leur ambition & pour la contenter.

en la maniere qu'ils peuvent, que la pluſpart des gens de qualité prennent réſolution d'abandonner la Cour ; car le naturel de l'homme eſt ſi glorieux qu'il veut toujours eſtre conſideré, de ſorte que lorſqu'il ne peut faire une grande figure à la Cour, il va la faire dans une Province, où il a de belles terres, où il eſt viſité & honoré par un grand nombre de Gentilshommes qui relevent de luy, où il ſe rend remarquable par ſa table, par ſon train, & ſon équipage. Ce n'eſt pas pourtant l'ambition laſſée & rebutée qui les oblige tous à ſe retirer de la Cour ; il y en a quelques-uns parmi eux du nombre deſquels eſtoit Va-

tia, dit Seneque, qui aiment ſi fort la vie douce & agreable, qu'ils renoncent facilement au monde, à ſa pompe, & à ſes grandeurs, & ſe vont enfermer dans leurs maiſons de Campagne, afin que leur tems n'y ſoit occupé d'aucune affaire, ni leur repos troublé d'aucune agitation, & afin d'y goûter les plaiſirs ſans aucun mélange de peine. Les motifs même de la retraite des Philoſophes, qui paroiſſoient plus honnêtes, ne l'eſtoient pas effectivement, & il n'y en avoit aucun qui fuſt vertueux; car les uns comme Heraclite, s'éloignoient de la compagnie des hommes, parce qu'ils ne pouvoient ſupporter leurs mœurs: les

autres, comme Democrite, ne s'accommodoient point du ſéjour des Villes & aimoient mieux vivre dans les lieux ſolitaires & écartez, afin qu'ayant tout leur tems à eux ils puſſent contempler la nature, découvrir ce qu'elle nous tient caché, & ſatisfaire un deſir inſatiable de ſçavoir, qu'on ne conte pas, & qu'on devroit conter parmi les paſſions qui cauſent le plus de préjudice à l'homme & qui ſont les plus contraires à ſon repos.

DE LA VAILLANCE.

IL y a deux paſſions dont preſque tous les braves ſont animez, l'une paroiſt à découvert, & l'autre eſt cachée dans leur cœur. L'ambition eſt celle qui paroiſt à découvert & qu'ils ſuivent plus volontiers, parce que c'eſt une paſſion de l'eſprit dont le déréglement ne frappe pas la vûë, & que la concupiſcence aiant dépravé le goût de l'homme, il n'eſt rien qui luy ſoit ſi doux que la gloire : il eſt même ſi ébloüi de celle qu'il s'acquiert par les exploits de guerre, que la pluſpart

du

du tems il ne voit point le le peril, & qu'on peut dire que les plus grands dangers ſe montrent plus ou moins à luy, ſelon qu'il eſt plus ou moins embraſé de l'amour de la gloire. La paſſion qui eſt cachée dans le cœur des braves, c'eſt l'envie d'établir leur réputation pour pouvoir quelque jour ſe repoſer avec honneur &, mener une vie douce. Ce deſir de joüir de la douceur de la vie eſt dans l'ame de tous ceux qui paroiſſent les plus attachez à la guerre; que s'il s'en trouve qui la font toute leur vie & qui la vont meſme chercher dans les Pays Etrangers, cela vient de leur féroeité naturelle, ou de ce qu'ils ont

appris le métier de la guerre dés leur jeuneſſe, qu'il y ſont acoutumez, & qu'ils n'en ſçavent point d'autre, ou parce que la guerre leur donne moyen de faire de la dépenſe & de vivre avec quelque éclat. Ces deux paſſions ont d'autant plus de part à la vaillance des Rois, que l'éminence de leur rang qui les met au deſſus du reſte des hommes, les oblige à faire voir par leurs actions guerrieres qu'ils ne ſont pas moins élevez au deſſus d'eux par la grandeur de leur ame & de leur courage; c'eſt pourquoi les Princes ambitieux ne ſont jamais ſatisfaits, lorſqu'ils ne ſont eſtimez & loüez que de leurs ſujets, & ils ſouhaitent avec

autant d'ardeur que d'impatience d'étendre leur renommée au dela des bornes de leur Royaume. Mais pendant qu'ils couvrent la campagne de leurs armées, qu'ils font des Siéges, & qu'ils donnent des Batailles, ils ne laiſſent pas de ſonger à tant de moyens qu'ils auroient d'eſtre heureux, & de ſoupirer aprés le tems où ils pourront goûter tous les plaiſirs exquis & délicieux que leur état leur promet & leur fournit avec abondance. *Je ſubjugueray les Romains*, diſoit Pyrrhus, *enſuite je feray la Conqueſte de la Lybie & de la Macedoine, & aprés je me repoſeray & je me réjoüiray.* Le déſir de faire connoiſtre

leur nom par toute la terre & de le rendre à jamais celebre, allume dans l'ame des Generaux d'Armée cette ardeur guerriere qui forme leurs grands deſſeins & qui leur fait faire tant d'actions magnanimes ; ce qui l'augmente & qui la redouble ; c'eſt l'ambition de ſe rendre recommandables à la Cour & d'eſtre regardez comme les appuis de l'Etat par tous ceux qui y prennent intereſt ; & par le Roy même. L'ambition d'eſtre honorez des premieres Charges où l'on parvient par la guerre, d'eſtre diſtinguez & de relever leur maiſon, fait la vaillance des Lieutenans Generaux : ce n'eſt pas que le déſir de faire bruit dans

le monde n'y entre pour beaucoup ; mais ce qui les porte principalement à ſe ſignaler dans les grandes occaſions c'eſt l'envie de ſe tirer du pair & d'illuſtrer leur famille. Le courage des Officiers ſubalternes eſt excité par l'ambition de commander l'Armée en qualité de Lieutenans Generaux, ou par l'eſperance qu'ils ont que leurs ſervices ſeront recompenſez de quelque Gouvernement conſiderable, ou par le déſir de faire une honneſte figure dans le monde, ou par le beſoin qu'ils ont de la guerre pour ſubſiſter. Où il faut obſerver en paſſant, qu'encore que les motifs qui font agir les braves ne ſoient pas preſens à

leur esprit, lorsqu'ils font des actions hardies & courageuses, ils ne laissent pas de faire leur effet dans leur cœur où ils sont comme autant de ressorts cachez, de sorte qu'il n'en est aucun qui n'ait part à leur résolution & à leurs entreprises. Les personnes de qualité prennent le parti de la guerre par la crainte d'estre deshonorez en menant une vie tranquille, si peu convenable à leur condition & qui donneroit de justes soupçons de la bassesse de leur courage : les Gentilshommes pour se tirer de l'obscurité & pour éviter les ennuis d'une vie oisive : & les Bourgeois pour se donner un rang plus

grand que n'eſt celui des Bourgeois, & qui approche de celuy des Gentilshommes ; enfin les Soldats vont à la guerre par neceſſité, & ils ſe montrent pleins de courage dans les occaſions les plus perilleuſes, parce qu'ils ne connoiſſent pas le peril : ils s'enrôlent par neceſſité, car comme la neceſſité fait prendre les métiers les plus fatiguans, les plus déſagreables, les plus honteux & les plus bizarres, elle fait prendre auſſi les plus hazardeux, de ſorte qu'on peut dire que les Soldats vendent leur vie à la guerre pour vivre, comme les domeſtiques vendent leur travail & leur liberté. Quant au peu de connoiſ-

ſance qu'ils ont du peril, elle vient de la groſſiereté de leurs ſens qui cauſe toujours celle de l'eſprit, ainſi que le dit Ariſtote : en effet l'image du plomb, du fer, & du feu ne les frappe pas comme les autres hommes. *Les Dieux*, dit un ancien Poëte, *ôtent la moitié de l'entendement à ceux qu'ils ont deſtinez à la ſervitude.* L'audace des Soldats, & quelque-fois meſme celle des Officiers les plus braves vient de la crainte de la mort & de la grandeur du peril où ils ſe voient expoſez ; car alors l'envie de vivre ramaſſant & emploiant toutes les forces de l'homme luy fait tout entreprendre & tout hazar-

ter. Cette eſpece de courage ſe trouve dans les bêtes, qui ſe voiant attaquées & preſſées ſe lancent ſans aucune crainte ſur ceux qui veulent leur ôter la vie. Il faut joindre à toutes les eſpeces de courage que la violence des paſſions inſpire, celui qui n'eſt qu'un pur effet du temperament & une hardieſſe naturelle ; cette ſorte de vaillance eſt tres dangereuſe, parce qu'elle n'eſt pas reglée par la raiſon, & c'eſt pour l'ordinaire une temerité, & quelquefois une ferocité. Voila les cauſes generales de la vaillance, il n'eſt pas poſſible de marquer toutes les particulieres, il faut ſe contenter de donner la vûë

de quelques-unes, & de faire obſerver que la jalouſie a bien ſouvent beaucoup de part aux plus grands exploits, & que tel dans toute une campagne n'auroit fait que des actions ordinaires, qui par l'envie de triompher d'un rival en fait de belles & d'éclatantes; la haine & la malignité font ſouvent les mêmes effets. La vaillance a auſſi des cauſes étrangeres; car dans le moment qu'on va à la charge, l'air agité par le bruit des trompettes, des timbales, & des tambours, & embrazé par le feu de l'Artillerie émeut & échauffe ſi fort les eſprits, que les guerriers ſentent une ardeur qui ne ſçauroit être retenuë: ce feu des eſprits

eſt le courage de ceux qui n'en ont point, & un puiſſant ſecours pour ceux qui en ont.

Des vertus qui ont du raport à la temperance.

DU MEPRIS des Richeſſes.

IL ſemble que l'orgueil ſuſcita la ſecte des Cyniques pour montrer que l'homme peut acquerir les plus grandes vertus par ſes propres forces, & pour nous apprendre en meſme temps qu'il trouve toujours quelque invention & quelque ſtratagême pour tirer ſa gloire de

ſes diſgraces. Car ces Philoſophes menoient une vie auſtere, eſtoient vétus groſſierement, & pratiquoient la pauvreté avec tant de ſeverité, qu'ils vivoient d'aumônes, mais d'autre part avec tant d'oſtentation qu'ils donnoient à connoiſtre qu'ils faiſoient vanité de la pratiquer: *je me paſſe de tout de même que les Dieux*, diſoit Diogene; auſſi furent-t-ils déſaprouvez de tous les Philoſophes, excepté des Stoïciens, & Epicure qui fut ſi ſevere dans ſa vie & dans ſes opinions, fit une regle exprés par laquelle il défendit à ſes Diſciples de les imiter, *Le ſage*, dit-il, *ne gueuſera point & ne vivra point à la façon des Cyniques*. Ce qu'on

eſt bien-aiſe de raporter, afin qu'on voye que les vertus qui ont le plus éclaté parmi les Payens ſont celles dont ils ont reconnû eux-mêmes la fauſſeté, & qu'ils ont le plus generalement condamnées. Mais ce n'eſt pas ſeulement par le témoignage de ceux qui ont eſté du temps des Cyniques & qui les ont connûs, qu'on prouve que l'amour de la pauvreté dont ils faiſoient profeſſion, n'eſtoit qu'une vertu apparente; on le fait voir encore par ces raiſons, dont la premiere eſt que la pluſpart s'eſtoient trouvez pauvres, ou l'eſtoient devenus, comme Diogene qui ayant eſté banni de ſon Pays pour un crime des honno-

rant fut contraint de demander l'aumône : ce qui paroiſt d'autant plus veritable, que les Philoſophes qui avoient de grands biens ne s'aviſerent jamais de faire vœu de mendicité, que Platon & Ariſtote étoient toujours, l'un proprement & richement veſtu, & l'autre meublé magnifiquement, & que Seneque qui crioit avec tant de vehemence contre le luxe, avoit un ſuperbe Palais dans Rome & une Maiſon à la campagne, où l'on voyoit tout ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux. Outre cela il eſt viſible que l'orgueil qui ſollicite continuellement les hommes à donner une face honneſte à tout ce qui leur

eſt honteux, conſeilla aux Cyniques d'inſinuer à ceux qui les voioient, que la pauvreté leur avoit ſemblé digne de leur choix, qu'ils avoient l'ame aſſez forte pour ne pas craindre les beſoins, les incommoditez, & les ſouffrances d'un état où tout le monde craint de tomber, & qu'ils avoient vaincu l'avarice, dont la pluſpart des gens ſont eſclaves. La victoire de l'avarice flatte l'orgueil humain, parce qu'il en eſt de cette paſſion comme des fleuves où entrent pluſieurs rivieres qui les groſſiſſent & rendent leur cours violent & impetueux. Le deſir d'avoir tout ce qui eſt neceſſaire pour la conſervation de la

vie, la paſſion d'acquerir aſſez de bien pour vivre commodement & ſe retirer de la geſne où l'on eſt quand on n'a préciſement que ce qu'il faut pour vivre, celle d'avoir le moyen de gouſter les plaiſirs & de mener une vie délicieuſe, l'envie de s'élever par les charges & de vivre avec honneur & avec éclat, & pluſieurs autres paſſions ſe joignent à l'avarice, & lui donnent une ardeur & une force extraordinaire: d'ailleurs l'avarice n'eſt pas du nombre des paſſions que le cœur de l'homme apprehende, parceque leur joug lui eſt incommode. Il trouve par exemple dans la haine une aigreur qui luy déplaiſt, il ſe ſent trop preſſé par les

desirs impatiens de la vengeance, & trop agité par les transports & la violence de la colere : c'eſt pourquoi il fait quelque réſiſtance à ſes paſſions ; mais il a une peine extreme à ſe deffendre de l'avarice qui eſt au rang des paſſions utiles & agreables : de plus les riches ont des avantages qui égalent leur condition à celle des Rois, & d'autres par leſquels elle ſemble lui eſtre preferable. La condition des hommes riches & opulens paroiſt n'eſtre pas inferieure à celle des Rois, en ce qu'on les honore, qu'on leur fait la cour, qu'ils ont tout à ſouhait, & que l'etenduë de leur pouvoir eſt incomprehenſible :

elle eſt plus avantageuſe ; en ce que leur felicité eſt pure & continuelle, au lieu que celle des Souverains eſt meſlée de ſoucis, & ſouvent interrompuë par des affaires fâcheuſes, & à cauſe auſſi que l'abondance des biens met l'homme dans une indépendance plus grande en quelque maniere que n'eſt celle des Rois, puiſque quelques abſolus qu'ils ſoient ils ſont obligez d'avoir mille égards & mille circonſpections, & de garder des meſures avec tous les autres Rois, & meſme quelquefois avec leurs propres Sujets ; deſorte qu'on pourroit dire de l'opulence ce que Carneade diſoit de la beauté, que c'eſt la Royauté des

perſonnes privées, & ce que Chryſippe diſoit de la vertu que c'eſt une Royauté ſans ſujetion. On a mis devant les yeux tous les avantages que donnent les richeſſes, & la grandeur de l'attachement qu'on a pour elles, afin que l'on comprenne que les Cyniques embraſſerent la pauvreté & quelques autres vertus qui n'eſtoient point en uſage parmi les Payens, pour effacer par leur éclat celles des autres Philoſophes, & pour avoir un degré d'excellence au deſſus d'eux, pareil à celui que les Philoſophes avoient au deſſus du commun des hommes par la pratique des vertus ordinaires; leur maniere de s'habiller non ſeu-

lement groſſiere, mais ſinguliere découvroit aſſéselle ſeule l'intention qu'ils avoient, & que tout ce qu'ils faiſoient n'eſtoit que pour eſtre regardez des hommes ; ce qui verifie ce que dit Saint Cyprien, que les Philoſophes n'avoient pas la verité des vertus, qu'ils n'en avoient que le faſte. Le mépris des richeſſes qui mit les Cyniques en ſi grande vogue, n'eſtoit donc qu'hypocriſie & que vanité en ceux qui quittoient leurs biens, comme Crates qui vendit ſon patrimoine & en diſtribua l'argent aux Thebains : en ceux qui refuſoient les dons qu'on leur vouloit faire, c'étoit une ambition qu'ils avoient de paroiſtre plus re-

formez dans leurs mœurs & plus parfaits que les Philoſophes les plus celebres de ce tems-là ; dans les autres Cyniques le mépris des richeſſes eſtoit une reparation qu'ils ſe faiſoient à eux-mêmes du tort qu'ils croioient que la fortune leur avoit fait, ou c'étoit une ſorte d'adreſſe avec laquelle l'homme fait toujours une vertu du mépris de ce qu'il n'a pas & qu'il ne ſçauroit avoir. Ce n'eſt pas même dire aſſez que de dire que le mépris du bien n'eſtoit en eux ni vertueux ni ſincere, il faut encore ajouter qu'il n'étoit pas ſenſé ; car il n'eſt pas du bon ſens de ſe priver des douceurs & des commoditez de la vie, pour s'attirer de vaines loüanges.

DE LA MODESTIE *dans la dépenſe.*

ON voit quelquefois à la Cour des gens qui croyent qu'il ne leur ſera pas inutile de tenir table & d'avoir de grands équipages, que leur table polie & délicate attirera chez eux toutes les perſonnes de merite & de qualité, que leur dépenſe fera honneur à la Cour, & forcera doucement le Roy à leur faire des gratifications conſiderables, & à leur donner des emplois proportionnez au vol qu'ils ont pris. On en voit d'autres qui prennent une route toute contraire, & qui ſont perſuadez qu'ils ne ſçau-

roient ſe conſerver dans les poſtes où ils ſe ſont élevez, plus ſûrement & plus long-tems que par la modeſtie dans la dépenſe ; leurs raiſons ſont que la dépenſe ne ſert à la plûpart des Courtiſans qu'à les ruiner, que la cour envieuſe & maligne pour empêcher que cette dépenſe ne faſſe un bon effet, la blâme d'ordinaire, ou en fait un ſujet de raillerie, & que ceux qui y vivent magnifiquement & en grands Seigneurs, ſe trompent s'ils penſent obliger par là les Souverains à les combler d'honneurs & de biens, parce que les Souverains n'aiment pas d'eſtre engagez par ces artifices à diſtribuer leurs bienfaits, & qu'ils craignent d'en faire à ceux à qui il en faut faire

de ſi grands. Entre ces raiſons il y en a une tres-forte qui engage les Miniſtres & les Favoris à prendre le parti d'eſtre modeſtes dans leur dépenſe, c'eſt qu'ayant une profonde connoiſſance des ſentimens des hommes, ils ſçavent que leur élevation les offenſe, & qu'ainſi ils ne doivent pas les irriter par la magnificence de leurs meubles & de leurs équipages, que cette magnificence eſt une eſpece d'inſolence dont ils uſent à l'égard de tout le monde, qu'il ſemble que par l'éclat de leur dépenſe ils ont deſſein d'inſulter à tous ceux qui ne ſont pas en faveur: ils ſçavent encore que lorſque la Cour eſt mal diſpoſée pour quelqu'un,

qu'un, on ne perd aucune occaſion de lui nuire ; c'eſt pourquoi tout leur ſoin & toute leur étude eſt éviter la pompe & le faſte afin de ne pas exciter l'envie, de ſorte que leur modeſtie eſt une maniere d'abri où ils mettent leur fortune. La modeſtie en quelques-uns d'eux eſt une avarice déguiſée & couverte d'un pretexte de modeſtie: l'on pouroit même dire que c'eſt une avarice embellie de modeſtie; car la vanité de l'homme eſt ſi grande qu'il ne lui ſuffit pas de cacher ſes vices, il travaille encore à les embellir, & à les faire paſſer pour des vertus. Dans les hommes délicatement ambitieux, la modeſtie eſt un faſte fin &

délié qui leur fait mépriſer le faſte de ceux qui ſont curieux en habits, & en ameublemens, & qui veulent ſe faire conſiderer par leur table.

DE LA DOULEUR de la mort des proches & des amis.

IL ne faut pas employer beaucoup de raiſons pour prouver que ce ne ſont pas les morts qu'on plaint, lors meſme qu'on eſt veritablement touché de leur perte; il faut prier ſeulement les perſonnes éclairées de ſe conſulter elles-meſmes, de ſonder leur ame, & de râ-

cher de découvrir les cauſes eſſentielles de leur douleur, ils remarqueront bientoſt, je m'aſſure, que ce n'eſt pas la mort de leurs amis, mais ce q'uils perdent par leur mort qui les fait pleurer, & que le même intereſt qui fait qu'ils s'affligent de ce que la grêle a ravagé leurs champs & leurs vignes, & de ce que le feu a bruſlé la plus belle de leurs maiſons, ce même intereſt, dis-je, fait qu'ils ne peuvent ſe conſoler de la mort d'un homme dont l'amitié leur eſtoit agreable, ou honorable, ou utile: un grand Seigneur nous ſoutenoit dans le monde: un Miniſtre comboloit noſtre maiſon de biens: un homme par l'agrément de ſa perſonne &

par la fidelité de ſon amitié faiſoit le bonheur de noſtre vie ; nous les perdons, & nous pleurons, non pas leur perte, mais celle de nos plaiſirs & de nos avantages : il me ſemble que cela peut eſtre découvert tres-facilement. L'on a bien plus de peine à comprendre qu'on tire vanité de l'affliction ; cependant il y a des perſonnes qui ſe montrent outrées de douleur lorſque leurs amis meurent, pour ſe faire remarquer & diſtinguer des autres. Il y a une autre eſpece de gens qui affectent d'eſtre tendres & ſenſibles à la perte de leurs amis, afin qu'on ſoit tendre pour eux, & qu'on prenne part à leurs déplaiſirs. Enfin les larmes qui coulent de la ſource la

plus baſſe, ſont celles que la foibleſſe fait répandre aux femmes en toutes ſortes de rencontres ; car outre que les larmes ſont leur éloquence dans leurs affaires & leur force dans leurs beſoins, il ſemble qu'elles ſont gagées pour pleurer tous les accidens de la vie, meſme dans des ſujets qui leurs ſont indifferens, pourveu qu'elles en ſoient témoins : il eſt vray que leurs larmes tariſſent bientoſt, au moins ordinairement. Ce que je dis, parce qu'il y a des Heroïnes d'affliction qui à la mort de leurs maris forment le deſſein de rendre leur douleur immortelle afin de ſe ſignaler ; elles prennent encore cette réſolution

pour faire entendre au monde que leurs maris estoient infiniment aimables & qu'elles en estoient aimées uniquement, & pour donner une grande idée du bonheur qu'elles ont perdu : mais la cause la plus ordinaire de la grandeur & de la durée de leur douleur, est qu'elles se voient déchuës du rang qu'elles tenoient & de la consideration où elles estoient, l'imitation, l'ostentation, & l'interest sont les plus grandes sources des larmes. L'imitation fait que la pluspart des gens pleurent dans les occasions douloureuses & affligeantes, parce que les hommes ont une inclination naturelle à se copier les uns les autres,

qui les porte à faire inceſſamment tout ce qu'ils voient faire, & comme depuis leur enfance ils ont toujours vû qu'on eſt touché de la mort des proches & des amis juſques à verſer des larmes, ils pleurent & ſoupirent quand ils les perdent, par le meſme eſprit d'imitation qui fait qu'ils chantent & qu'ils danſent quand leurs parens ou leurs enfans ſe marient. L'oſtentation a une part tres-conſiderable dans l'affliction des femmes ambitieuſes dont nous avons parlé; car elles ſe mettent dans l'eſprit qu'il eſt beau d'egaler la durée de leur deüil à celle de leur vie, & choiſiſſent cette triſte & fatiguante voye pour acque-

rir de la réputation. Enfin l'intereſt eſt la veritable cauſe de toutes les afflictions grandes, vives & ſenſibles; celles-ci ſont differentes en toutes manieres des douleurs d'imitation & d'oſtentation, ſur tout en ce que dans les douleurs d'imitation & d'oſtentation l'on s'efforce de paroiſtre touché beaucoup plus qu'on ne l'eſt effectivement, au lieu que dans les afflictions cauſées par l'intereſt, ce qu'on témoigne eſt toejours au deſſous de ce que l'on ſent. Quelques differentes pourtant que ſoient ces trois eſpeces d'affliction, elles ont ce rapport entre elles qu'elles ſont toutes fauſſes & trompeuſes; car ceux qui s'affligent

s'affligent par imitation & par oſtentation trompent les autres, & ceux qui ſont affligez par leur propre intereſt ſe trompent eux-mêmes, puiſque croiant plaindre leurs bien facteurs ils plaignent l'état où ils ſont réduits par leur mort.

Des vertus qui dépendent de la Prudence.

DE LA GRAVITE'.

LA pente que nous avons à nous déguiſer fait qu'il y a deux genres d'hommes ; les premiers ſont ceux qui

pour s'introduire dans le cœur de toutes les personnes avec qui ils vivent, leur donnent des témoignages continuels de bonté, de generosité, & d'amitié; les autres visent à s'établir dans l'estime de tout le monde en mettant leurs bonnes qualitez en vûë, ou en faisant imaginer, non-seulement qu'ils n'en ont pas de mauvaises, mais encore que pendant que le dedans des autres hommes est agité par les passions, le leur est toujours tranquille. En ce dernier rang sont ces hommes graves, ces hommes contraints & composez, qui s'abandonnant en particulier aux passions les plus sales & les plus honteuses, paroissent en public avec un air

ſage & ſerieux, meſurent leurs pas, & peſent toutes leurs penſées, afin qu'on croie que tous les mouvemens de leur ame ſont auſſi reglez que les mouvemens de leur corps, & que leur exterieur eſt l'image de leur interieur. Cette gravité, que ces ſortes de gens ſemblent mettre devant eux comme l'enſeigne de la Vertu, eſt ſi viſiblement fauſſe & affectée, que pour peu qu'on les pratique, ou qu'on ſoit informé de leur vie, on voit qu'aux mines & aux contenances prés ils ſont faits comme les autres hommes, & qu'ainſi leur gravité n'eſt qu'une fingerie ſerieuſe & qu'une honneſte pedanterie : mais afin qu'on la puiſſe bien connoî-

tre & la diſtinguer de la veritable gravité, qui eſt l'air naturel de la Vertu, & ſon rejailliſſement ſur tout l'exterieur de l'homme, il eſt neceſſaire de conſiderer que le ſage garde une certaine meſure dans tous ſes mouvemens & dans toutes ſes actions, & qu'il y a dans ſes paroles, dans ſon port, dans ſes geſtes & dans ſes démarches une harmonie pareille à celle de la Muſique. Pour entendre ceci, il faut ſçavoir que l'harmonie des chants ne conſiſte pas en leur lenteur, ni en leur vîteſſe, ni dans le juſte mélange de l'un & de l'autre, mais en leur raiſonnable diſpenſation, qui prend ſes loix & ſes regles de leur nature: de là vient que les

chants triſtes & lugubres ſont pleins de langueurs & de traînemens de voix, au lieu que la voix éclate dans les chants d'allegreſſe, & que rien n'eſt égal à la promptitude & à la legereté de leurs mouvemens. Il en eſt de même de l'harmonie des paroles & des actions du ſage ; elle n'eſt pas formée de leur lenteur, ni de leur promptitude, ni du temperament de ces deux qualitez, elle naiſt de l'uſage judicieux qu'il fait de l'une & de l'autre ſelon les ſujets qui le font agir ou parler : de ſorte qu'il y a des occaſions où toutes ſes paroles ſont peſées & douces, & d'autres où elles ſont fortes & promptes : & quoi qu'il ſoit impoſſible de marquer les

divers degrez de lenteur & de promptitude que demandent tous les diſcours differens & toutes les actions differentes, l'on peut neantmoins faire obſerver que le ſage, qui diſcerne & juge tout, ainſi que dit Saint Paul, a un ſentiment exquis qui lui fait appercevoir tout ce qu'il y a de trop lent & de trop précipité dans les pas, dans les actions, & dans les paroles. Il eſt aiſé de conclure de ce que je viens de dire, que la gravité n'eſt pas une lenteur affectée, & que le ſage en quelque âge, en quelque état, & de quelque profeſſion qu'il ſoit, ne doit jamais compter ſes paroles, ni marcher à pas comptez : l'on en peut conclure encore que

la gravité des Magiſtrats eſt une hypocriſie & une impoſture continuelle ; car comme elle ſe rencontre pour l'ordinaire dans des hommes corrompus par les vices du corps & par les vices de l'ame, leur compoſition exterieure n'eſt qu'une apparence trompeuſe, & c'eſt fauſſement qu'ils témoignent par leur air ſage, par leur maintien, & par leurs façons de faire étudiées qu'ils ſont reglez dans leurs mœurs. Or l'homme doit eſtre auſſi veritable dans ſes actions que dans ſes paroles, & comme il eſt obligé de ne dire jamais le contraire de ce qu'il penſe, il l'eſt auſſi de ne jamais paroître autre qu'il eſt. *Nous n'avons point de honte*, dit Seneque, *d'affecter la gravité des*

Vieillards, & d'avoir les vices de la Jeuneſſe. Ces hommes, dit Saint Gregoire, dont toutes les actions & toutes les contenances ſont concertées, ſont des uſurpateurs de la bonne reputation, & l'on peut dire que c'eſt en eux que le vice oſe prendre l'air honeſte de la vertu, *laudem vitæ rapit alienæ & innocentiæ honeſtate ſe veſtit.* C'eſt par cette raiſon que la gravité a ſi fort déplû à tous les Philoſophes ſolides, *les manieres du ſage*, dit Ciceron, *doivent eſtre ſimples & naturelles.* Auſſi trouve-t-on, quand on approfondit tant ſoit peu les choſes, que la cauſe la plus ordinaire de la gravité eſt un cas exceſſif qu'on fait du reſpect des hommes, & une envie demeſurée de rece-

voir des honneurs, qui fait que tous ceux qui ont quelque prérogative de merite, de ſçauoir, ou d'autorité, veulent être reverez en tous lieux & à toute heure de tout le monde; & parce que leurs qualitez ne ſont pas toûjours connuës, ils ſe redreſſent & prennent un air grave, comme pour avertir ceux qui les ignorent qu'ils doivent s'abaiſſer devant eux. L'on prétend tirer les mêmes avantages de la fortune, c'eſt pourquoi les Favoris, ceux qui ſont dans les premiers emplois, & ceux qui occupent les premieres places ont d'ordinaire une démarche, un port, & un procedé qui marquent leur élevation: en un mot l'on n'a pas un même vi-

ſage dans la faveur & dans la diſgrace, dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune, dans la grande opulence & quand on eſt tombé dans la pauvreté; il n'y a pas juſques aux Magiſtrats politiques, qui n'aïent pendant l'année qu'ils ſont en charge, un autre air que celui qu'ils avoient auparavant, & qu'ils ont aprés qu'ils en ſont ſortis, l'orgueïl leur faiſant prendre cet air, parce qu'il ne peut ſouffrir dans les hommes aucune prééminence qui ne lui ſerve, & qu'il veut qu'ils n'oublient rien de tout ce qui peut les faire honorer. Les mines graves ſervent quelquefois aux hommes à éloigner le ſoupçon qu'on pourroit avoir de la diſſolution de leur vie, com-

me l'air prude & prétieux ſert à certaines femmes à couvrir longtemps leur commerce. Il y a une troiſiéme eſpece d'hommes graves qui emploïent la gravité à perſuader au monde qu'ils ont un grand ſens, de la pénetration, & de la capacité : ces ſortes de gens viſent à eſtre eſtimez, & comme ils voyent qu'ils n'ont ni eſprit, ni ſçavoir, & qu'ils ne peuvent pas eſperer de l'eſtre, ils ont recours à l'artifice, ils paroiſſent dans les compagnies avec le ſérieux & la ſageſſe des gens ſenſez & judicieux, ils parlent plus ou moins, avec plus ou moins d'aſſurance, & ils élevent plus ou moins leur voix, ſelon la capacité ou l'incapacité de leurs audi-

teurs, ils n'entament jamais les grands ſujets ni les ſujets delicats, & lorſqu'on les traite devant eux, ils font de temps en temps quelque ſigne d'approbation & quelque mine d'entendre, mais ils ne ſe haſardent point de parler, que s'ils y ſont forcez, ils ne diſent que deux ou trois mots, qu'ils ne prononcent pas même diſtinctement, ou ils s'expliquent d'une maniere obſcure & miſterieuſe.

DE LA DOUCEUR.

SI l'on ſçavoit que l'homme eſt poſſedé d'un amour aveugle & violent de lui-même, & que cet amour le

rend fougueux, farouche, & inhumain, on ne ſeroit point trompé par la douceur apparente d'un homme qui ne s'emporte jamais, parce que tout le monde jugeroit de lui comme d'un lion, qu'on ne laiſſe pas de croire furieux & cruel, quoy qu'il ne faſſe aucun mal à celui qui le gouverne. On ne prononceroit donc pas comme l'on fait que cet homme eſt doux & paiſible, on ſe contenteroit de dire qu'il eſt apprivoiſé; mais qui eſt-ce qui a le pouvoir d'apprivoiſer l'homme? C'eſt le plus ordinairement le bien qu'on luy fait, ou celui qu'il a eſperance de recevoir. Pour confirmer ce jugement, obſervons que les Favoris des Rois & des Princes, &

tous les domeſtiques qui ſont particulierement aimez de leurs maiſtres ſouffrent leurs mauvaiſes humeurs, & quelquefois même leurs rebuts avec une douceur extrême : & ce qui prouve que cette douceur n'eſt qu'une violence qu'ils font à leurs inclinations naturelles, c'eſt que dans le même temps qu'ils ſe montrent ſi doux à ceux de qui dépend toute leur fortune, ils ſe déchaînent contre tous les autres, & ſont comme le lion dont nous avons apporté l'exemple, qui ne quitte ſa ferocité que pour ſon gouverneur, parce qu'il le nourrit. Cette douceur vient encore aſſez ſouvent de la crainte de la confuſion ; car l'orgueïl qui donne à l'hom-

me un deſir continuel de ſe rendre maiſtre des autres, fait qu'il eſt extrêmement honteux toutes les fois qu'on le voit tranſporté de colere, & qu'il paroiſt qu'il n'eſt point maiſtre de lui-même. La douceur n'eſt quelquefois qu'une vanité & un deſir ambitieux de triompher d'une paſſion violente qui triomphe de la pluſpart des hommes : cette ſorte de vanité ſe trouve dans les Magiſtrats, dans les Philoſophes, & en tous ceux qui ſe piquent de moderation & qui veulent paſſer pour ſages. La douceur en certaines perſonnes eſt une envie de ſe faire aimer de tout le monde & particulierement de ceux avec qui elles ſont en ſocieté ; car il y a des

vertus comme la vaillance, la generoſité, & la magnanimité qui nous donnent entrée dans l'eſprit des hommes & nous établiſſent dans leur eſtime, & d'autres comme la bonté, & la douceur qui nous ouvrent leur cœur & nous attirent leur amitié. L'amour de la paix & de leur repos oblige beaucoup de gens engagez dans le mariage à contraindre leur naturel ardent & impatient, & à imiter les mœurs & les manieres des perſonnes douces & moderées, parce qu'ils ne voïent point de meilleur moyen pour conſerver la paix dans leurs familles que d'y contribuer tout ce qu'ils peuvent de leur coſté, & d'inſtruire leurs femmes, leurs enfans & leurs

leurs domeſtiques par leur exemple. La douceur dans la diſpute eſt un ſecret déſir de vaincre ceux contre qui nous diſputons, c'eſt un effet de l'experience que nous avons que la chaleur des conteſtations trouble le jugement; ce qui fait que nous nous empeſchons de nous échauffer, afin que nous poſſedant parfaitement nous ſoions en eſtat de nous expliquer avec netteté & avec force, & que nos opinions puiſſent prévaloir. Il en eſt de meſme de la douceur qu'on fait paroiſtre dans les negotiations; car c'eſt une moderation qu'on ne garde que pour en prendre avantage ſur ceux avec qui on negotie, c'eſt une froideur habile pa-

reille à celle que certains braves conſervent dans les duels, avec laquelle ils prennent le tems de donner des coups mortels, ou de paſſer ſur leurs adverſaires. La douceur des Souverains, qui pouvant punir ſur le champ par l'exil ou par la priſon ceux qui ſortent du reſpect qui leur eſt dû, ſupportent ſans s'émouvoir leur indiſcretion & leur inſolence, n'eſt en eux, lorſqu'ils ſont habiles, qu'une douceur politique. Il y a encore la douceur naturelle, mais elle n'empeſche pas que ceux qui l'ont ne ſoient ſenſibles aux injures, qu'ils ne conçoivent de l'averſion contre ceux qui les fâchent, & qu'ils ne déſirent de ſe ven-

ger ; de ſorte qu'ils ont l'aigreur & la malignité de la colere, quoi qu'ils n'en aient pas les emportemens : cela ſe voit manifeſtement en ce que les perſonnes qui ont la complexion froide & humide, & dont la bile ne s'allume jamais, ne laiſſent pas avec toute leur froideur, de dire des paroles tres piquantes à ceux qui les offenſent ou qui leur déplaiſent, & de prendre de grandes vengeances de ceux de qui ils ont reçû quelque déplaiſir, ainſi tout ce que peut faire la douceur naturelle eſt que l'exterieur de l'homme demeure toujours paiſible.

DE LA COMPLAISANCE.

ENcore que la complaiſance paroiſſe ſi oppoſée aux inclinations de l'amour propre, qu'il ſemble qu'elle le ſacrifie à toute heure, elle le ſert neanmoins tres fidellement, & lui eſt beaucoup plus utile que les plus grands talens & les qualitez les plus excellentes. C'eſt à la verité une qualité tres commune & tres mediocre, mais qui eſt tres propre a faire reuſſir les deſſeins des plus ambitieux : c'eſt une tromperie ſouvent tres groſſiere, mais qui eſt toujours

agreable ; enfin, c'eſt un piege que tout le monde apperçoit, mais dans lequel les hommes les plus fins & les plus déliez ne laiſſent pas de donner. La complaiſance qu'on témoigne aux grands en ne s'opoſant jamais à leurs volontez & en les ſuivant en toutes choſes, eſt une flaterie d'actions bien plus délicate & plus agréable que celle des paroles ; car ceux qui ſe conforment à tout ce qu'ils veulent ſemblent leur dire ſans ceſſe qu'ils ont raiſon en tout ce qu'ils font. Cette ſorte de complaiſance fait avec le temps de fort grands effets ; ce qui vient de ce qu'elle entre dans les intentions de l'amour propre, qui ſont qu'on lui plaiſe en tout & incef-

ſamment. Il y a une complaiſance habile & anticipée : je l'appelle ainſi, parce qu'elle fait qu'on approuve le ſentiment de ceux à qui l'on veut plaire, avant même qu'ils l'ayent declaré ; cette complaiſance ne ſe rencontre que dans des perſonnes qui ont vieilli à la Cour, & qui ont l'eſprit penetrant & juſte : car la penetration & la juſteſſe de leur eſprit jointes à leur experience, leur font connoiſtre à quoi incline un Prince, un Favori, un Premier Miniſtre, auſquels ils propoſent le parti qu'ils devinent qu'ils vont prendre, ce qui les chatoüille plus agréablement que toutes les loüanges qu'on leur donne aprés qu'ils ont dit leur avis.

Cette complaiſance éclairée eſt d'un ſi grand prix & d'une ſi grande utilité, que lorſqu'elle eſt dans ſa derniere perfection, elle ſuffit elle ſeule pour faire un courtiſan parfait & pour porter ſa fortune plus haut que ſes eſperances & ſes ſouhaits. Il y a une complaiſance generale fort déplaiſante, qui fait que ceux qui l'ont, approuvent toutes ſortes de gens & excuſent les procedez & les actions les moins excuſables : ces ſortes de complaiſans ſe ſignalent quand ils parlent de leurs amis ; car ils ne veulent jamais demeurer d'accord qu'ils aient aucun défaut, & les deffendent opiniâtrément lorſqu'ils ont un tort viſible : quelques-uns

d'entre eux portent meſme leur complaiſance juſques à cet excez, qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'un Miniſtre ou un grand Seigneur qu'ils eſtiment manque d'aucune qualité, non pas meſme de celles qui ne ſont pas neceſſaires à un grand homme, & qui quelquefois ne ſont pas ſéantes. Il y a une complaiſance laſche & criminelle, par laquelle certains hommes corrompus ſont tellement dévouez à leurs amis & aux perſonnes de qui ils dépendent, qu'ils trouvent bon tout ce qu'ils font, & ſont toujours diſpoſez à faire tout ce qu'ils veulent, avec cette difference néanmoins que quelques-uns d'eux excuſent les volontez

de

de leurs Amis, de leurs Maîtres, & de leurs Superieurs, parce qu'ils n'ont point la force de leur reſiſter, au lieu que les autres s'efforcent d'eux-mêmes à faire toutes ſortes de vexations, de violences, & d'injuſtices, & ſacrifient leur honneur & leur conſcience aux paſſions de ceux qui leur peuvent faire du bien, & de qui ils eſperent en recevoir. Il y a une complaiſance gênante & importune, qu'on voit en certaines gens, qui s'eſtant attachez à un grand Seigneur, le ſuivent comme ſon ombre, & l'épient ſans ceſſe pour ſçavoir ce qu'il veut faire, afin de le prévenir & de ne lui laiſſer la liberté de faire quoi que ce ſoit, non pas même

de prendre un livre qui eſt ſous ſa main, & d'y chercher un endroit qu'il a fantaiſie de trouver lui-même. Il y a une honneſte eſpece de complaiſans qui gardent leur dignité & qui n'ont pas toûjours de la complaiſance : ce qui vient quelquefois de ce que leur cœur n'eſtant pas entierement aſſervi, ne peut conſentir qu'ils ſe rabaiſſent & qu'en toutes occaſions ils ſe contraignent & trahiſſent leurs ſentimens ; mais cela vient beaucoup plus ſouvent de ce que leur habileté leur fait voir que la complaiſance perd d'ordinaire tout ſon merite, ou ne fait pas de ſi grands effets, auſſi-tôt qu'elle eſt découverte, & qu'il eſt impoſſible qu'elle ne le ſoit,

ſi elle paroiſt toujours. Il y a une autre eſpece de complaiſans tout-à-fait opoſez à ceux qu'on vient de repreſenter ; ils font mille baſſeſſes pour faire leur cour, ils ſe chargent des plus petites commiſſions que les Miniſtres leur donnent, & font ſouvent chez eux l'office des valets & des domeſtiques ; cette complaiſance qui ne devroit attirer que du mépris à ceux qu'elle avilit de la ſorte, ne leur eſt pas neantmoins toujours inutile : car quoiqu'ils ſoient meſeſtimez des Miniſtres & des Favoris, ils ne laiſſent pas d'en recevoir des graces ; elles ſont pourtant moindres que celles qu'ils en obtiendroient, ſi les

on donne le nom d'affabilité, eſt l'attrait le plus puiſſant qu'ils ſçauroient employer pour gagner la bien-veillance de tout le monde, ſur tout quand elle ſe trouve en eux dans ſa perfection ; car alors ils ne donnent pas ſeulement un libre accez à ceux qui vont leur demander leur protection, mais ils prévienent encore leurs prieres, & leur épargnent la honte qu'on a toutes les fois qu'on eſt obligé d'en faire ; ils entrent même dans les interêts des gens, & les excitent à penſer à tout ce qui peut les accommoder. Il eſt vray que l'affabilité eſt un charme, à la force duquel il eſt difficile de reſiſter ; mais il eſt vrai auſſi que l'uſage

qu'on en fait, montre que ce n'eſt pas une vertu veritable ; car les Grands qui la pratiquent le plus innocemment, ou pour mieux dire, le moins criminellement ne la pratiquent que pour le faſte, c'eſt-à-dire, que pour avoir une grande Cour, qu'ils regardent comme une marque pompeuſe de la grandeur de leur credit, ou de leur naiſſance. Je dis que l'eſpece d'affabilité la moins mauvaiſe, eſt celle de ces grands Seigneurs, qui ne s'étudient à attirer le monde chez eux que pour ſatisfaire leur vanité, parce que la pluſpart d'entr'eux font ſervir cette vertu aux projets de leur ambition, & ceux-ci, quelques affables & ci-

vils qu'ils ſe montrent à l'égard de toute la Cour, le ſont autrement à l'égard des perſonnes qui y ſont en bonne poſture, & qui peuvent leur eſtre utiles à obtenir les plus grands Emplois & les premieres Charges où ils prétendentde s'élever. Mais l'affabilité n'eſt pas ſeulement vaine & ambitieuſe, elle eſt encore artificieuſe & maligne : telle étoit l'affabilité d'Abſalon. Cet exemple ne nous fait pas ſeulement appercevoir la malignité de cette vertu artificieuſe, il nous fait prendre garde auſſi qu'elle eſt particulierement dévoüée aux deſſeins des uſurpateurs & des factieux, & que c'eſt principalement dans les chefs

de parti qu'elle ſe rencontre ; car outre que ce n'eſt que par la grandeur de leurs ſoins qu'ils peuvent conſerver leurs amis & leurs partiſans, qui ſont d'ordinaire tentez & ſouvent ébranlez par les efforts que fait ſur eux le parti contraire, il leur eſt encore impoſſible de reüſſir que par la faveur publique : de ſorte qu'il faut qu'ils ménagent tout le monde, que leurs portes demeurent toûjours ouvertes, que toutes ſortes de gens ſoient reçus civilement chez eux, & qu'aprés avoir paſſé la nuit à s'aſſûrer de leurs amis par toutes ſortes de moyens, ils employent le jour à careſſer de miſerables boutefeux qui ſe ſont accreditez & rendus conſi-

derables parmi le peuple : & c'eſt ce qui a fait dire à Pindare que la vie des Chefs de parti étoit une fatigue honorable. L'affabilité des perſonnes de qualité qui n'ont aucun merite, eſt une baſſeſſe d'ame, & une incapacité de leur rang.

DE LA LIBERALITE'.

ON a tant d'amour & d'admiration pour ceux qui font du bruit dans le monde par leurs liberalitez, qu'il ſemble qu'on faſſe par tout des vœux publics pour leur proſperité & pour leur élevation : mais il faut demeurer d'accord que ſi les

grands Seigneurs & tous ceux generalement qui ſont en reputation d'avoir l'ame belle & genereuſe, étoient tels que la renommée les repreſente, on ne pourroit ſans une extréme injuſtice ne les pas beaucoup eſtimer. On verra cependant qu'ils ſont bien differens de ce qu'on les croit, ſi l'on remarque qu'ils plaignent la plus petite dépenſe chez eux, lors meſme qu'ils font des profuſions à la vûë du monde, qu'ils refuſent le neceſſaire à leurs proches, dans le tems qu'ils donnent le ſuperflu aux autres, & qu'ils retiennent les gages & les appointemens de leurs domeſtiques, pendant qu'ils font des regales aux étrangers; c'eſt la plus forte preu-

ve qu'on puiſſe apporter pour montrer que la liberalité qui rend tant de perſonnes recommandables n'eſt pas vertueuſe, & la force de cette preuve conſiſte en ce que le caractere d'une vertu veritable eſt de s'accorder avec toutes les autres vertus. Or la liberalité de ceux dont la bourſe eſt toûjours ouverte à leurs amis, & qui ſe piquent de n'avoir rien à eux, eſt viſiblement contraire à la juſtice, puis qu'on ſçait bien que pendant qu'ils font ſi volontiers des largeſſes, & qu'ils ne laiſſent échaper aucune occaſion de faire de la dépenſe, ils ne ſongent pas ſeulement à acquitter leurs dettes, & qu'ils donnent ſouvent aux uns ce-

qu'ils ont emprunté, & qu'ils ont même quelquefois dérobé aux autres. Cette preuve montre encore que l'eſprit qui les anime eſt un eſprit de vanité, qui fait qu'ils trouvent toûjours de l'argent pour paroître, & qu'ils n'en trouvent jamais pour recompenſer un domeſtique qui a vieilli dans leur maiſon, ni pour payer un Marchand qui leur a fourni ſon bien, ou un creancier dont ils ont cauſé la ruine. Ces hommes celebres par leurs liberalitez ne ſont donc que des violateurs honnêtes de l'équité: il y en a de deux ſortes, les premiers ſont ceux qui ſe ruinent eux-mêmes par leurs profuſions, & qui ôtent à leurs enfans ce qu'ils donnent à des étran-

gers ; les ſeconds, ſont les Seigneurs de Terres, & les Gouverneurs de Provinces qui tirent du public les moyens d'enrichir quelques particuliers, & les Chefs de parti qui pour gratifier leurs amis, & avoir de quoy acheter la faveur des peuples, dépoüillent de leurs biens ceux qui ne ſont pas dans leurs interêts. Mais quoiqu'ils ſe reſſemblent tous en ce qu'ils bleſſent la juſtice qu'ils ſe doivent à eux-meſmes, ou celle qu'ils doivent aux autres, toutefois les motifs qu'ils ſe propoſent, ſont bien differens ; car ainſi que nous venons de remarquer, il y en a dont la liberalité eſt purement vaine, & cette eſpece de liberalité eſt la plus ordinaire,

d'autres dont la liberalité eſt vaine & politique, & d'autres dont les profuſions ſont purement politiques. La ſeconde preuve de la fauſſeté de la liberalité, eſt que quand l'homme ſe propoſe de faire quelque dépenſe ou quelque largeſſe pour paroître liberal, ſon avarice s'oppoſe à la vanité, & la combat de toute ſa force, & quoique ce combat ſoit caché dans ſon cœur, on le découvre neantmoins par les effets qu'il produit; en effet, l'on voit tous les jours qu'un grand Seigneur qui a reçu chez lui des gens de ſa qualité, aprés avoir ordonné qu'il ne manque rien à un ſouper, qu'il ſoit propre, poli, delicat & magnifique, comptant le lendemain avec ſon Maiſtre

d'Hoſtel, luy conteſte le prix de toutes les viandes, & témoigne par ſes emportemens, par ſes peines, & quelquefois par ſes repentirs qu'il n'a eſté ſplendide qu'à cauſe que ſon ambition l'a emporté ſur ſon avarice, & qu'un homme liberal eſt, à le bien définir, le martyre de ſa vanité. L'affectation eſt la troiſiéme preuve que la liberalité n'eſt pas une vertu ſincere. La quatriéme preuve eſt que ceux qui ſont eſtimez par leur liberalité, mettent en vûë toutes celles qu'ils font. De là vient qu'ils ſont plus ou moins liberaux, ſelon que les occaſions qu'ils ont de l'eſtre, ſont plus ou moins éclatantes, & qu'ils ne le ſont point du tout dans celles qui

ſont

ſont obſcures, & lors qu'ils n'ont point de dignes témoins de leurs liberalitez. Le jeu eſt la cinquiéme preuve que l'homme n'eſt pas en effet liberal ; car dés que l'ardeur du jeu l'a déconcerté, & l'a mis dans l'impuiſſance d'uſer de cet art avec lequel il cache ſes défauts, l'eſpoir du gain l'allume ſi fort, que s'il eſt en fortune ſa joye paroiſt ſur ſon viſage, & s'il perd on voit qu'il ſouffre la perte avec chagrin : tellement que ce même homme qui ſemble jetter ſon argent par ſes profuſions, ſe le fait arracher au jeu avec violence, & montre qu'il eſtime & qu'il aime dans le fond de l'ame le bien qu'il ſe pique de mépriſer. La ſixiéme preuve eſt que les

perſonnes qui paſſent pour liberales n'obſervent preſque jamais les ordres de la raiſon dans la diſtribution de leurs dons ; car ils les font ſouvent à des perſonnes qui ne les meritent pas, ou qui n'en ſont pas les plus dignes, ils n'ont aucun ſoin de les proportionner à la qualité des beſoins & meſme ils en gratifient ceux qui ſont riches, & laiſſent là ceux à qui une petite liberalité faite à propos, feroit des biens incroyables. Cette marque de la fauſſe liberalité eſt tres conſiderable, comme au contraire c'en eſt une infaillible qu'un homme eſt veritablement liberal, s'il y a de l'ordre & de l'équité dans ſes liberalitez, s'il choi-

ſit par préference des ſujets où le merite & la vertu ſe trouvent joints à la mauvaiſe fortune, & s'il donne de l'argent à des Veuves chargées d'une famille nombreuſe, ou à des gens dont toutes les Terres ſont ſaiſies pour des ſommes fort mediocres, afin qu'ils puiſſent payer leurs créanciers. L'on prouve en dernier lieu que l'homme n'eſt pas liberal, parce qu'il n'y en a aucun qui ne ſoit avare, & la raiſon en eſt que toutes les paſſions ſont en quelque degré dans le cœur de l'homme, & que l'avarice par conſequent y a ſa place comme les autres. Ce que nous avons dit, donne l'intelligence de ce mot obſcur de Platon, que *la vertu des hom-*

mes n'eſt qu'un échange : car cette définition convient parfaitement à la liberalité, puis que celle qu'on exerce le plus ordinairement n'eſt qu'un échange de l'argent avec la gloire, que c'eſt un échange de l'argent avec l'argent, comme on le voit en ces perſonnes qui prodiguent le leur à la vûë des Princes, & des Miniſtres pour les obliger honneſtement à le leur rendre en Penſions, en Charges, ou en Emplois ; puis qu'en ces hommes ſouverainement ambitieux qui achetent les ſuffrages des peuples pour parvenir à l'Empire c'eſt une échange de l'argent avec la domination ; & que la liberalité des amans qui conſument leurs

biens en préſens & en autres. folles dépenſes eſt un échange qu'ils font de l'argent avec la ſatisfaction qu'ils ſouhaitent.

DE LA CLEMENCE.

POur bien connoiſtre la clemence, il ne faut pas conſiderer le luſtre que lui donne la cruauté, ni la regarder comme elle eſt dans la penſée & dans le ſentiment de ceux à qui elle eſt favorable, ni en juger par ce qu'elle paroiſt: (car elle eſt du nombre des vertus brillantes) il faut voir ce qu'elle eſt en elle-même, & bien peſer les raiſons qui

font juſtement douter que ce ſoit une vertu veritable. La premiere eſt que les Princes dont les Hiſtoriens relevent la clemence par leurs éloges, ne l'ont pratiquée qu'en certaines occaſions, ou tout au plus durant quelque tems ; or la vraye vertu eſt égale, ſon regne dans l'homme n'eſt pas un regne de peu de jours, & moins encore de quelques heures, & comme cinq ou ſix beaux jours ne font pas le printems, & qu'il en faut un nombre conſiderable, de meſme, dit Ariſtote, il faut une longue ſuite d'actions de vertu pour faire un homme vertueux : c'eſt cette egalité qui eſt le caractere de la vertu verita-

ble, & c'eſt pourtant cette égalité qu'on ne voit point dans la clemence de Jules Ceſar, d'Auguſte, & d'Alexandre, pas un d'eux n'ayant eſté clement avec perſeverance, c'eſt-à-dire, dans toutes les occaſions ou la raiſon veut qu'on le ſoit. La ſeconde preuve qui fait voir encore plus clairement la fauſſeté de la clemence humaine, ſe tire de ce qu'on la trouve jointe à la cruauté dans les meſmes perſonnes que nous avons alleguées : ce qui eſt un argument invincible que faiſant des actions de clemence ils n'en avoient pas les inclinations & les ſentimens, & qu'ils n'avoient pas dans l'ame cette bonté qui fait

qu'on panche toujours à la douceur & à l'indulgence ; car cette ſorte de bonté n'eſt pas compatible avec la ſeverité & la rigueur de la cruauté. Quoi, dira quelqu'un, ces actes cruels que firent ces hommes ſi renommez ſont ils des preuves infaillibles qu'ils n'avoient jamais eſté clemens ? Ne pouvoient ils pas l'avoir eſté, & eſtre devenus cruels ? Ce langage eſt celui de Plutarque, de Quinte-Curce, & de la pluſpart des Hiſtoriens, qui aprés avoir attribué certaines vertus à ceux dont ils écrivent l'Hiſtoire, ſur quelques actions apparemment vertueuſes, lorſqu'ils les trouvent enſuites ſujets aux vices oppoſez à ces vertus dont

dont ils les ont loüez, ſe perſuadent & diſent que ces vices venoient du changement de leurs mœurs, & qu'ils ne leur eſtoient pas naturels. Si je comptois mon ſentiment pour quelque choſe, je dirois que c'eſt une erreur de croire qu'il y ait des hommes qui eſtant naturellement doux deviennent cruels, & d'autres qui étant nez cruels deviennent doux & humains, parce que nos inclinations ſont ſi attachées à la conſtitution de noſtre eſtre, qu'il eſt auſſi peu poſſible de les changer que de changer de conſtitution; il eſt vray que noſtre temperament change en quelque maniere, & que quand le ſang eſt refroidi, l'on n'eſt pas auſſi

boüillant qu'on l'eſtoit dans l'ardeur & dans la fougue de la jeuneſſe : mais que ce changement en apporte aſſez à nos inclinations pour les détruire entierement, & que la froideur du ſang éteigne nos paſſions dominantes, c'eſt ce que je n'ay jamais vû, & j'ai vû au contraire pluſieurs perſonnes qui à l'âge de quatre-vingt ans eſtoient les uns coleres & violens, les autres menteurs, artificieux, & malins, comme ils l'eſtoient à vingt cinq & à trente ; j'ai meſme obſervé qu'encore que la crainte d'eſtre tourné en ridicule ſoit ſi puiſſante ſur tous les hommes qui ont du ſens & du ſentiment, on ne laiſſe pas neantmoins de voir des gens

d'eſprit, qui dans un âge fort avancé, & ou l'on ſe trouve dépourvû de tous les moyens de plaire ne peuvent s'empêcher de faire galanterie : en un mot il me ſemble qu'il n'y a ny âge, ny exhortation, ny promeſſes, ny menaces, ny chaſtiment qui puiſſent corriger nos mauvaiſes inclinations quand elles ſont naturelles, & elles reſiſtent à tout excepté au maiſtre de la nature. La clemence des Rois dont le gouvernement n'eſt pas tirannique eſt quelquefois une politique, & un moyen dont ils ſe ſervent pour gagner les cœurs de leurs ſujets, & ſur tout celui des grands Seigneurs, qui ont des qualitez à ſe faire redouter : car

ils eſperent de les empêcher par ce moyen de faire à la Cour des cabales contre leur ſervice, de troubler leurs états par des partis & des ligues, & de conſpirer contre leur perſonne ; ce qu'ils eſperent avec aſſez d'apparence de raiſon, puiſqu'on ne conçoit pas ordinairement des deſſeins ſi perfides & ſi noirs contre un Roi qu'on aime. La bonne humeur où l'on trouve les Souverains eſt auſſi ſouvent cauſe de leur clemence, ſoit que leur bonne humeur vienne de la diſpoſition de leur corps, ou des bonnes nouvelles qu'ils ont reçuës, ou de quelques ſecrete ſatisfaction de leurs deſirs & de leurs paſſions ; car toutes les fois qu'on eſt tout-à-fait con-

tent, on a inclination à contenter les autres & à leur accorder ce qu'ils ſouhaitent & ce qu'ils demandent avec ardeur. Il y a des occaſions ou la clemence des Rois n'eſt qu'une vaine oſtentation de leur puiſſance ſouveraine ; car comme rien ne flatte tant l'orgueil de l'homme que l'elevation, rien auſſi ne plaiſt tant à ſa vanité que ce qui la lui rend preſente & qui la fait voir aux autres: or la clemence montre que les Souverains ſont au deſſus des loix, & qu'ils ont le pouvoir non ſeulement d'ôter, mais auſſi de donner la vie. Lorſque la clemence eſt ordinaire à un Prince, bien loin d'eſtre une vertu,

elle eſt en luy l'extinction de toutes les vertus royales, c'eſt meſme une qualité ſi dommageable aux eſtats, qu'elle eſt preſque toujours la cauſe de leur ruine, c'eſt une ignorance de l'utilité & de la neceſſité de la juſtice, ſans laquelle, dit Saint Auguſtin, les Republiques & les Empires ſont de grandes ſocietez de brigands, c'eſt une bonté fauſſe & mal entenduë, c'eſt une douceur cruelle, & une vitieuſe indifference pour l'ordre & pour le repos public. Il y a pluſieurs cauſes étrangeres de la clemence des Souverains, la premiere eſt le pouvoir qu'on a ſur leur eſprit, car l'on n'en voit preſque point qui ne s'attachent d'inclination à quel-

que perſonne qui leur agrée, ou qui ne trouvent quelqu'un qui ait de l'aſcendant ſur eux, de ſorte que par l'envie de favoriſer ceux qu'ils aiment ils ſont toujours diſpoſez à ne leur rien refuſer. L'adreſſe eſt une ſeconde cauſe de la clemence des Souverains, qui n'eſt gueres moins puiſſante que la premiere, ce qui vient de ce que parmi les grands privileges qui font envier leur condition, ils ont ce malheur qu'encore que dans la diſtribution des graces, des Charges & des Emplois ils paroiſſent eſtre les maiſtres, il s'en faut bien qu'ils le ſoient toujours, la raiſon en eſt que dés qu'il s'agit de donner un gouvernement ou

de faire grace, un Roy eſt attaqué & preſſé par tous ceux qui ont part à ſa faveur & à ſa confiance, & qu'il n'a que lui pour ſe deffendre, ainſi comment peut-il reſiſter à tant de perſonnes habiles & concertées ? Que peut-il faire quand on le prend par toutes ſortes de biais, & qu'on lui tourne une meſme choſe en tant de manieres, eſt il en ſon pouvoir de ne ſe pas rendre ? Cela n'eſt pas poſſible, du moins ordinairement, c'eſt pourquoi le premier ſoin d'un courtiſan qui a quelque affaire, eſt d'engager tous les Miniſtres à le ſervir. L'importunité eſt la troiſiéme cauſe de la clemence des Souverains, & elle leur

arrache quelquefois l'abolition des crimes, un Pere deſolé ſe jette aux pieds du Roy, & conjure ſa bonté de ſe laiſſer toucher à ſes larmes & de pardonner à ſon fils unique qui s'eſt battu en duel, il eſt refuſé, mais il ne ſe rebute point, au contraire il ſe préſente à toute heure, & meſme aux heures où le Prince ſouhaite le plus d'eſtre en liberté, enfin le Roy ſe réſout à faire ce qu'il déſire, non qu'il ſoit fléchi, mais pour ſe délivrer d'un homme qui l'importune, car les hommes & particulierement les Rois veulent eſtre toujours à leur aiſe, & joüir d'un repos qui ne ſoit troublé par quoy que ce ſoit.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, en date du 16. Octobre 1701. il eſt permis à NICOLAS DEVAUX, Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer un livre intitulé, *L'Art de connoiſtre les Hommes*, par le Sr D. B*** pendant le temps & eſpace de huit années conſecutives, avec défenſes à toutes perſonnes de le contrefaire, ſur les peines portées audit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 26. Octobre 1702.

Signé, TRABOÜILLET, Sindic.

Et ledit Nicolas Devaux a fait part du preſent Privilege à Gabriel Martin, Imprimeur-Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 1. Février 1702.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, en datte du 18. Octobre 1701. il eſt permis à Nicolas Pepie, Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer un Livre intitulé, *L'Art de connoître les Hommes, par la Phyſionomie*, pendant le temps de cinq de huit années conſecutives, avec défenſes à toutes perſonnes de le contrefaire, ſur les peines portées audit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 28. Octobre 1701.

Signé, FRANCOIS MUGUET, Syndic.

Et ledit Nicolas Pepie a fait part du preſent Privilege à Gabriel Martin, Imprimeur Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 1. Février 1702.